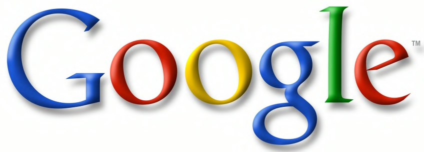




MADELEINE CLEMENCEAU JACQUEMAIRE

LES HOMMES

DE

BONNE VOLONTÉ

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Prix provisoire : 4 fr. 90 c.

LES HOMMES
DE
BONNE VOLONTÉ

EN PRÉPARATION.

LES HOMMES DE MAUVAISE VOLONTÉ. . . . . . 1 vol.

MADELEINE CLEMENCEAU JACQUEMAIRE

LES HOMMES
DE
BONNE VOLONTÉ



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON

tous numérotés.

A MON AMIE

MADEMOISELLE JENNY SERRUYS

I

MINARD (PIERRE)

I

Minard, le petit Minard! Ah! le pauvre petit... Que c'est loin déjà 1915! Verdun! et cette mince figure sculptée à grands coups par la souffrance....

Je me souviens... Il s'était engagé en voyant partir son « grand » frère qui était de la classe 14. Les deux enfants avaient quitté Caen le même jour et leur mère, une veuve bien pauvre qui pleurait. Tout de suite, une grande déception, on les avait séparés : le grand, envoyé je ne sais où et celui-ci, qui avait dix-sept ans, à Verdun où

il commença son instruction militaire dans la cour de la caserne Miribel. Ils ne s'étaient pas revus. Il n'y avait pas de permissions en ce temps-là.

Trois mois d'hiver, il tint les tranchées, le petit Minard, du côté des bois de Consenvoye, dans des peines écrasantes pour les épaules même plus larges que les siennes. Puis, en février, à la première attaque des Éparges, où il était pourtant monté de bon cœur, il avait reçu dans la hanche un éclat d'obus qui n'avait pas eu besoin d'être bien gros pour lui faire grand mal. Il s'était évanoui sur le coup et, quand il avait revu la lumière du jour, il était couché dans une large salle pleine de lits blancs alignés. Beaucoup de clarté venait de grandes croisées ouvertes sur des jardins.

Très étonné, il demanda où il était. Un soldat en tablier blanc lui répondit :

— Ici, c'est l'hôpital*** à Verdun. La salle,

c'est la salle Jules Marmier qu'on l'appelle.

Il ne pouvait pas bouger ses jambes immobilisées dans un appareil de fer et il se trouvait en grand malaise. Sa tête aussi était lourde, ses oreilles sonnantes. Une dame en blanc, avec une croix rouge au front — il en avait vu de pareilles peintes sur des cartes postales — le regardait de loin. Une sœur, très grande, parlait auprès de la porte avec quelqu'un qu'on ne voyait pas et un long chapelet pendait de sa ceinture. Elle tourna un peu la tête, de sorte qu'il vit qu'elle avait de grosses lunettes, ce qui lui déplut. La dame en blanc s'approcha. Le petit Minard fut bien content quand il apprit que ce serait elle qui s'occuperait toujours de lui. On la nommait madame Berton. Quand elle arrivait, on aurait dit qu'elle avait pleuré. Mais elle était de si bonne humeur avec les blessés qu'ils pensaient qu'ils s'étaient trompés. Le petit Minard remarqua aussi qu'elle était toujours seule

et qu'au contraire, sœur Philomène parlait souvent à voix basse dans les coins avec l'autre infirmière qui avait un nom boche très difficile à retenir.

Madame Berton et le petit Minard furent vite de grands amis. Le matin il y avait un vilain moment. C'était quand il fallait faire le pansement. Pour faire les pansements on portait les blessés sur un brancard dans une petite salle où il faisait très chaud. L'infirmier Vibert, un ténor qui chantait tout le jour des airs d'opéra, y tendait les compresses avec des pinces brillantes au docteur Robille, un grand barbu à face plate qui n'avait pas la main douce.

Mais il était convenu que le petit Minard resterait dans son lit pour le pansement. Il était si difficile à remuer! Il souffrait tant! Cela épargnait bien des peines à ce misérable corps, tous les jours plus fragile, où les os du bassin dessinaient sous la peau sèche le contour même du squelette. Quant

au côté blessé, il y avait une énorme excavation d'où il avait fallu enlever la tête du fémur avec un long morceau d'os et d'où les esquilles plates, coupantes, continuaient à sortir avec des flots de pus. Le nerf sciatique, en outre, était coupé et c'est pourquoi la blessure était si douloureuse. Le petit-soldat avait tant de courage qu'on ne l'entendait jamais crier, mais on le voyait parfois faire du bord de son drap des espèces de tire-bouchons qu'il pétrissait fiévreusement entre ses doigts osseux avant de les bourrer, avec une sorte de rage, dans sa grande bouche.

Avait-il l'air d'un vieux resté enfant ou d'un adolescent au visage de vieillard? Sa tête petite et longue n'offrait presque pas de chair pour modeler un visage vivant sur une tête de mort. De chaque côté la place des joues était tenue par un creux en forme d'S que le sourire faisait zigzaguer en grimace. Les yeux gris avaient encore de la

vivacité et de la tendresse. Qu'y avait-il en eux pourtant qui faisait mal? N'étaient-ils pas trop ouverts? Ou bien est-ce que la pupille était trop dilatée? Seuls, les cheveux noirs étaient restés jolis, enfantins même, et chaque jour madame Berton prenait plaisir à les partager par une raie avec le petit peigne qu'elle tirait de la poche de son tablier.

Chaque soir, sœur Philomène faisait une piqûre de morphine ainsi que le docteur Robille l'avait permis. Alors, peu à peu, la souffrance le quittait et, comme un petit garçon, il s'endormait en pensant à sa mère, à laquelle il écrivait tous les jours de grandes lettres au crayon presque illisibles, mais sans fautes.

Entre ces deux points culminants de la journée, le pansement du matin, la piqûre du soir, les jours de la semaine s'écoulaient tous pareils et le Dimanche aussi. A dix heures et à cinq heures, il y avait « la

soupe » qui était bonne et qu'il mangeait avec appétit. Madame Berton y joignait toujours quelque dessert, un fruit, un gâteau, et sœur Philomène ce qu'elle avait pu dérober sournoisement aux infirmières. De temps en temps quand il n'avait pas trop mal, un camarade qui se levait venait s'asseoir près du lit pour faire une partie de cartes ou de dominos. Madame Berton y mettait un enjeu, une petite pièce ou des cigarettes. Elle allait et venait dans la salle au bruit du canon qui faisait trembler les croisées, ou faisait un bouquet dans un culot de 75 que l'infirmier Machary frottait avec acharnement pour le faire briller au soleil.

Parfois, à ces heures de détente, mademoiselle Richard, l'infirmière de la salle d'opération, montait dire bonjour aux blessés. Elle avait des yeux de flamme noire enchâssés dans une tête ronde que modelait nettement le voile et une taille « bien

balancée » comme disent les poilus. Tout le monde l'accueillait avec plaisir, sauf madame Wilderstein qui n'aimait pas à la voir dans le service, et sœur Philomène, armée de sourires rentrés pour une personne qui ne suivait pas les offices de la chapelle. Mais mademoiselle Richard, indépendante et cordiale, causait avec les blessés et n'avait cure des sous-entendus réprobateurs, se sachant, du reste, protégée par le médecin-chef qui l'aimait beaucoup.

Il y avait aussi sœur Magloire, espèce de vieille fée boitante et bossue, qui descendait de chez ses Boches, ou la terrible sœur Pétronille qui montait de la salle Joseph Hirsch où elle régnait seule, aucune des sociétés n'étant venue à bout de lui imposer, comme aux autres religieuses, une infirmière de la Croix-Rouge.

Madame Wilderstein et sœur Philomène, les mains dans ses manches, leur faisaient grand accueil, mais les blessés ne trouvaient

pas la force de dominer leurs maux pour répondre à leurs questions.

Puis il y avait les visites venues du dehors, monseigneur l'évêque qui, rencontrant un jour au chevet d'un trépané dont la tête était enveloppée d'un bandage savant, mademoiselle Richard qu'il savait libre de pensée, dit d'un air narquois :

— Eh bien! mon ami, je crois qu'ici on doit crier souvent : « A bas la calotte! »

Le sous-préfet, en tenue noire galonnée d'argent et en bottes, venait de temps en temps. Il était très estimé. On le savait brave et paternel pour ses administrés; parfois, le rabbin qui portait, gravées sur son casque, les tables de la Loi et devait être tué en Août 1917 au bombardement de l'hôpital de Vadelaincourt; puis des généraux, des hommes politiques, les personnages marquants qui traversaient Verdun. C'était une distraction pour les blessés, car les pauvres gens n'avaient que leurs souf-

frances pour marquer la lente fuite des heures.

Entre eux, cependant, ils pouvaient prendre le temps de se connaître. Plus tard le service de Santé ordonna de rapides *évacuations*, suivant le mot assez mal sonnant élu par les bureaux et par le style des circulaires. Mais dans la première année de la guerre, l'ordre officiel était de garder dix-huit ou vingt et un jours amputés et trépanés notamment. A Verdun, au milieu de 1915, il n'y avait point d'attaques. Les hôpitaux, assez calmes, avaient le loisir de soigner leurs opérés. C'est ainsi que la salle Jules Marmier comptait d'anciens pensionnaires autour du petit Minard. Le sergent Combes, avec une plaie pénétrante du genou, sans parler de blessures multiples, était là depuis deux mois. Le petit Robertier, le crâne trépané à droite et à gauche, avec un œil arraché, gisait sur un lit du fond, depuis des semaines, avec des moments de conscience dans un délire per-

manent qui devenait parfois crise d'épilepsie. Le bon vieux Paradis, avec une « fracture de cuisse, » traînait aussi depuis longtemps une fièvre de mauvais augure qui montait presque tous les jours à 40°. Godin, en raison d'un terrible « fracas du coude » et de la gangrène gazeuse, n'éviterait peut-être pas l'amputation chaque jour différée. Pellerin, un Tourangeau à visage ratatiné où deux petits yeux perçaient le poil gris, mourait lentement d'une plaie de poitrine et remplissait son crachoir de sang rouge plusieurs fois par jour. Sa femme, une coquette paysanne à taille fine et en coiffe blanche, était venue le voir avec leur petite fille qui portait un chapeau. Elles n'avaient pas attendu la fin. Il y avait aussi des amputés qui ne guérissaient pas vite et des paraplégiques qui ne guériraient jamais. Seul, le caporal Vincent était presque remis. Il se faisait garder à l'hôpital, malgré les ordres formels. C'était un *débrouillard* qui avait

imaginé, pour retarder son retour au Dépôt, de faire la cour à sœur Philomène en frottant vitres et parquets, en fabriquant des étiquettes pour les mystérieux placards dont les clefs sonnantes ne la quittaient pas, en chapardant dans les jardins abandonnés des bouquets pour l'autel, et surtout en ramassant, pour chanter aux offices, la clique de tout ce qui traînait dans les couloirs de l'hôpital.

Mais le plus ancien de tous, le doyen quoiqu'il fût le plus jeune, c'était le petit Minard, blessé depuis la fin de février. Il avait mis plus de six mois à se rétrécir, à se vaporiser dans l'air, tel qu'il était là, et quand il montrait la photographie faite à Caen au moment du départ, madame Berton ne pouvait identifier son malade avec le jeune soldat dont la poitrine tendait alors la capote d'uniforme. Elle s'asseyait près du lit quand elle avait fini pansements et massages. Elle cherchait à distraire par un peu d'attention

la solitude triste de l'enfant blessé. Elle parlait de travail et d'avenir, du frère qui tenait les tranchées en Champagne, vers Tahure, de la mère qu'elle avait fait venir deux jours et qui, l'esprit peu éveillé, était partie sans comprendre l'état de son fils, de la croix de guerre qu'il avait reçue de la main du général, peu de jours avant, pour s'être conduit en petit Français vaillant sur cette côte des Éparges dont la terre imbibée de sang portait l'empreinte du corps de tant des nôtres. Une chose l'ennuyait, qu'il se décida à confier à madame Berton dont il se sentait plus proche tous les jours.

Ce qui vexait le petit Minard, c'est que madame Wilderstein lui avait donné un surnom et ne l'appelait jamais ni Minard, ni Pierre, mais « les Ménages ». Madame Wilderstein était une petite personne sèche qui ressemblait, avec sa taille au milieu du corps, à une pince chirurgicale. Ayant ouï dire un jour par un impressionnant visi-

teur, que c'était mal honorer les blessés que de les nommer par le numéro de leur lit, elle avait imaginé de leur donner des surnoms. Mais son esprit d'invention, assez limité, ne lui suggéra que peu d'idées et, parce que le petit Minard avait répondu à la question : — « Que fait ta mère? — Ma mère fait des ménages », elle l'appelait « les Ménages » ce qui mortifiait l'enfant.

Il n'y a pas que l'esprit qui blesse. Madame Berton, avec du chocolat, une orange, ou des journaux à images avait tôt fait de donner un autre cours aux pensées instables du petit blessé. Et pendant qu'il regardait les photographies de l'*Illustration* ou du *Miroir*, le laissant parler tout seul, elle mettait comme un baume sur ses propres soucis, la fatigue de sa besogne et l'importunité des compagnies rebutantes,

L'abnégation des infirmières a de ces étranges secrets.



Journal de madame Berton.

Ce jour-là avait commencé comme les autres par les nettoyages ruisselants d'où la salle Jules Marmier sortait tous les matins brillante et fraîche, comme une cruche qui revient de la fontaine.

Après les pansements (la plaie du petit Minard est bien vilaine, Paradis va peut-être un peu mieux), je vais déjeuner dans la pièce malodorante qui nous sert à la fois de chambre de garde et de réfectoire. Nourrie de cœur de veau aux haricots mal cuits et de propos d'office, je vais me reposer un moment dans la maison que les infirmières de notre société occupent en billet de logement chez un notable de Verdun, contraint au départ par l'autorité militaire. Avant de m'en retourner, je descends au

jardin qui, après un an d'oubli, est un fouillis d'herbes hautes entre les arbres et je fais un bouquet des fleurs qui s'ouvrent au hasard.

En arrivant à l'hôpital, je dis bonjour à mademoiselle Richard, qui prépare des compresses dans la salle d'opération, et je m'enquiers des photographies que le jeune Blin, embusqué, tire pour les uns et les autres avec la préoccupation de se rendre agréable.

A la salle Jules Marmier, tout est calme. Machinalement je regarde les « températures » et je m'arrête auprès de Girard, employé au *Printemps*, qui a une si douloureuse fracture et qui est si courageux. Je lui donne mon petit bouquet. J'interroge à son sujet le docteur Robille qui vient un instant dans la salle et je transmets la réponse à Girard :

— Il va bien, il sera évacué dans dix jours.

Le jeune blessé me dit, l'air déçu, qu'il n'est pas si pressé de partir. Je réponds :

— Vous serez mieux dans un climat plus chaud et vous n'aurez pas à craindre les bombardements.

Nous causons un instant de cette éventualité, puis je m'éloigne. Où étais-je lorsqu'une énorme détonation ébranle tout l'hôpital? Je ne puis m'en souvenir.

Est-ce le bombardement? Les Boches ont de grosses pièces du côté d'Ornes. C'est de là qu'ils tirent sur Verdun avec des obus de 380. A chaque instant il y a de fausses alertes. Les blessés sont peu troublés aujourd'hui. Je vais aux nouvelles parce que je n'ai rien à faire. En passant devant le réfectoire des hommes, je vois l'infirmier basque Machary en train de nettoyer des tuyaux de poêle avec du vernis noir et une brosse. Il n'a pas bronché et, le nez sur son ouvrage, astique avec conscience sa tôle vernie.

En bas on s'interroge. Est-ce une bombe de « taube »? Est-ce une expérience de la citadelle? On attend. Chacun est d'avis que

le coup sera isolé. J'ai regardé l'heure : deux heures vingt. Le second coup, dit-on, se produira dans dix ou vingt minutes s'il doit venir. On tient des propos oiseux. On attend.

Un homme arrive à bicyclette. Il conte essoufflé, qu'une marmite est tombée moitié sur le pont de la Porte Chaussée, moitié dans la Meuse, ce qui a beaucoup assourdi le bruit. Un cuisinier du *Coq Hardi* qui passait a été tué, tandis que la sentinelle disparaissait dans l'eau.

C'est bien le bombardement. Il faut prendre des mesures rapides pour exécuter les instructions de la Place, c'est-à-dire pour mettre les blessés en sûreté dans les souterrains de la citadelle où nous avons un poste de secours. Mais les chefs sont absents, partis en promenade. Personne pour donner des ordres. Au moment où on allait s'en passer, l'officier d'administration Lévy fait dire :

— Habillez les hommes, préparez les brancards.

Je saute au premier pour transmettre l'injonction. Madame Wilderstein, au milieu du service, parlemente avec sœur Philomène qui fait une tête de pintade outragée. Je demande des vêtements à la sœur qui a les clefs des armoires et des mystères. Madame Wilderstein tourne son dos pointu et lui fait signe de faire la sourde. Je suis en face de deux femmes décidées à s'abstenir. Je rafle une ou deux capotes. J'appelle les infirmiers, je demande des brancards. Nous commençons à vêtir tant bien que mal les blessés et, comme la sœur ne répond toujours pas quand je réclame des couvertures, je dis aux infirmiers :

— Vous en prendrez sur les lits.

Cela réveille sœur Philomène plus soucieuse du matériel que des hommes. Elle proteste, indignée, que les couvertures de l'hôpital*** ne sortiront pas des salles. Madame

Wilderstein continue à ne pas bouger. Exécuter un ordre transmis par moi, jamais! Je descendais en galopant pour demander de l'aide, quand le second coup éclate. Je rencontre mademoiselle Richard et des infirmiers que j'emmène, et nous nous précipitons au premier, attrapant des brancards au vol sur notre passage. En une seconde tout change. Les armoires s'ouvrent, les hommes se trouvent habillés. Il faut qu'en vingt minutes, c'est-à-dire avant le troisième coup, tout le monde soit parti. Ordre, gentillesse, dévouement. Les infirmiers sont parfaits. Je fais emporter d'abord les blessés les plus jeunes et les moins touchés. Hélas! mon petit Minard! il partira à sa place, un des derniers! Mademoiselle Richard et moi, nous portons aussi des brancards. C'est lourd. Il ne reste plus qu'un Boche déposé là par erreur, ce matin. Je le laisserais. Mademoiselle Richard me dit :

— Ah! prenons-le, tant pis!

Nous le portons jusqu'à l'escalier où les infirmiers « nous reprennent ». En bas les autos appelées par téléphone ronflent déjà devant le couloir vitré. Un coup terrible, très près, ne trouble pas le travail pénible et compliqué de l'installation des brancards dans les voitures.

A ce moment, un soldat sans képi, blanc de poussière, du sang à l'épaule, tout pâle et trébuchant, le pantalon lacéré, arrive soutenu sous les bras. Il a été renversé dans le jardin de l'hôpital. Nous le poussons dans une auto qui démarre. On le soignera là-bas. Les brancards arrivent des services du rez-de-chaussée et sont immédiatement ajustés dans les automobiles. Personne n'a peur. Chacun fait son affaire sans précipitation, sans désordre ni parole superflue. Je vais donner un coup de main dans un service où il y a du retard et à la salle d'opération où mademoiselle Richard, avec une hâte précise, emballe son matériel chirurgical dans de

grandes caisses, aidée de ses deux infirmiers Moreau et Lebas.

Je sors. La dernière automobile charge les derniers blessés. L'obus qui tombe à ce moment, du côté de la caserne d'Anthouard semble-t-il, brise en mille éclats les vitraux de la chapelle et nous jette contre les murs. Tout le monde est parti, il ne reste plus que deux ou trois infirmiers et nous. Nous attendons dans le couloir vitré qu'une voiture revienne de la citadelle pour nous prendre. La voici. Nous démarrons en vitesse. En quelques minutes nous serons arrivés. Pas d'obus pendant le trajet. Dans la voiture, je pense au petit Minard qu'on ne pouvait pas toucher. Pourvu que dans toute cette hâte, on ne lui ait pas fait trop de mal. Voici le pont sur la Meuse, le tournant dans la boue, les boulangeries militaires, devant nous la Porte-Neuve. Un à-droite assez vif, le porche est passé et le camion se range devant l'entrée des casemates au moment où un

coup assourdissant éclate au-dessus de nous sur les projecteurs. Nous sautons dans une mer de boue noire à l'entrée du corridor qui conduit au poste de secours. Dix-sept mètres de rocher sur la tête : c'est une sensation délicieuse.

Voici les doubles lits sur deux rangs, au-dessus les uns des autres comme dans un bateau. Tout le monde est d'humeur joyeuse et déjà installé. Le petit Minard n'a pas souffert, mais — est-ce une impression fausse? — il me paraît plus livide que jamais dans cette nuit, car l'électricité est coupée et nous sommes éclairés par deux ou trois mauvaises lampes. Voici Girard, Pellerin, tous nos blessés, mêlés à ceux des autres hôpitaux. Chacun plaisante, oubliant son mal. Tiens! le Boche de mademoiselle Richard! Il a l'air enchanté.

Mais voici des blessés du bombardement qui arrivent. Nous occupons la salle de pansements circonscrite par des planches et

immédiatement outillée avec les caisses de mademoiselle Richard. Nous voilà sans relâche occupées à déshabiller les blessés, à les faire boire, à les panser, tout un branle-bas bien ordonné qui ne sent pas l'improvisation. Hélas on apporte deux soldats tués sur la citadelle et un autre, presque mort, dont je lis le nom sur la plaque d'identité : Jean-Joseph Bigot — classe 1910 — Paris. Nous faisons tout le possible pour l'aider à vivre. Il me donne la première émotion de la journée. Je lui parle des siens, de sa mère. Il me dit :

— Oh! ne dites rien à ma mère, ça la tuerait!

Je ne peux pas m'empêcher de pleurer avec un coup au cœur. Quelle est l'abnégation de ces soldats! Un peu avant la nuit (le pauvre Bigot vient de mourir), très affamées, nous décidons de retourner à l'hôpital pour dîner. Le cuisinier n'a pas bougé de sa cuisine. Nous trouvons « la soupe » toute

prête, et mademoiselle Lefèvre, qui est au régime, a comme d'habitude son petit plat de purée, son bouillon de légumes et son pain grillé. Nous sommes très gaies, réaction qui durera plus d'une semaine, avec la joie vieille comme le monde, de revoir la lumière du jour au sortir du souterrain. L'être inconscient, plein d'allégresse, se réjouit de vivre encore et de se nourrir avec si grand appétit.

Après dîner, nous retournons à la citadelle où une surprise nous attend. Tous nos blessés ont été évacués sur Dugny où un train pour l'intérieur est en formation. Ah! le petit Minard! Comment supportera-t-il le voyage? Comme il va souffrir! A-t-on pris ses coussins, au moins? Il n'aura même pas eu sa piqûre de morphine! Je cherche les brancardiers qui l'ont enlevé, mais ils accompagnent les blessés. Eh! bien et Robertier, et tous les autres... Que c'est cruel!

Vers onze heures le général, un chef,

vient nous visiter. Il était du côté de Cumières quand le bombardement avait commencé. Tout de suite il était revenu. Il est satisfait d'apprendre que nous n'avons pas eu d'accident et que les évacuations sont terminées.

Vers minuit, le froid pénétrant et glacial de ces caves immenses me décide, ainsi qu'il avait été dès longtemps convenu, à aller coucher à la Sous-Préfecture. Le Sous-Préfet n'est pas rentré. Je trouve là un monsieur vaguement mobilisé qui lui sert, je crois, de cuisinier. Je demande une couverture, car je grelotte, pour me coucher tout habillée sur un matelas. Il me conduit à une sorte de magasin. La sous-préfecture est utilisée pour la guerre de façon pratique et secourable. Je trouve une boîte de biscuits et une bouteille d'eau de Vichy qui me font bien envie : je meurs de faim et de soif. Je m'étends au premier étage dans une chambre froide où tout est couvert de poussière.

Au petit jour je m'éveillai nerveuse et inquiète, avec une peur rétrospective bien désagréable. Il me semblait que la vie était complètement changée et ne pouvait reprendre à peu près normale. A sept heures, je me levai, je rajustai tant bien que mal ma coiffe et mes souliers de toile blanche pleins de sang comme mon tablier. J'échangeai quelques mots avec le Sous-Préfet qui s'était promené la veille et presque toute la nuit sous les obus, pour parer aux incendies. Dans la rue je fus stupéfaite de voir une marchande de dragées qui ouvrait sa boutique. Sur la place Chevert, les voitures, avec des gamins pour cochers stationnaient comme d'habitude, attendant les clients. Les dégâts du bombardement s'étalaient au jour cru d'un joli matin. Un des ponts de la Meuse était crevé. Le petit temple néo-grec de la Bibliothèque avait sa façade et ses colonnes complètement démolies ; les quais étaient troués en dix endroits, le Cercle militaire

entaillé sur toute sa façade et ses fenêtres hachées. Au Pont-Chaussée, un grand vide par lequel la malheureuse sentinelle avait été précipitée à l'eau. La chapelle des sœurs de Bon-Secours est pulvérisée.

Rue de la Rivière, à ma porte, je vis la vieille femme qui nous rendait quelques services arriver à son heure habituelle. La vie continuait décidément, et je me sentis honteuse de mon émoi intérieur. Une toilette longue, à laquelle fut consacré tout ce que je possédais de parfums, remit en ordre mes esprits animaux et d'un pied léger, je partis pour l'hôpital après avoir bu un bon chocolat. Rue d'Anthouard, on ne passe pas. La maison de « notre bon aumônier » n'est plus qu'un tas lamentable de petites allumettes. Seul son cabinet, où il se trouvait avec une vieille fille qui venait lui demander le Saint-Sacrement pour l'hôpital saint Hippolyte, n'est pas effondré. La cloison rabattue avait protégé les deux vieillards

qui n'avaient eu aucun mal. Une fenêtre subsiste. Par la coupe de la maison on voit des cartons à chapeaux aplatis, un tapis tout roulé dans le camphre. Un fauteuil Louis-Philippe est suspendu en l'air, une embrasse de rideau en laine rouge pend dans le vide. La rue est comblée de pierres de taille éboulées, traversée de poutres, saupoudrée de vitres cassées et de poussière blanche. Deux voitures de la Croix-Rouge sont abandonnées là, crevées, tombées sur le côté. Deux chevaux tués sont couchés sur leur flanc gonflé, les jambes raides. C'était sans doute leur conducteur que j'ai soigné hier, et qui répétait sans cesse. « Mes chevaux! Mes pauvres chevaux! » Je l'avais cru fou!

Pourtant à travers les décombres, j'arrive à l'hôpital qui est à vingt mètres. Un 380 est tombé sous les fenêtres du service de laryngologie. L'entonnoir qu'on me montre mesure onze mètres de diamètre et, au fond,

l'eau a jailli du roc. Deux cochons d'Inde que l'on gardait pour le laboratoire, dans une cabane toute proche, n'ont eu aucun mal!

On m'annonce que nous allons recevoir à la citadelle les blessés du front, et que notre hôpital est supprimé. Nous ne sommes plus que « poste de bombardement ». J'y vais à pied. La place Saint-Louis, ornée de platanes, est jonchée de feuilles vertes et les arbres sont complètement dépouillés. Étrange impression et beau sujet pour un poète martial que cette nouvelle *Chute des Feuilles*. Je passe devant le quartier d'Anthouard dont tout un côté écroulé remplit de pierres la cour où évoluait la cavalerie. J'arrive à la citadelle et je m'enquiers des brancardiers qui ont conduit cette nuit nos blessés à Dugny. Mais ils ne savent pas grand'chose. On me dit que le sergent Brault qui les commandait aura des renseignements. Je vais le trouver au bureau des Entrées

improvisé dans une casemate noire et gluante éclairée par une lampe à acétylène.

— Eh bien! sergent, nos blessés, comment ont-ils supporté le voyage?

— Mais, madame, pas trop mal. Ah! ils ont été bien patients. Malheureusement nous avons eu un mort avant d'arriver au train d'évacuation.

— Mon Dieu! Qui donc? — et je sens mon cœur se serrer durement.

— Ah! je ne me rappelle pas le nom! Je l'ai mis en écrit sur un bout de papier pour le porter sur les registres. Mais il est dans mon portefeuille qui est resté dans ma capote au casernement. Je vous l'apporterai après la soupe.

Je passai une matinée assez vide auprès de petits blessés arrivés de la Woëvre où il y avait eu un coup de main dans la nuit. De longs jours de désœuvrement commençaient. Vers onze heures un planton m'apporta un petit carré de papier où le sergent

avait écrit avec des fioritures aux majuscules :

Minard Pierre
Caen
Classe 1916.

II

LE SOUS-LIEUTENANT FERRÉ

II

Madame Jallin, arrivée depuis peu à l'hôpital militaire de ***, consulta le bracelet de cuir qui était désormais son unique bijou. Midi et demi. Elle avait fini son service. Elle quitta la grande salle pour aller déjeuner et prit le couloir où s'ouvraient les chambres des officiers. Venant à sa rencontre, un brancard avançait lentement. Les porteurs étaient vieux. Le poids qui tirait leurs épaules vers la terre excédait visiblement leurs forces. Un jeune officier, sous-lieutenant du génie, était couché sur la

sanglé dans un uniforme assez propre. La boue blanche de Champagne maculait une de ses guêtres qui sortait de la couverture et il ne portait aucun pansement apparent. Il était grand, solide, avec des épaules larges, des cheveux châtain foncé sur une peau de blond, un beau visage ouvert, aux traits marqués et sympathiques. Il avait très bonne mine.

— Bonjour, lieutenant, dit madame Jallin, que vous est-il arrivé? A vous voir, ça ne doit pas être bien grave.

— C'est une bombe qui a éclaté près de moi à Perthes-les-Hurlus où nous faisons des travaux. Ma jambe droite est cassée, mais ce ne sera rien. Je ne comprends pas comment je n'ai pas été tué. Enfin j'ai eu de la chance, c'est la bonne blessure. Vous n'allez pas me garder ici. Ne pourriez-vous m'envoyer à Cannes ou à Nice?

Les brancardiers entrèrent à gauche dans une chambre à deux lits qui était vide. C'est

là qu'était mort du tétanos, il n'y avait pas une heure, le pauvre lieutenant de Cauchy, amputé du bras droit. Rien n'avait été désinfecté. Madame Jallin qui n'était pas du service n'osa protester. Elle se promit d'avertir le docteur Perron et descendit l'escalier, agacée de son impuissance, décrochant sa cape au passage dans le bureau des majors.

*
* *

L'hôpital militaire de ***, un grand bâtiment rouge et blanc, appartenait à une société de bienfaiteurs civils qui avait été contrainte de se rendre à la réquisition militaire mais s'était réservé certains contrôles et pouvait notamment refuser d'admettre qui ne lui plaisait pas à la table du service médical. Madame Jallin, infirmière bénévole, mal vue des religieuses, était discréditée d'avance et, seule, détachée par sa société,

sans protection, sans infirmière-major, reçut l'avis d'aller se pourvoir ailleurs.

Ailleurs, oui, mais où? L'hôpital presque isolé, dernière construction d'un faubourg prolongé sur la grande route, était fort distant du centre de la ville et sans communication avec elle. Un marchand de vins tenant une gargote pour les soldats faisait face à l'hôpital. C'est là que la jeune femme dut prendre ses repas, au milieu des buveurs. Elle s'indigna peu de la vexation que de vénérables philanthropes avaient tenu à lui infliger et s'adapta fort bien à un milieu si nouveau pour elle. Les patrons la soignaient de leur mieux et les habitués avaient pour la dame de la Croix-Rouge de la politesse et de la discrétion. Son esprit était ailleurs, dans une région où on ne pouvait pas facilement l'atteindre. Le défaut de courtoisie l'étonnait un peu cependant, car elle avait vécu avec des goûts sociables, dans des compagnies policées, sous la protection de

son mari qui avait disparu dans la retraite de Charleroi. Derrière ses prunelles on percevait un sombre champ de solitude et de douleur, fermé peut-être pour toujours. Elle était blonde et douce avec un charme qui avait dû être de la beauté avant la guerre.

Une certaine littérature s'alimente du type de la belle infirmière. On n'en voit guère aux armées que dans les journaux illustrés comme la *Vie Parisienne*. Il est possible qu'ailleurs, des femmes adroites aient su cumuler les personnages contradictoires de l'infirmière et de la jolie femme. Là-bas les infirmières ont beaucoup de peine à être propres, simplement. Elles n'ont pas de salle de bains. Elles n'ont pas de coiffeur pour entretenir leur chevelure qui s'abîme sous le voile. Le blanchissage est un problème toujours posé, jamais résolu. Une blouse par semaine, deux tabliers, une chemise, c'est un idéal souvent chimérique. Le moyen d'être acceptable avec cela, quand

on va et vient le jour et la nuit dans la boue, quand on fait des pansements, quand on aide à la salle d'opération?

Les images montrent les infirmières coquettement juchées sur de petits souliers. Rien ne ressemble moins à la réalité. L'infirmière porte deux paires de bas, des chaussons, des souliers à semelles fortes et des sabots pour sortir.

Mais tout cela est sans action direz-vous sur la beauté physiologique, laquelle n'a pas besoin de mise en scène.

Cependant quand la beauté physiologique a passé plusieurs heures à donner le chloroforme ou l'éther, ses traits sont décomposés; quand elle est rebutée par les nourritures grossières, elle ne mange pas ou presque, maigrit, perd ses couleurs et le brillant même de la jeunesse. Quand elle a couché sous la tente, ou dans les « cagnas » humides, le rhumatisme noue ses articulations et coupe à angles droits

les lignes onduleuses de sa démarche. Que devient-elle sur les visages troublés par le drame quotidien et l'inquiétude qui dévore les cœurs chancelants? Peut-elle vivre dans l'atmosphère hostile où toute grâce se contracte et meurt, dans les élans contrariés de l'être moral, devant les obstacles jetés sur sa pente? En défiance, et pour cause, elle vit repliée sur une volonté opiniâtre, dédaigneuse si elle en a l'énergie, vassale si elle n'a que de la faiblesse à opposer aux petites lâchetés, trop heureuse si l'amitié d'une compagne la fortifie dans l'épreuve journalière.

Mais, belle ou non, quelqu'un la console toujours, c'est le premier venu des blessés. Auprès de lui elle reprend de la force comme Antée en touchant la terre, car c'est surtout le paysan qu'elle rencontre, le paysan français qui a sauvé la France. Il lui redonne du courage en lui montrant la route, par l'un de ces mots droits qui découvrent sou-

dain la clairvoyance et la magnanimité de la race.

*
* *

Garantie du froid pénétrant de ce jour de novembre, madame Jallin sortit sur la route. Elle traversa les allées que laissaient entre elles les tentes ou étaient soignés les « récupérables », et, passant les grilles, recueillit le bon sourire du factionnaire. La salle noire du marchand de vins était vide par chance. Elle expédia rapidement son déjeuner en lisant les journaux, puis retourna à l'hôpital où, dès qu'elle vit arriver le docteur Perron, elle le prévint qu'un entrant avait été installé dans la chambre d'un tétanique.

Toute la journée, madame Jallin fut retenue à la salle de pansements où elle assistait le chirurgien. Il arriva beaucoup de grands blessés dans un état affreux et le lendemain cela continua. Par moments,

assez novice encore, elle se sentait ivre d'horreur et, à force de voir couper des bras, des jambes, arracher des yeux, à force de contempler des visages défoncés, des crânes perdant leur cervelle, elle oubliait son propre mal et noyait son cœur dans une pitié sans limites pour l'humanité déchirée.

Tandis qu'elle exhortait un malheureux dont le chirurgien coupait les doigts sans anesthésie, elle remarqua à peine que le docteur Perron appelait pour lui demander un avis le docteur Desrousseaux et, le soir, rompue de fatigue, que les sœurs parlaient entre elles, pendant qu'elle ôtait sa blouse, d'un officier auquel il avait fallu couper la cuisse.

Le lendemain madame Jallin arriva à l'hôpital en même temps que le docteur Desrousseaux qui, apercevant la sœur Céline, lui dit d'un ton bourru :

— Eh bien, ma sœur, votre lieutenant, il est claqué, bien entendu.

3.

— Non docteur, mais il est bien mal et souffre beaucoup.

— Faites-lui donc de la morphine. Abrutissez-le. C'est tout ce que vous pouvez faire pour lui.

— Le docteur Perron ne veut pas. Il a encore de l'espoir.

Le docteur Desrousseaux haussa les épaules et s'en alla pour la visite, grognant on ne sait quoi et enfilant à la fois les deux manches de sa blouse.

Madame Jallin demanda à sœur Céline qui était ce lieutenent et apprit qu'il se nommait Ferré. Mais ce nom ne lui rappelait rien. Serait-ce le beau garçon au teint si vif, arrivé la veille et qui voulait partir pour Nice avec sa bonne blessure par le premier train? Non, ce n'est pas possible!

Si hélas! c'est possible, car c'est bien lui! Comme il a changé! Ce visage de cire, un des signes frappants de la septicémie gazeuse, cette odeur de mort dès la porte! Il a maigri,

il souffre à l'aigu. Madame Jallin, navrée de chagrin, lui parle à voix douce avec cette tendresse où elle incline naturellement et qui les touche tous au cœur, elle le sent bien....

Mais elle « n'a rien à faire aux Officiers » et elle voit sur elle les regards hostiles des bonnes sœurs qui tiennent à ce service où le médecin-chef l'avait placée et d'où elles l'ont fait partir.

Vers le soir elle croisa dans l'escalier le brancard du lieutenant Ferré qui remontait de la salle de pansements.

— Oh ! madame, madame, que le docteur m'a fait mal —, et les larmes qui ne voulaient pas couler étouffaient la respiration dans la gorge serrée. — Ah! c'est horrible! Je n'avais jamais souffert... Je ne savais pas ce que c'était que le mal...

Madame Jallin, bouleversée, mit sa main caressante sur la tête du malheureux et accompagna le brancard jusqu'à la chambre.

Toute remuée, elle goûtait une amère douceur dans cette protection, elle si triste et si faible....

Avec l'aide de l'infirmier elle remit le blessé au lit puisque la sœur Valentine n'était pas là. Ces vieux brancardiers ne pouvaient guère accommoder un amputé en épargnant ses souffrances. Il faut savoir s'y prendre pour soulever à deux mains le pauvre bout de jambe si atrocement sensible et pour le disposer ensuite, comme elle fit, sur un coussin fabriqué avec deux paquets d'ouate étalés dans des compresses. Au commencement de la guerre les infirmières ne recevaient pas encore des femmes de France et d'Amérique les monceaux de coussins qui leur ont donné le moyen précieux de soulager sans drogues les martyrs dont on leur avait donné la garde. Elles faisaient comme elles pouvaient et elles pouvaient bien peu!

Ah le pauvre, le pauvre garçon, qu'il est doux et reconnaissant! Madame Jallin a

bien arrangé sa jambe. Il se calme, il la remercie. Les yeux large ouverts ont l'air de se réfugier dans ceux de cette femme qui, seule ici, s'occupe de lui en *dehors de sa blessure*. Certes il faut bien couper les jambes, badigeonner de cuisante teinture d'iode ou laver à l'éther brûlant les chairs vives qui encadrent les nerfs et l'os sectionnés. Il faut bien ensuite soulever à deux mains le tronçon sanguinolent pour l'enfermer dans du coton et des bandages suivant les règles. Mais n'y a-t-il pas dans un corps amputé d'autres blessures à panser? Le système nerveux, d'autant plus bouleversé qu'il avait crû durant vingt-cinq années dans l'équilibre et l'harmonie; la jeunesse au désespoir qui pleure l'amour enfui et la beauté perdue; la révolte de tout ce qui sombre, avec la mutilation, de liberté, de volonté virile, d'ambition, de projets.... Abandonner à la mauvaise compagnie des regrets déchirants cet être sensible qui a donné ses raisons de vivre

pour la France, non, non, c'est trop cruel : il faut quelqu'un ici.

— Dites, lieutenant, je ne veux pas que vous restiez seul. C'est trop triste pour vous. Et tout le monde est si occupé ici que nous ne pouvons pas vous tenir compagnie, sœur Valentine ou moi. Je vais écrire à votre famille pour que l'un des vôtres vienne vous soigner. Donnez-moi l'adresse.

— Ah ! madame ! c'est impossible, je suis de Douai. Je n'ai jamais eu de nouvelles de mes parents. Il est inutile de leur écrire, les lettres n'arrivent pas. Sont-ils toujours dans notre vieille maison ? Je ne sais rien...

Madame Jallin, atterrée, pense qu'il faut une grande somme de malheurs pour qu'une question si simple puisse y ajouter encore. Elle songe à la mère dont l'enfant va mourir là, tout seul, du poison mystérieux que la guerre sème dans le sol. Mais elle reprend ce qu'elle peut de sang-froid, pour faire dériver

la pensée du soldat foudroyé vers de douces images :

— Mais ailleurs ne connaissez-vous personne qui pourrait venir vous voir et tiendrait votre main? Vous avez dit à sœur Céline que pour guérir il faudrait une main qui ne cesserait de presser la vôtre?

Madame Jallin a remarqué, en effet, que lorsqu'elle lui prenait la main, il la serrait sans répit avec une force singulière et même avec une insistance un peu gênante.

— Ah oui, peut être, à Paris, j'ai bien une cousine, et son regard se porta vers le mur où il n'y avait rien à voir.

— Eh bien! c'est parfait, je vais lui écrire à votre cousine, dit l'infirmière soulagée de rencontrer enfin un bon terrain. Elle aura la lettre demain matin de bonne heure et pourra prendre le train. J'ai une occasion pour Paris (Pasquier allait conduire des fous) et elle partira certainement tout de suite. Écrivez son adresse là, avec mon crayon.

Pourquoi trouvait-elle mieux séant que ce nom et cette adresse ne fussent pas dits, à voix haute? Elle descendit et, dans la lingerie des sœurs, écrivit à la cousine, pressentant que c'était plutôt une amoureuse. Elle ne lui cacha pas la vérité et sur l'enveloppe copia la faible écriture, à peine appuyée, de son carnet: « Madame Alice Saurel, 48, boulevard Saint-Germain, » puis se mit à la recherche du bon Pasquier qu'elle découvrit à la stérilisation, en train de charger son autoclave. Elle lui demanda de mettre la lettre à la poste comme pneumatique dès qu'il arriverait à la gare de l'Est, expliquant que c'était pour donner une dernière joie à un blessé qui allait mourir.

— Soyez tranquille, madame, je n'y manquerai pas.

Le lendemain, état stationnaire. Madame Jallin allait voir le blessé dès qu'elle apercevait au fond du couloir le dos hostile de sœur Valentine. Elle ne vit pas la cousine,

mais elle apprit qu'elle était arrivée par le médecin-chef, un vieux militaire d'humeur libérale et goguenarde, qui avait fait sa carrière aux colonies.

— Il paraît, lui dit-il, d'un air faussement sévère, que vous avez écrit à une petite dame pour l'inviter à venir voir son bon ami. C'est du joli, madame. Qu'est-ce qu'il va dire le général commandant la Place? Je vais être obligé de vous donner quatre jours.

Madame Jallin, intimidée par la grosse voix et par l'interprétation donnée à sa lettre, ne sut que répondre et le médecin-chef, amusé de l'effet produit, s'en alla dans un éclat de rire méphistophélique. Elle alla écrire un mot dans le cabinet des médecins. Le docteur Perron travaillait à la même table. Sœur Valentine, la pie-grièche, entra en disant :

— Docteur, peut-on faire de la morphine à Ferré?

Le docteur Perron, sans lever le nez de son papier, fit signe que oui. Sœur Valentine transmit l'ordre supérieur à sœur Marthe chargée des piqûres et ne s'occupa plus de rien. Madame Jallin savait ce que cela voulait dire.

Elle s'était tenue volontairement à l'écart du lieutenant Ferré depuis qu'elle avait appris l'arrivée de la cousine. Elle alla le voir avant déjeuner et lui donna un bel œillet venu de Nice où il n'irait pas. Elle n'observa rien de particulier dans l'expression du jeune homme, ni bonheur, ni tristesse. Il semblait n'avoir vu qu'une cousine en effet.

Vers trois heures, elle monta de nouveau près de lui, surprise que la cousine n'eût pas manifesté le désir de la voir. Elle le trouva seul, tournant le bel œillet dans ses doigts, sur le bord du drap.

— Eh bien! et votre cousine?

— Je crois qu'elle est partie. Voici une

lettre qu'elle vient de m'envoyer. Je n'ai pas encore eu le courage de la lire...

La lettre intacte, une écriture banale, une enveloppe commune, attendait sur la table de nuit.

L'infirmière se mit à parler pour distraire une mélancolie qu'elle imagine peut-être. Elle ne sait pas. Lui, plein d'effusion, la retient quand elle veut partir. Il lui semble que c'est le cœur le plus tendre qu'elle ait jamais rencontré et tout le monde dit qu'il va mourir... Elle le voit bien elle-même, en dépit de sa courte expérience. D'une visite à l'autre, et elle les multiplie, le changement est effrayant.

*
* *

Le lendemain matin, c'était le jeudi 29 novembre, madame Jallin, qui s'était vu refuser la permission de veiller, monta droit à la chambre du lieutenant avec l'angoisse d'apprendre qu'il était mort tout seul pendant la

nuit. Mais non, il est toujours là et sans doute il faut que sa jeunesse ait lutté avec une énergie exceptionnelle pour qu'il ait encore ce reste de vie, de chaleur. Ah! qu'il est faible et pâle, mon Dieu! plus pâle encore qu'il ne l'était hier et l'odeur de corruption a maintenant gagné le couloir. Madame Jallin lui apporte des violettes que le commandant Vincent, qu'elle a soigné, a laissées pour elle avant de partir ce matin à six heures. Le lieutenant ne peut plus parler distinctement. Il la regarde avec un regard si plein d'angoisse et de gratitude qu'elle ne peut en soutenir le poids et détourne la tête. C'est avant-hier pourtant qu'il parlait de Nice et de sa bonne blessure...

— Vous n'allez pas me garder ici, disait-il.

— Si fait, avait répondu dans l'ombre la Mort qu'on ne voyait pas.

Madame Jallin parle des parents, dit qu'elle leur écrira, qu'elle a *un moyen sûr* de faire parvenir la lettre.

— Que faudra-t-il leur dire, si par hasard, vous dormiez?

— Dites-leur que je les aime.

Il serre convulsivement la main qu'elle lui donne pour la mère qui, pendant l'agonie de son enfant, n'est pas plus triste que les autres jours, va et vient, sans doute, dans la vieille maison où son Marcel est né, où il a marché, appris à lire et d'où plus tard, écolier de dix ans, il partait le matin à sept heures, même en hiver, avec son cartable sur le dos.

Dans le regard que le poison n'avait pas encore éteint, ah! le triste, le poignant appel. Madame Jallin qui ne retient plus ses larmes, depuis qu'il ne peut les voir, se penche sur le pauvre corps qui se décompose, ce corps qui était fort et beau il y a trois jours et met un baiser sur le front moite, affreusement répugnant à ses lèvres.

— Je vous embrasse pour votre maman.

— Embrassez-moi pour tout le monde.

Veut-il que le souvenir de la femme

partie si vite et sans attendre le soupir qui est le trait d'union entre la vie et le néant, soit mêlé à ce baiser par lequel l'infirmière tâche d'attirer l'âme de la mère captive?... Il enferme tant de volonté suprême dans sa supplication qu'il trouve je ne sais où, une voix qui vient de l'éternité :

— Embrassez-moi pour tout le monde.

Et elle met un second baiser, en craignant de défaillir, sur le grand front livide que la vie ne réchauffe plus.

Puis il dit :

— Je vous aime...

Elle fait semblant de n'avoir pas entendu et le calme avec de pauvres mots.

Alors il reprend :

— Embrassez-moi, madame.

Il le répète à satiété, mécaniquement. Une sœur entre avec la petite seringue à morphine. Il se tait, donc il est conscient. Mais pendant qu'elle fait les préparatifs de la piqûre derrière madame Jallin, la pauvre

voix altérée répète comme celle d'un maniaque et d'un enfant gâté :

— Embrassez-moi, madame, embrassez-moi.

La jeune femme est très gênée. Il y a cette sœur. Il y a un capitaine blessé dans le lit voisin. Ce moribond suppliant, elle ne peut pas supporter la détresse de ses yeux :

— Embrassez-moi, ou je croirai... que je suis... trop répugnant... Je sais bien... que je suis sale... et que c'est... beaucoup ce que je... vous demande... Fait rien... Embrassez-moi...

La sœur fait la piqûre et s'en va. Le voilà qui commence à se figer. Mon Dieu! qu'il s'en aille avec une impression douce, pense la jeune femme et se penchant sur lui avec un mouvement désappris, elle murmure :

— Vous avez raison. Vous avez senti que j'avais pour vous une grande tendresse.

Les paupières presque mortes battent, disent oui. Il va s'endormir lourdement et

pour toujours sans doute. Elle a fait un peu de bien...

*
* *

Quand madame Jallin revint avant deux heures, les sœurs assemblées étaient devant la porte, l'aumônier dans la chambre. Elle n'entra pas, mais, du corridor, vit sur le visage couleur de beurre que c'était la fin. A genoux sur le carreau, elle récita les oraisons et supplia le Seigneur Dieu pour celui qui allait mourir.

C'est l'heure où chaque jour elle refait sa toilette. Elle veut que ces yeux qui vont se fermer sur la vie, la voient pour la dernière fois aussi belle qu'elle peut l'être encore. Elle va se laver et rajuster son voile dans la salle de bains des officiers, déserte à ce moment du jour, et revient au bout de cinq minutes. Quel regret! Trop tard! Tout était fini et elle n'était pas près de lui!

Elle reste là, dans les allées et venues des

servants de la mort. Pour la mère, elle coupe une mèche des beaux cheveux ondés, d'un châtain qui a dû être doré dans les premiers temps de cette vie. Elle y joint des violettes du bouquet qu'il a tenu dans ses doigts.

Quand ce pauvre corps qui était naguère robuste, et jeune, et beau, est enveloppé dans le linceul, elle pose sur la sinistre forme le bouquet de violettes et l'œillet de la veille toujours frais et parfumé. Et les brancardiers qui, tout le jour, transportent les blessés, s'en vont indifférents, sans savoir si la chair qu'ils enlèvent est douloureuse ou insensible à jamais.

Le sergent fouille les poches, donne des billets de banque à la sèche sœur Valentine qui n'est jamais entrée ici pour consoler son malade. Le sergent remet encore à la sœur, le portefeuille, des papiers, où madame Jallin reconnaît sur des enveloppes mauves et allongées l'écriture faussement élégante

de la lettre restée sur la table de nuit, la lettre de la cousine, Madame Alice Saurel, 48, boulevard Saint-Germain, à Paris... La lettre n'a pas été décachetée, madame Jallin la prend, descend dans le cabinet des médecins, la renvoie intacte à celle qui l'a écrite et, sèchement, annonce en une phrase la mort du sous-lieutenant Marcel Ferré.

*
* *

Le lendemain, sous une pluie battante, le corbillard porta en terre avec le sous-lieutenant Ferré, les cinq ou six derniers morts de l'hôpital.

Madame Jallin n'eut pas le temps d'aller au cimetière.

Une sœur, dont c'était l'emploi, suivait seule, tenant à deux mains, contre la tempête, le grand parapluie de la Congrégation.

Voilà les nouvelles qui les attendaient après la Victoire, ceux qui étaient restés en pays envahi!

III

SEPT CENTS PIEDS GELÉS

III

Journal de madame Berton.

Je sortais de la salle H où le phonographe célébrait la complaisance de *Madelon*, quand je vis le planton du médecin-chef, un prêtre à visage blême, venir vers moi dans le couloir de planches qui relie les baraques de « l'Hospitalisation ».

— Monsieur le médecin-chef vous fait dire qu'il a reçu un coup de téléphone et que cent vingt pieds gelés arriveront dans la soirée.

Le planton fit le salut militaire et, déchargé

de toute responsabilité, retourna aux papiers surchauffés du bureau des Entrées.

J'allai au « Déshabillage » installé dans la baraque du milieu. Le sergent Barral, autre curé, jouait aux cartes avec le caporal Devin, troisième curé, et une épaisse odeur de sacristie où on eût fumé la pipe depuis des âges se soutenait dans le petit bureau sans air, qu'une cloison à hauteur d'homme séparait de la chambre du médecin de garde.

— Sergent, il arrivera cent vingt pieds gelés dans la soirée ; voudriez-vous faire ouvrir la salle E et la salle D. Il faudrait faire allumer les poêles tout de suite. Je compte sur vous pour commander la corvée d'eau, prévenir aux cuisines et désigner des infirmiers. Je vais envoyer deux infirmières qui vous diront ce qui manquera au matériel.

Vraiment, voilà des pieds qui avaient bien besoin de se faire geler! Avec quelle défaveur est accueillie la nouvelle de leur infortune! On ne peut plus jouer aux cartes, alors!

L'après-midi passa, morcelée comme les autres, en occupations hâtives. N'entendant plus parler des pieds gelés, je les avais oubliés quand, pendant le dîner, leur souvenir perça tout à coup dans ma mémoire :

— Et mes cent vingt pieds gelés, qu'est-ce qu'ils sont devenus?

J'interroge d'une table à l'autre madame Jallin et la petite Vanonni affectées à la salle D et à la salle E. Toutes deux avaient fait leurs préparatifs, mais n'avaient reçu personne.

— Et vous, demandai-je aux infirmières de l' « Évacuation », avez-vous vu les cent vingt pieds gelés?

Mais, elles non plus, à proximité de la voie ferrée et toujours les premières informées, n'avaient entendu parler de rien.

Le dîner s'acheva, troublé seulement par la voix du sergent de ronde qui criait au dehors : « lumières! » avec un accent beaucoup plus lugubre que le ronron des avions boches.

A neuf heures mademoiselle Mignet, qui était de garde, mit des *snow-boots* sur de doubles chaussons, sa cape sur un chandail, une écharpe de laine sur son voile et ouvrit la porte à la nuit boueuse et glaciale. Je sortis avec elle pour m'informer des pieds gelés égarés. Je la quittai à la porte du « Déshabillage ». Au milieu d'un grand silence, des infirmiers roulés dans des couvertures dormaient sur les brancards. Le sergent Barral et le caporal Devin, assistés de quelques scribes, avaient pu, Dieu merci! reprendre leur partie interrompue et l'odeur du vin s'ajoutait à la fumée des pipes. Par la porte ouverte on voyait le major de garde qui faisait son courrier, le calot enfoncé jusqu'aux yeux, et son cache-nez roulé autour du cou. Impossible d'imaginer un hôpital plus tranquille. La nuit serait bien calme.

Je traversai la baraque d'un bout à l'autre, étouffant la lumière de ma lampe électrique

dans ma main fermée et je me trouvai sous l'abri de planches qui couvre la route entre les baraques de la gare d'évacuation et celles de l'hôpital. Je n'y viens jamais sans songer que c'est là que je passai les affreuses nuits des bombardements de Vadelaincourt en août et septembre 1917. C'est là qu'arrivent tout droit de la bataille les soldats interrompus par une blessure dans leur œuvre d'attaque ou de défense. A toute heure les voitures de la Croix-Rouge à trépidation torturante viennent du front de Verdun aboutir ici avec leur charge de longs paquets bleuâtres, terminés d'un côté par des souliers ferrés enduits de boue, de l'autre par un visage pâle et froid.

Je poussai la porte de la baraque où se faisait le « Triage » et j'y vis avec surprise un certain mouvement. Les scribes myopes, les épaules touchant la table et le menton sur le papier, aux prises avec le bulletin 46, écrivaient. Un grand officier en kaki, au

bras replié dans une écharpe empesée de rouge sombre, une série de décorations de toutes les couleurs sur la poitrine, parlementait avec l'un d'eux sur un ton fort rude. Des hommes attendaient, se chauffant en rond autour des poêles dont la fonte était rouge. Un médecin que je n'avais jamais vu allait et venait. Des brancards lourds de chair douloureuse et de vêtements ensanglantés étaient alignés par terre.

L'aumônier prenait les éternels renseignements :

— Quel est votre numéro matricule?

— Où êtes vous né?

— Quelle est votre religion?

J'allai à l'officier :

— Qu'y a-t-il, capitaine, ne vous fâchez pas et dites-moi ce que nous pouvons faire pour vous?

— Mais, madame, j'ai faim, tout simplement. Je n'ai rien mangé depuis ce matin! Cet imbécile prétend qu'il est trop tard et qu'il

ne peut rien trouver à cette heure. Cependant j'ai faim et mes hommes autant que moi.

— Capitaine, soyez tranquille, vous aurez ce qu'il vous faudra et vos hommes aussi. Vous n'êtes blessé qu'au bras?

— Oui. Une balle. Ce n'est rien et je ne me suis jamais si bien porté. Madame, je vous recommande mes zouaves. Ce sont des braves et leurs camarades de même. Mais il y a le tiers du régiment ici et un seul médecin! Il n'en finira jamais!

— Comment, le tiers d'un régiment? Est-ce qu'il y a eu une attaque?

— Mais non. Ils ont été pris brusquement par le froid. Les tranchées sont pleines d'eau et il a fallu évacuer en quelques heures sept cents hommes qui avaient les pieds gelés.

— Sept cents! J'en avais perdu cent vingt, j'en trouve sept cents! Oui, c'est avec de semblables déformations que les nouvelles

circulent dans les ambulances. Je regarde autour de moi. Il n'y a pas plus de trente à quarante hommes au « Triage ». Où sont les autres?

— Caporal, où sont vos sept cents pieds gelés?

Il n'est pas de bonne humeur, le caporal. Décidément les gradés ne voient pas d'un bon œil ces maladroits qui vont à la guerre sans chauffe-pieds. J'obtiens un grognement et, avec un geste de malédiction, un mouvement de l'épaule qui désigne, peut-être, la baraque voisine, laquelle communique avec celle-ci par un large passage en planches.

Ah! Quel spectacle! Cette baraque qui peut contenir quarante hommes couchés, grouille d'une foule kaki piquetée d'écarlate, une foule parlante, criante mais immobile. Les zouaves, assis par terre, assis sur des bancs, assis sur les épaules et sur les genoux les uns des autres, assis sur leur « barda », sont pressés, comprimés, tassés à s'étouffer. Des

musettes, des casques, des souliers, des bidons sont jetés à terre ou pendent de tous côtés accrochés aux parois. Tous ont déroulé le pansement sommaire fait au poste de secours, car les bandes tendues par l'enflure qui augmente étaient devenues insupportables. Au-dessus du pansement qui gît à terre en petit tas blanc, et saute aux yeux parmi les vêtements ocreux dans cette chambrée mal éclairée et plus mal odorante, les pauvres gens trouvent encore à rire et, s'arc-boutant comme ils peuvent, soutiennent leur pied brûlant à deux mains sous le genou.

Savez-vous ce qu'est un pied gelé, vous qui lisez ceci? Ne vous est-il pas arrivé d'apprendre avec une certaine indifférence, qu'un malchanceux de vos amis avait rencontré ce mauvais hasard? Vous eussiez été fâché d'apprendre qu'il était blessé. Mais un pied gelé! eh bien! c'est une occasion de venir faire un tour à l'arrière. Oui, on

dit que c'est assez pénible! Mais moins en somme que la vie du front. Les circulaires ne font pas allusion aux pieds gelés, quelles qu'en soient les suites, quant aux dédommagements et aux récompenses. Un pied gelé, n'est pas un pied glorieux, mettez-vous bien cela dans la tête. Amputé à la suite d'une blessure, la loi est catégorique, vous avez droit à la médaille militaire si vous êtes soldat, au ruban rouge si vous êtes officier. Mais si vous perdez le pied, la jambe ou la cuisse, parce que votre pied a gelé, ah! le major a beau discuter avec le médecin-chef, et l'infirmière accumuler les arguments, que voulez-vous, vous êtes amputé pour pied gelé, pour pied gelé, vous dis-je, et c'est un cas dont il ne serait pas décent de parler au Quartier Général de l'armée.

— L'État-Major me demanderait si je me moque de lui, conclut le médecin-chef, en haussant les épaules.

•

C'est comme celui qui va peut-être en mourir. Il a une température insensée. Il souffre atrocement. « Signalez les hommes en danger de mort », dit le règlement. Oui, mais pas pour pieds gelés, encore une fois. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter. Il abuse celui-là! D'ailleurs un officier enquêteur viendra l'interroger demain, car son cas est suspect. Portait-il des bandes molletières, des lacets à ses souliers? Tout est là! Vous savez, oh! ils sont malins, ces hommes dont la circulation sanguine n'a évidemment aucune raison de se troubler lorsqu'ils vivent immobiles dans la mauvaise saison, au creux de tranchées envahies par les eaux et sous la pluie qui ruisselle à Verdun trois cents jours par an, du moins depuis la guerre. Ils ont des trucs, ils serrent leurs bandes, leurs lacets de cuir et, au lieu de se faire évacuer, ainsi que le médecin du régiment les en prie avec larmes, comme chacun sait dès qu'une rougeur ardente se

manifeste, ils attendent. Ils font exprès d'aggraver le mal. Tous des « fricoteurs », je vous le dis. Heureusement, on les tient à l'œil. Et le conseil de guerre n'est pas fait pour les chiens.

Entendre de pareils discours au regard de si cruels dommages ah! cela blesse deux fois le cœur.

Je demandais tout à l'heure : savez-vous ce que c'est qu'un pied gelé? Eh bien! c'est un pied qui d'abord n'a plus de forme tant il est enflé et tuméfié. Il est bleu ou rouge, ou livide. Il est couvert d'énormes ampoules que les docteurs appellent phlyctènes, d'un trop joli nom, et qui ouvertes, deviennent des plaies profondes, guettées par la gangrène.

Le muscle, infecté, meurt et au cours d'un pansement il n'est pas rare d'amener au bout de la pince un doigt ou le calcanéum presque entier...

Les souffrances sont lancinantes et sans

merci; le bandage intolérable et le moindre poids et la chaleur du lit où il faut demeurer. Certains pieds gelés deviennent noirs... tout petits et se dessèchent curieusement comme les extrémités des momies d'Égypte. D'autres empoisonnent le membre tout entier et nécessitent le grand sacrifice. Mais après tout qu'est-ce là? Ce n'est jamais qu'un pied gelé, pied gelé vous dis-je, le *filon*, mes bons amis.

*
* *

— Voyons sergent, que se passe-t-il ici? A quelle heure sont arrivés ces hommes?

— Je ne sais pas, moi, vers cinq heures. Nous n'avons pas arrêté de faire les papiers. Vous voyez, ça va être fini. Nous nous sommes même relayés Balard et moi pour aller à la soupe, répond l'héroïque sergent, un fin jeune homme à blonde moustache.

Je le sens nerveux, mais décidé à se con-

tenir et même à se montrer plein de grâces.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu? Il faut faire les pansements et il n'y a ici que le médecin du « triage ». En outre ils demandent tous à manger.

— Oh manger, ils sont bons pour ça! Ils réclameront toujours. Ils sont arrivés après la soupe. Ça n'est pas de ma faute à moi! C'est au départ qu'on aurait dû leur donner un repas froid à emporter. On ne peut pas se mettre à faire des pansements à une heure pareille. Avec un sourire engageant : — Pour ce soir *on va les laisser se reposer*. Demain matin on s'en occupera à la première heure; on demandera un train et on les fera partir dans la journée.

Tout ceci est doucereusement débité avec le souci de répondre aux vues extravagantes d'une insupportable personne qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, mais serait d'autre part capable de vous attirer des ennuis.

En effet l'insupportable personne répond :

— Pas du tout, sergent. Les pansements doivent être faits tout de suite. Faites prévenir le médecin-chef de l'Évacuation.

— Il est en permission.

— Il a un remplaçant.

— Je ne ferai prévenir personne. On fera comme j'ai dit.

— Très bien. Il y a ici à peu près quatre-vingts ou cent médecins et vous ne dérangez personne quand il arrive sept cents blessés. Je vais...

— Ça n'est pas des blessés, c'est des pieds gelés.

— Bon. Je vais aller chercher toutes les infirmières de l'équipe : Nous sommes trente-cinq. Nous ferons des pansements toute la nuit, s'il le faut, et les hommes auront à souper, je vous en réponds.

Le grand officier de zouaves, qui s'était tranquillement chauffé sans rien dire depuis que nous avions échangé quelques mots, est

derrière moi. Il me soutient, enchanté, contre le déplaisant petit bonhomme qui, retranché derrière sa grande table à écrire, ne conçoit rien de mieux à faire pour secourir les blessés que de répondre sur des papiers officiels aux nuisibles questions des bureaucrates. Il a répondu; ses hommes ont répondu. Il n'a plus rien à faire; eux non plus. Ils ont gagné leur repos et le pain de la patrie. Pour le reste, ça ne l'intéresse pas. Il a fini; il va se coucher. C'est le règlement, il ne connaît que ça.

*
* *

Le réfectoire des infirmières était désert, la lumière éteinte. Les ordonnances avaient proprement enlevé les traces du dîner. Chacune, dans la cellule de la baraque « Génie-Santé » divisée par un couloir central, s'était couchée, lasse de sa journée, après avoir écrit une lettre ou raccommodé ses bas. Je

frappe à la première porte, celle de mademoiselle Mignet, mais il n'y a personne. Le lit n'est pas défait. Ah! c'est vrai, elle est de garde ce soir. Elle est à l'hôpital. En face, mademoiselle Viau, qui m'a entendue, demande qui est là. Je la mets au courant :

— Faites lever tout le monde de ce côté, mon petit, voulez-vous? Je vais prévenir dans la baraque du haut.

Le couloir de communication est une vraie ménagerie. Il y a la chienne Nikè, des chiens petits et grands, un écureuil nommé Cyrano et une pie qui porte une croix rouge au milieu du front. Il y a aussi beaucoup de rats, ainsi qu'une centaine de souliers blancs fatigués, qui attendent le nettoyage. Et comme l'un des chiens a pris l'habitude de sortir en sautant à travers la toile huilée des chassis, le couloir est ouvert en maint endroit à la bise glacée de la nuit.

Je rencontre mademoiselle Fabry qui a lavé des voiles dans sa cuvette et vient les

5.

étendre pour les faire sécher. Je lui demande comme à mademoiselle Viau de faire lever tout le monde et de dire que l'on vienne me retrouver au « Triage de l'Évacuation ». Dans le réfectoire je donne mes clefs à la bonne mademoiselle Poirier déjà prête :

— Voici. Il y a là sept cents hommes qui sont arrivés après la soupe et qui n'ont rien mangé depuis ce matin. Prenez dans mon bureau des caisses de bouillon et de lait concentré, des seaux de confiture et des boîtes de beurre. Prenez du jambon, du chocolat, des oranges. N'oubliez pas le tabac et avertissez mademoiselle Jacquelin (Mademoiselle Jacquelin, très populaire parmi les blessés, est chargée de la cuisine de suralimentation et de suppléments que nous avons organisée à grand'peine sous les yeux hostiles de l'administration). Il faudrait aller à la cuisine des blessés et à celle des sous-officiers. (C'est à la cuisine des sous-officiers que les infirmières sont « en subsistance ».

Le cuisinier est naturellement très-bien avec nous et ne refusera pas de nous faire plaisir.) Rapportez tout ce que vous pourrez, surtout du pain. N'oubliez pas les casseroles pour faire chauffer le bouillon et le chocolat sur les poêles et couvrez-vous bien, il fait grand froid!

J'appelle mademoiselle Larrouy, mon aide dé camp, comme on l'a surnommée. C'est une petite personne à la fois timide et futée, craintive et débrouillarde, qui escamote comme personne les difficultés et dont le dévouement s'exprime vingt fois par jour avec autant d'intelligence que d'abnégation. C'est elle qui m'aide à faire les pansements. C'est elle qui a soin du beau chariot, don de la Croix-Rouge Américaine, et orgueil de l'hôpital. C'est elle qui « fait les boîtes », invente d'ingénieux dispositifs de bandages et d'appareils, qui pleure si on a essayé de me faire de la peine, qui triomphe si j'arrive à mes fins. Comment me passerais-je de

mademoiselle Larrouy, dont les petits pieds cambrés sont animés du mouvement perpétuel. Elle le sait bien, malgré sa modestie, et elle a toujours une bonne raison pour retarder son départ quand arrive son tour de permission.

Elle est prête, blanche et nette comme si la propreté était ici chose facile à réaliser et ne dit pas qu'elle dormait. Je l'emmène vivement. En route je lui explique mes plans. Elle va organiser deux ou trois tables de pansements et, à nous toutes, cela ira vite.

*
* *

Quand je rentre au « Triage », la silhouette épique du capitaine de zouaves, le bras dans des linges sanglants, me frappe à nouveau :

— On vous apporte à dîner, capitaine, à vous et à tous. Ce sera peu de chose, mais vous pourrez tout de même calmer votre faim.

Devant la table des scribes un zouave

debout, en dépit des pansements énormes et maculés de boue qui entourent ses pieds, prend à partie le jeune sergent musqué et embusqué qui se montrait revêche et peu pressé de lui remettre les fameux papiers. L'homme qui attendait depuis *cinq heures*, affamé et souffrant, devient menaçant. Il avance d'un pas et, les yeux sur le visage de l'autre :

— Ben, mon vieux, tu sais, c'est pas une raison parce que t'as eu peur des Boches pour pas avoir peur de moi, t'entends !

Le sergent, sans lever la tête, remit les papiers au plus vite et le zouave, satisfait, s'en alla sur ses deux paquets de chiffons, en haussant une épaule, ses musettes et son bidon ballant sur les côtes, rejoindre les camarades dans la baraque voisine.

Là, complication nouvelle. L'infirmier de la salle de pansements, un missionnaire en Orient, *Monsieur* Bonneleau, caporal et misogyne, ayant appris que nous arrivions pour panser les pieds gelés entendit reven-

diquer son bien. Les pieds gelés étaient à lui. Il ferait les pansements avec son petit matériel, comique s'il n'eût recélé bien des dangers. Accroupi devant les blessés, il s'était mis à l'ouvrage. Avec ses doigts sales, achevés de grands ongles noirs, je le voyais prendre les compresses à même le paquet du service de Santé.

— Elles ne sont pas stérilisées vos compresses, caporal!

— Mais non, madame, répondit-il, avec ce parler à dents serrées qui révèle infailliblement — pourquoi? — l'homme d'Église. Non, elles ne sont pas stérilisées; c'est inutile pour des pieds gelés!

Pourquoi, juste Dieu, serait-il indifférent d'infecter des pieds gelés dont les blessures sont, en général, ouvertes autant que les autres? Toujours la même iniquité et la même ineptie!

Où est donc le docteur? C'est à lui d'empêcher ça.

J'annonce avec le plus grand succès que le ravitaillement arrive et que tous les pansements seront faits. Voilà un groupe d'infirmières qui entre et s'empresse immédiatement à mettre un peu d'ordre dans le chaos. Je demande au médecin de faire allumer les poêles de la baraque qui ouvre sur l'autre côté du « triage ». Les hommes pansés iront s'y reposer, les « assis » sur les bancs, les « couchés » sur les brancards. Mademoiselle Larrouy, aidée de deux jeunes filles, installe des tables de pansements faites de persiennes (venues de quelque maison bombardée) et de tréteaux recouvertes d'un drap. Sur des brancards portés par des infirmiers qu'une récompense de vin ou de tabac a réveillés, arrivent des boîtes de compresses et d'instruments, des bandes, des paquets d'ouate hydrophile. Dans le même temps, mademoiselle Poirier et mademoiselle Jacquelin installent au « Triage » une véritable cantine. Le poêle, toujours ardent, est réquisitionné

et chauffe instantanément les boutehons, seaux et casseroles. La distribution commence, un infirmier coupe des morceaux de pain et des tranches d'un jambon rose, bien appétissant. Je fais, avec du beurre, un grand sandwich pour le grand capitaine et je le lui apporte avec un quart de bouillon bien chaud. Sans rien dire, il se met à manger. Je mets dans mon tablier des vivres, des paquets de tabac et de papier à cigarettes. Mais il est bien difficile de circuler entre nos zouaves si serrés les uns contre les autres. Ils se passent ce qu'on leur apporte avec une fraternité admirable. Ils ne savent pas s'il y en aura pour tout le monde; certains refusent avec un air de réserve et de bienséance très frappant en pareil lieu.

— Merci, donnez plutôt à mon camarade, j'avais un morceau de pain dans ma musette.

Ah! les braves gens. Que nous sommes à l'aise parmi eux, et qu'il est doux de leur faire un peu de bien. La moindre chose leur

paraît magnifique. Ils remercient comme si nous ne leur devions rien. Les voilà déjà réconfortés par un peu de chaleur et de nourriture, enchantés de quelques cigarettes, mais surtout, croyez-moi, de la sympathie et de la reconnaissance qui monte librement de nos cœurs large ouverts. Je me mets avec mademoiselle Larrouy à faire des pansements. Depuis longtemps l'alcool est supprimé. Le benzol en tient lieu et, après l'eau savonneuse, nettoie fort bien ces humbles pieds qui ont tant travaillé et tant souffert. Tu purifiais avec moins d'humilité, les pieds de Jésus, Madeleine, ô ma patronne, que je n'en ai ressenti aux genoux de tant de soldats pendant la grande guerre...

Déjà des cas graves. Je vais trouver le médecin.

— Venez voir, docteur. Il faut garder cet homme, n'est-ce pas?

— Non, non, il partira avec les autres.

— Mais s'il fait une longue route, il risque

de perdre la jambe. Voyez! la gangrène commence. Ici on le soignera, il est encore temps.

— Oh! madame, impossible. Les ordres sont catégoriques : ne garder que les pieds gelés à amputer.

Comment lutter avec un homme qui a une circulaire à la place du cœur et Ponce-Pilate pour idéal. Ah! c'est là, et là seulement que cette vie est dure et réclame de la sensibilité impuissante une trop forte modération.

*
* *

— Tiens! voilà les huiles —, dit une voix mordante que je reconnais pour celle du capitaine romantique, très gai à présent, grisé par un peu de bien-être.

Je regarde du côté de la porte et je vois le médecin-chef, ou du moins son remplaçant, qui entre avec l'officier gestionnaire. Ils ont l'air furieux. Faut-il donc avoir les pieds gelés pour être de bonne humeur?

Il est certain que l'atmosphère a bien changé ici. Les infirmières, agenouillées devant le patient, parlent amicalement avec lui, et il est sans exemple qu'elles aient à se plaindre du plus léger manque de respect. C'est toujours la femme, les enfants, la mère, le pays, qui font les frais de la conversation. Outre les zouaves qui passent pour hardis, n'est-ce pas, nous recevons parfois des Bataillons d'Afrique, la Légion Étrangère, des « Travaux Publics », des détenus. Et il en est toujours de même. Les infirmières sont généralement mal endurées par les médecins et les fonctionnaires du service de Santé, de l'infirmier au général-inspecteur. « Les femmes ne sont pas à leur place aux armées, qu'elles restent donc chez elles » disent-ils. Ce n'est pas l'avis des blessés et il est évident que nous eussions complètement manqué notre modeste essai si c'eût été le contraire qui se fût produit.

La seconde baraque s'emplit régulière-

ment et en bon ordre, des hommes lavés et pansés. On mange toujours et on fume. On blague aussi ;

— Sacré Potier, va, dit un grand garçon dont la Croix de guerre porte cinq étoiles, quoi qu'c'est qu'il a dans son bidon? Du p'tit lait, s'pas? Ben, tu me croiras si tu voudras, quand i' boit, ça y empêche pas d'être en ribote!

Qui songerait à se formaliser de ces innocentes plaisanteries, dont autrefois, il est vrai, nous eussions été hérissées d'horreur. Sans y penser, nulle part en France on ne travaille mieux qu'ici ce soir, à ce qu'on appelait jadis « le rapprochement des classes » et plus récemment les « progrès de la démocratie ».

Mademoiselle Larrouy s'est arrangée pour que le missionnaire, débordé par l'invasion féminine et cantonné dans un silence réprobateur, ne trouve sous sa main sale que des gelures fermées. Dédaigneux des cuvettes

d'eau chaude qui circulent, il n'infectera pas les blessés. Lorsqu'un cas sérieux se rencontre, je le signale au médecin de garde en déclarant que c'est une amputation pressante à faire. Il n'ose pas me dire de dérouler le beau pansement et signe sans plus d'explication le billet d'hôpital. L'homme bien emballé s'en va à la salle D, ou à la salle E, où madame Jallin et la petite Vanonni le couchent dans un lit frais. Il est sauvé d'un voyage probablement fatal.

J'ai l'aplomb de demander au médecin-chef, d'un air innocent, pour quelle heure il a réclamé un train, et la surprise de le trouver mieux préparé que je ne le croyais à cette question.

— Il faudrait savoir à quelle heure vous aurez fini les pansements. Pensez-vous qu'à quatre heures...

— Mais certainement, monsieur le médecin-chef, tout le monde sera prêt à quatre heures.

Il s'en va pour téléphoner, le cou et les épaules remontées sous le col pèlerine de sa capote bleu-gendarme. Nous continuons activement le travail qui est considérable, car sept cents pieds gelés, ça fait presque toujours quatorze cents, un homme ayant deux pieds exposés à la même eau et au même froid. Ce qu'on appelle un pied gelé, c'est un homme qui a les pieds gelés. Une épaule ou une cuisse, c'est un homme qui est blessé à l'épaule ou à la cuisse.

— Vous souvenez-vous de un tel ou un tel?

— Eh! oui, c'était un ventre ou un crâne, etc.

Enfin tout va être fini. Les premiers prêts ont eu le temps de dormir un peu. Le train est en gare. Les brancardiers de nuit emmènent nos zouaves qui nous quittent en grande amitié. Nous serrons des mains énormes dont la peau noircie est écaillée.

— Bonne chance à nos défenseurs. Guérissez-vous bien. Au revoir, capitaine. Reposez-vous.

Et le troupeau blanc, groupé non sans peine, rentre au logis avec des genoux douloureux, des pieds brûlants et un cœur satisfait. Pourtant le canon mène grand tapage vers la cote 304 et sur la droite de Verdun. Le ciel couleur de fonte est zébré de fusées et soudainement éclairé de la lueur plate des éclatements au ras de l'horizon. Nous aussi, nous avons faim. Mademoiselle Viau, esprit pratique, va à la tisanerie qui est ouverte nuit et jour, pour chercher du café chaud. On trouvera bien du pain. Un souper très gai, oui, s'organise vivement sur cette base. Le Français trouve dans le travail manuel une incroyable vertu de réaction après les heures sombres. Je découvre sur la table un paquet que je n'avais pas vu. Le vaguemestre l'a sans doute posé là dans l'après-midi. Au-dessus de l'adresse une marque

alléchante est gravée : « *A la Marquise de Sévigné : chocolats fourrés.* » C'est un monsieur de Paris qui a gentiment pensé à me faire plaisir. Il y a réussi au delà de ce qu'il imaginait et avec un à-propos rare.

La boîte en deux secondes sort de ses fins papiers, de ses ficelles d'or et de ses rubans roses. Elle est vaste. Lorsqu'elle est ouverte, trente-cinq femmes jettent trente-cinq cris de joie, puis recommencent, dévorant les chocolats, sans doute avec moins d'équité que des soldats n'eussent fait, puis infidèles autant qu'ingrates, ainsi que le veut un sexe étourdi, oublient les malheureux « pieds gelés » pour chanter en chœur :

« Vive le monsieur de Paris. »

IV

LA SALLE H.

IV

La visite finissait :

Entre le médecin-chef qui en tenait la tête et le pharmacien la queue, les docteurs causaient languissamment des nouvelles de la guerre, des bruits de départ de l'ambulance, des moyens d'améliorer les menus de la *popote*. Sans goût ils allaient, le long du couloir de planches qui reliait les baraques, mettre leurs blouses et commencer le travail journalier.

— La vie est quotidienne, dit en bâillant le docteur Ménard.

— Il paraît que la 7/18 partirait pour le Nord.

— Ah! c'est la Direction qui dit ça? Deville y est allé hier.

— Non. C'est le copain du téléphoniste au Quartier-Général qui a entendu le planton d'un officier de l'État-Major en parler avec le secrétaire du médecin-inspecteur. Tu vois, c'est sérieux.

L'infirmière-major, dès que les derniers oracles avaient été rendus près des lits de la dernière baraque, était partie en hâte pour faire ses pansements qui étaient longs.

Quand un blessé était très grièvement touché, quand les délabrements étaient si considérables qu'ils laissaient peu d'espoir mais exigeaient beaucoup de patience et de temps, c'était l'habitude de lui en faire cadeau. L'homme était mis alors à la baraque baptisée H par les constructeurs de l'hôpital, peu tourmentés par l'imagination, et était soumis à la méthode Carrel, c'est-à-dire au

lavage permanent des plaies par le liquide antiseptique de Dakin, au moyen de tubes en caoutchouc perforé. Cette méthode donnait des résultats incomparablement supérieurs à ceux qui avaient été obtenus jusqu'alors, mais déplaisait, on ne sait pourquoi, aux médecins qui ne l'avaient pas inventée. L'infirmière-major s'en aperçut avec surprise, lorsque arrivant de grands services de Paris où une ampoule de « Dakin » était accrochée à chaque lit, elle se trouva dans un milieu réactionnaire, résolument attaché aux vieilles pratiques.

Peu à peu, cependant, pour garder leur temps aux opérés « intéressants », les médecins prirent le pli de lui faire panser les moribonds, auxquels se joignirent bientôt les cas graves de gangrène gazeuse laissant craindre l'amputation. C'est de la sorte que furent occupés les trente-huit lits de la salle H, où madame Berton avait aussi son bureau. C'était une case de planches, mesu-

rant quatre mètres carrés, où elle tenait à jour les courbes microbiennes et avait établi un magasin de provisions et de vêtements pour les soldats.

*
* *

La visite passée, mademoiselle Larrouy, à la tête du chariot étincelant, attendait madame Berton auprès de l'homme par lequel il convenait de commencer.

Ce jour-là c'était Beckaert, un *ch'ti mi*, mineur dans les puits de Lens, un fort garçon à tête rasée, un peu pointue, rose avec des yeux de faïence. On n'avait jamais vu un si bon blessé. Une fracture ouverte et infectée du coude, c'est une source de douleurs horribles, surtout quand on a manqué en mourir et qu'on a perdu sa résistance petit à petit, avec son courage. Eh bien! depuis une dizaine de jours que son bras était en traitement, sauvé à présent et en route pour la suture définitive, Beckaert ne bronchait

pas. A peine s'il se retirait en arrière lorsqu'il fallait remettre les tubes, doucement conduits par la pince dans les trajets. Seulement il ne voulait plus d'autre infirmier que Grolleau pour tenir son bras plié à angle droit. Grolleau, en effet, savait enlever cette chair inerte d'un mouvement ferme et bien calculé, en la soutenant d'un côté par la main, de l'autre sous l'épaule, et il était capable de la tenir à bras tendu, sans la faire trembler tout le temps que durait le pansement. Mais si Grolleau était à la soupe ou à la Pharmacie, il valait mieux renoncer à toucher même aux bandes, Beckaert faisant un mauvais *œule* comme il disait. Devenu nerveux, susceptible, il pensait qu'on avait voulu lui être personnellement désagréable en écartant Grolleau. De la main droite, pourtant blessée aussi, il mettait l'interdit sur le gros paquet triangulaire que faisait à son côté la gouttière coudée, garnie d'ouate, reposant sur des coussins, et, dans

son flamand, car il ne disait que quelques mots de français, il invectivait à la ronde contre l'assistance incapable de le rassurer. Puis il se mettait à pleurer et le docteur Deville, pour l'avoir vu dans un de ces moments-là ordonna qu'il lui fût donné systématiquement de la potion de Todd, car il est dangereux de supprimer d'un coup tout alcool aux buveurs.

*
* *

Après lui venait Fayard, dit Faillot, tout jeune avec les pieds gelés, dont l'un était coupé et l'autre grandement menacé. Il souffrait beaucoup, mais on ne l'aurait jamais cru, à voir le contentement de son regard, et sa pipe gouailleuse au coin de la bouche. C'est qu'il était avec Raynaud, *son camarade*, comme disent les soldats qui vont deux par deux, d'un ton de possession orgueilleuse. Car Raynaud, un typographe

parisien, était toujours à rire. Je ne me rappelle plus ce qui l'avait amené là. Il était maigriot et assez *décollé*, comme il disait; mais son humeur perpétuellement comique et critique n'était certes pas avec ses maux dans le rapport normal. Fayard et Raynaud faisaient un couple d'amis impayables. C'était un divertissement que de venir s'asseoir un moment auprès d'eux. Raynaud protégeait Fayard; Fayard admirait Raynaud. Quand l'infirmière-major arrivait pour le pansement, Raynaud se laissait faire sans rien dire, par une espèce de cabotinage sublime où toute la volonté qu'un homme peut développer se tendait, pour *épater la galerie*, mais bien entendu Faillot plus que les autres, de sorte que Faillot ne se trouvait plus en droit de se plaindre ni du présent, quand son tour arrivait, ni de l'avenir. Il disait :

— Avec un bon pied en bois, je serai bien monté. Et puis, ça ne me fera pas de

mal quand on me marchera dessus dans le tramway.

Ce jour-là pourtant, à sa grande surprise, madame Berton vit que Fayard, assis dans son lit et royalement accoté sur de nombreux coussins, fumait sans rien dire, avec le visage d'un homme insulté qui n'a pas pu se défendre. Il allait fort bien, sans fièvre depuis deux jours et sa courbe plongeait vers le zéro, ainsi qu'en témoignaient les feuilles accrochées à la tête du lit. Qu'avait-il?

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Fayard vous n'avez pas l'air content?

Fayard détourna la tête et ne répondit rien, montrant par là que ses ennuis dépassaient le pouvoir des mots. Belle occasion pour Raynaud, qui n'avait pas besoin que ce fût son tour pour prendre la parole. Raynaud expliqua que ce matin, au réveil, le sergent Barral et le caporal Devin étaient venus coller dans la baraque des écriteaux

qu'il montra du doigt avec un mépris supérieur et qui annonçaient aux blessés qu'à l'avenir il leur serait défendu de fumer. Un discours suivit, où chacun des responsables était sévèrement traité. Pour finir, Raynaud se tourna vers son camarade outragé et lui dit d'une voix coupante ce mot que n'oublieront pas ceux qui l'ont entendu :

— T'inquiète pas, mon Faillot, ici plus de pipes, ni de cigarettes; mais quand on retournera *là-haut*, on nous empêchera pas de fumer les gaz asphyxiants, va!

*
* *

Après, c'était le tour de Lamisère, un enfant de l'Assistance Publique, qui à son arrivée en ce monde, avait reçu de quelque loustic du bureau des naissances ce nom sinistre, capable d'influencer la destinée. C'est ainsi qu'il s'est rencontré des soldats nommés Martyr et Meurtdefaim.

Lamisère avait juste vingt ans et une bonne figure proprette de gars endimanché. Élevé dans une ferme de la Mayenne, il parlait avec un accent paysan très marqué. A son arrivée, il était ce que les médecins appellent un *grand shocké*[1]. Il était froid. Il n'avait pas de pouls et, pour arranger les choses, une grande hémorragie se déclara. L'infirmière-major le garda pendant des heures pour essayer de le mettre en état de subir l'acte chirurgical. On l'avait bien cru perdu et, au « déshabillage », sur le lit basculé pour élever les jambes plus haut que la tête, sous le cerceau électrique qui baignait de chaleur son corps frotté d'alcool et enveloppé d'ouate, il avait l'air d'un mort qui aurait perdu tout son sang. Injections de sérum, piqûres d'éther, de spartéine, d'adrénaline, d'huile camphrée à haute dose, tout fut fait et il survécut. Mais ce

1. Que le lecteur veuille bien excuser cette orthographe médicale et saugrenue.

fut, hélas! pour une bien grande misère, car, dans la nuit, le chirurgien navré, lui coupa la cuisse gauche et la jambe droite! Lamisère avait aussi reçu un éclat d'obus dans l'oreille et, dans le bras, une balle qui lui avait brisé l'humérus. Quelle misère, n'est-ce pas, pour un petit gars faraud qui n'eut pas manqué d'enjôler les danseuses là-bas dans la Mayenne, aux assemblées et aux noces, malgré sa bâtardise et son nom de malheur, s'il n'avait dû mettre son corps vulnérable entre la France et les Barbares!

Un jour il demanda qu'on écrivît pour lui aux siens. Il énuméra : sa mère, madame Legendre, au pays; le chasseur Patte, son frère, au 65e, et mademoiselle Jeanne Ballu, sa sœur, en service dans un château. Mademoiselle Corneille, surprise de la diversité des noms de cette famille, l'interrogea et apprit que madame Legendre n'avait jamais été que la nourrice de ces trois enfants perdus, dont elle avait fait des frères.

Le pansement, vous le supposez bien, était toute une affaire et, quand arrivait le tour du petit misérable, le caporal-infirmier Prouteau, un ancien blessé de 1914, s'approchait, comme tous les jours, pour « aider », ainsi que mademoiselle Corneille.

Il est très faible, Lamisère, le pauvre gars. Une otite s'est déclarée par surcroît, et il en souffre plus que de tout le reste. Sa tête est entourée de bandages et on voit sortir du linge blanc un nez pointu et des joues qui paraissent fraîches au contre-jour de la toile huilée, dans la baraque sombre, mais sont, à la vérité, enflammées par la fièvre. Le laboratoire a découvert que la coupe de la jambe contenait du *putrificus*, ce qu'on appelait autrefois de la « pourriture d'hôpital » et l'odeur est affreuse, malgré le lavage permanent qui désodorise toutes les autres plaies.

Lamisère, le nom que lui a choisi la destinée lui va bien :

— La mairie lui aura pris mesure, dit Raynaud.

*
* *

A côté, c'est Lamare, un rouquin, autrefois valet de chambre à Paris, qui a été mort deux fois depuis qu'il est à l'hôpital. En arrivant, il avait eu une hémorragie de la cuisse, et lui aussi, *grand shocké*, était resté des heures dans la baraque des « Entrants », au régime des piqûres et du cerceau chauffant. Opéré, c'est-à-dire amputé aussi haut que possible, il ne se réveillait pas et sa face froide tressaillait imperceptiblement lorsque passait par les lèvres mauves un petit souffle qui semblait toujours être le dernier. La bonne mademoiselle Poirier avait tout quitté ces jours-là, pour appliquer sa volonté à galvaniser ce corps sans vie. Et Lamare, aujourd'hui revenu des sombres bords, vivait, parlait, mangeait, riait avec les autres. Il disait d'une voix douce comme

celle des nègres des Antilles, des mots reconnaissants et attendris. Sa sœur, une ouvrière de Paris, vint le voir et lui tint gentiment compagnie pendant la moitié d'une semaine. Ils s'aimaient beaucoup, étant seuls au monde. La petite, avant de partir, remercia l'infirmière-major et lui dit :

— Oui, mon frère est sauvé, madame, mais il ne pourra plus retrouver de place dans une grande maison, avec sa jambe en moins. Enfin, peut-être, chez des bourgeois...



Bossard, le voisin, un vieux de quarante-sept ans, se moquait du ton convenable et modéré de Lamare. Bossard avait été l'un des premiers succès des pansements au « Dakin » et, quand le docteur Deville l'avait confié à madame Berton, personne ne croyait que l'infection de l'énorme plaie anfractueuse

de la cuisse pût être enrayée. L'amputation n'était pas possible. Il aurait fallu désarticuler, de quoi il serait mort. Il y avait de mauvais décollements, des trajets nombreux se ramifiant dans l'épaisseur du muscle en diverticules et sous-diverticules et les examens du laboratoire étaient funestes. Trente tubes, dont une douzaine d'ouverts pour les trajets, avaient été nécessaires. Bossard, brûlant et tremblant de douleur, jurait sans patience. Mais quand il vit, au bout de quelques jours, les médecins s'arrêter surpris auprès de lui et quand le docteur Deville lui dit : — Tu es sauvé, mon vieux, — alors sa reconnaissance déborda. Il ne savait que faire pour la témoigner dignement.

Bientôt il put se promener dans un beau fauteuil roulant qu'il faisait aller lui-même, par un mécanisme léger, et on le voyait se prélasser, coiffé d'un mauvais béret de chasseur avec son air pas commode, dans les salles et le couloir de planches. Les blessés

l'appelaient « grand-père ». Il s'arrêtait auprès des lits, parlait avec compétence du traitement, posait des questions :

— Combien que t'as de tuyaux? Quatorze? C'est rien qu'ça mon vieux! Moi, j'en ai eu jusqu'à trente! Et combien que t'as de « peignes »? Et tous les combien qu'on te lâche les grandes eaux?

Il se grisait de sa popularité dans l'hôpital.

Un jour, il rencontra dans le couloir mademoiselle Schumacker, une vieille fille bigote et revêche qui l'avait soigné au début et qu'il n'aimait guère. Il lui dit :

— Oui mamzelle, c'est pas encore de ce coup-ci que j'irai en Enfer; et puis, allez, y a pas que les amoureux qu'iront en enfer, y a d'abord les curés, pis les générals, pis....

La vieille fille se sauva indignée et personne ne sut la suite. Mais le rire de Bossard, on l'entendit.

L'armée lui avait envoyé la médaille mili-

taire dès qu'il avait été signalé « en danger de mort ». Il avait déjà au-dessus de son lit la croix de guerre avec trois citations « au régiment ». Un matin, après le pansement qui n'était presque plus douloureux, il dit à madame Berton avec une timidité insolite :

— Voilà, madame, j'aurais quelque chose à vous demander, si ça ne vous faisait rien. Quand j'avais treize ans, j'ai tiré de l'eau un petit gosse qui était tombé dans le lavoir et qui allait se noyer. J'ai reçu la médaille de sauvetage. Si vous pouviez m'en faire venir une, ça me ferait plaisir pour la mettre avec mes autres décorations et vous faire plus d'honneur. *Je vous dois bien ça!*

Ah! Bossard, vieil ami, que vous seriez méconnu si on voyait à tort dans cette histoire un goût naïf de la gloriole et dans son principe le snobisme qui démange les mieux philosophants des civils supérieurs? Non, ce n'était pas là ce qui vous suggérait la demande adressée à votre infirmière. La

timidité avec laquelle vous vous exprimiez vous, homme rude, mécréant et vieux soldat au cœur hardi, était celle de l'humble qui fait au riche un beau cadeau, un cadeau si fastueux que le riche, avec ses écus, ne pourrait en acquérir un pareil. Madame Berton le comprit bien ainsi et donna à Bossard, par le caractère de sa réponse, le plaisir d'avoir été jugé magnifique. Il y fut sensible et le témoigna en envoyant un infirmier chercher du vin à la « Coopé » et en criant à tue-tête, de son fauteuil roulant :

— Y a du vent dans les voiles! Y a du bon! Quand je serai de retour au pays je me marierai avec ma voisine.

*
* *

— Maman, maman, c'est toi la grande maman, viens ici! Maman, madame France! Toi bon! Toi gentille! Beaucoup mal, beaucoup, souffrir trop! trop! trop!

En ces termes, une voix étrangère, qui prêtait à ce français bizarre autant de charme aristocratique que de séduction orientale, ne cessait d'appeler l'infirmière-major, occupée à panser en hâte le vieux Bossard. Elle répondait doucement, comme à un enfant :

— Oui, Mohammed, attends ton tour. Tu sais bien qu'on ne me parle pas pendant que je travaille.

Mais la voix insinuante, pleine de coquetterie tendre, reprenait en mineur :

— Maman, maman, donne *ciguerettes*, Mohammed guéri. Toi bon. Toi gentille, etc.

— Allez chercher des cigarettes, je vous en prie mademoiselle Corneille, vous bon, vous gentille, sans cela je n'en finirai pas et lui non plus. Prenez ma clef.

Et madame Berton, renversant un peu le buste en arrière, levant les bras pour écarter de tout contact ses mains gantées de caoutchouc stérilisé, attendit que mademoiselle

7.

Corneille eût trouvé la clef dans la poche du tablier.

Mademoiselle Corneille eut un beau sourire pour *le Sidi* et s'en alla d'un pas égal qui déplaçait des lignes classiques.

On ne pouvait s'empêcher de la suivre des yeux avec intérêt, non qu'elle ressemblât au type conventionnel de l'infirmière d'après la *Vie Parisienne* et pas davantage à la jolie femme d'avant la guerre. Mais elle semblait venir à vous du fond des vieux âges grecs et suivant le rythme d'un hymne homérique, traduit peut-être par André Chénier. On la voyait, comme Déméter, assise au bord d'un champ de blé mûr, à Eleusis, en plein midi, ou comme une jeune Victoire à la proue d'un vaisseau d'Attique, les cheveux au vent et les ailes ouvertes. On lui eût offert pour nourriture du pain blanc et du lait mousseux dans une écuelle de bois, pour costume des voiles blancs, pour coiffure le bonnet de Phrygie, pour accessoire une corne d'abon-

dance. Sur elle, le voile des infirmières faisait de si nobles plis que, lorsqu'elle était un peu triste et penchait la tête, elle avait l'air de pleurer sur une stèle de marbre ; si elle se baissait pour rattacher son soulier, de renouer sa sandale ; et c'est elle qui, peut-être, vers le IVe siècle fut consacrée à la *Terre-Mère, porteuse de Fruits*, ainsi qu'une inscription de l'Acropole en a gardé la mémoire.

Merci à vous, fille du vieux Cadmus. Nous savons, à vous voir, que la beauté reviendra au monde après l'invasion de l'Allemagne scélérate et vous nous divertissez, en passant, de l'horreur journalière dont notre vie déborde comme un bassin dans un parc dévasté sous un orage interminable.

*
* *

Auprès de Mohammed, après avoir résisté quarante jours, un paraplégique agonisait.

Mademoiselle Corneille avait pris de lui des soins si minutieux qu'elle avait jusqu'ici évité les eschares. A côté les uns des autres, trois grands brûlés suivaient. Ils avaient été touchés par des liquides enflammés et l'état de leur corps était effroyable. Mademoiselle Viau, qui avait fait un stage à Issy-les-Moulineaux pendant la convalescence de sa fièvre typhoïde, les soignait à l'*ambrine*, suivant la méthode du docteur Barthe de Sandford, et obtenait progressivement tous les jours la diminution de leurs souffrances avec le rétrécissement de leurs plaies.

Dans le lit à côté, il y avait Magli, un diabolique Italien de la Légion, dont la croix de guerre fourmillait d'étoiles. Tous les jours et plusieurs fois, il racontait l'histoire de sa blessure avec une mimique excessive de comédien populaire.

— Zé avais été oune petite blessé, oune toute petite blessé et le mazor i a dit *andare* à oune petite amboulanza, ouna *piccola*

amboulanza de Ramblouzina. » Et avec ses deux index écartés de quelques centimètres il évaluait l'importance vraiment médiocre de l'ambulance de Rambluzin. « Ma... ma... ouna *notté*, le bombardementé il commence *fortissimo*. O! terribilé! Zé cours, Excellenza, et dans un samps, voilà que zé souis frappé, frappé à morté, Excellenza. Et ici même soze »! Et son doigt levé tournait en tire-bouchon au-dessus de sa tête, pendant qu'avec un sérieux impayable sa bouche, sans remuer, imitait à la perfection le bruit d'une grosse mouche. « *Partenza* le pauvre Magli, Excellenza, parti Magli. Lui grand soldat de la bellissima Legione... » et d'un regard il désignait, dans un silence éloquent, la croix de guerre constellée suspendue à la paroi de la baraque sur un petit écusson blanc fait d'une compresse.

La vérité est que Magli rendait la vie absolument infernale aux infirmières et aux infirmiers, jetant son quart — lorsqu'il était

vide — à la tête de celui qui l'avait servi, envoyant promener sa literie dans tous les sens, « piquant » des crises de nerfs d'une violence inconcevable, défaisant son pansement, voulant se lever malgré la gouttière qui enfermait la jambe dont le mollet, très fort, avait été complètement emporté par l'éclat d'acier. Le malheureux héros de la Légion, terrifié par les bombardements depuis qu'il avait été reblessé, voulait à toutes forces se faire évacuer vers un pays où il ne tomberait ni bombes ni obus. Désir assez naturel après tout. Le médecin-chef et madame Berton résistèrent tant qu'ils le purent, car Magli avait bien des chances de perdre sa jambe dont la fracture était compliquée et la plaie vilaine. Mais on est fataliste là-bas : Si cet homme était tué ici...

— Caporal, dit le docteur Hallez, marquez le 25 pour le prochain train.

Qu'est-il devenu Magli à visage de diable, soldat de la Légion?

*
* *

Le pauvre Jolidon, assis tout droit dans son lit, son matelas tiré jusqu'au haut du dossier articulé, avait une plaie de poitrine. Soigné comme Magli dans une ambulance bombardée et incendiée, il était arrivé dans la nuit à la gare d'évacuation et avait été destiné à « l'intérieur » avec une quarantaine de camarades « intransportables ». Madame Berton, étant venue voir les blessés qui attendaient le train, avait obtenu du médecin-chef que quelques-uns fussent gardés. L'un avait la poitrine ouverte et achevait là-bas au fond de la salle les derniers moments de sa vie dans d'affreux hoquets, pendant que deux minces ruisseaux de sang coulaient sans merci aux commissures des lèvres sur le gros pansement qui entourait son cou et maintenait étrangement sa tête en arrière, comme s'il eût été fort et

bien portant. Un autre, trépané, avait expiré le soir. Jolidon avait dans le poumon un éclat que la radiographie avait repéré, mais que le chirurgien n'était pas allé chercher par prudence. La pleurésie avait conduit aux ponctions, les ponctions à l'empyème et, par la cavité, madame Berton, après les lavages, introduisait de bas en haut, avec de longues pinces courbes ou droites, les tubes de caoutchouc suivant de certaines directions, tandis que, placé au pied du lit, le caporal Prouteau tenait les deux mains du patient en s'arc-boutant de son mieux. Le pauvre Jolidon était bien soulagé quand il était débarrassé du pus de son poumon infecté, mais pouvait-on espérer raisonnablement qu'il guérirait, avec ces larges oscillations de température du matin au soir, ces eschares grandissantes, ce dégoût de la nourriture malgré les farines, les bouillons et les crèmes de mademoiselle Jacquelin. Et puis il était si triste, si découragé. Il ne

tenait pas à la vie et il n'y a rien de plus dangereux. Il avait confié un jour à madame Berton que sa petite fille de cinq ans avait été tuée dans un village bombardé de la Meuse, du côté de Damvillers, en 1914, et que la jeune mère, devenue folle, était depuis ce temps à l'asile de Maréville près de Nancy.

— Je n'ai jamais voulu prendre mes permissions après çà, concluait-il avec des yeux qui regardaient fixement dans le vide.

*
* *

Son voisin s'appelait Badet; alors vous pensez bien que les majors l'avaient surnommé Régina. Il était très jeune, de la classe 17, je crois, et un des plus choyés de tous les blessés. C'était un pauvre petit squelette, rongé par l'arthrite suppurée de l'épaule, souffrant plus qu'il n'avait de forces.

Madame Berton, arrivé à lui, le considère

avec douleur, car il ne va pas mieux, pas mieux du tout. Elle s'excuse de l'avoir un peu négligé la veille, ayant été très occupée par les « entrants » de l'attaque sur Avocourt. Il assure qu'il a bien compris qu'on s'occupât d'abord des camarades, puis il ajoute d'un air pensif :

— Mais, moi aussi, madame, j'ai fait quelque chose pour eux.

— Vraiment, mon bon petit, dit-elle très étonnée, puisqu'il ne remue même pas sur son lit. Et qu'avez-vous fait?

— Eh bien! quand j'avais besoin de quelque chose, je *me retenais d'appeler*, pour ne pas déranger les infirmiers ou mademoiselle Corneille qui avaient tant à faire.

*
* *

Souvent à l'hôpital madame Berton a l'impression d'être une linguiste distinguée. Elle parle anglais avec le petit engagé d'Amérique qui s'est fait le chevalier de la

France en danger, la France qu'il ne connaissait pas, mais dont la pensée pénétrante l'a mystérieusement enflammé de loin. Avec Hettaf-ben-Gacem, avec Mohammed-ben-Mohammed, avec Ali-ben-Djelloul, tous des pieds gelés qui ont mal tourné, je ne dirai pas qu'elle parle arabe, mais le peu de mots dont elle les salue et les encourage, sans variations notables, suffisent à la conversation. Les « Sidis » en témoignent une joyeuse surprise dans un rire qui fait éclater devant le jour les parois blanches de leurs dents humides et briller les points d'or de leurs yeux méditerranéens.

Il y a aussi Bironneau. Bironneau est un ami particulier de madame Berton. Ils sont du même pays et parlent patois ensemble. Ils ont à se dire des choses qui les intéressent, eux, et qui ne regardent pas les autres. Ils parlent des troupeaux et des biens de la terre dans la propre langue de Montaigne et de Rabelais.

Hélas, le pauvre Bironneau, que fera-t-il, que fera-t-il retourné au pays? Il a perdu *ses deux mains* à la guerre, oui la droite et la gauche, pensez à cela, et aussi un œil, à quoi il fait bien moins attention.

Quand il arriva, le docteur Deville rechercha d'abord, du bout d'une pince délicate, l'étendue des dégâts qu'avait fait en éclatant la grenade boche que le bon poilu voulait renvoyer à son point de départ, ainsi qu'il s'en était fait une spécialité.

Bironneau lui avait dit :

— Oh! monsieur le docteur, vous n'y pourrez rien; c'est maman qui saurait me guérir. Oh! maman, elle connaît ça! Mais vous, vous ne saurez pas. Ce n'est pas de votre faute. *Il ne faut pas croire que tout s'apprend dans les livres*. C'est maman qu'il faudrait!

Effectivement le major n'avait pas su, malgré sa science et sa bonne volonté, car il avait amputé une main au-dessus du

poignet. De l'autre, il avait laissé le pouce et coupé toute la paume en biais.

Quand madame Berton fit le premier pansement, le cœur bien serré, Bironneau qui n'avait demandé aucune explication depuis l'acte opératoire eût une bonne surprise et s'écria :

— Eh bien! j'ai de la chance! D'un côté j'ai mon pouce, de l'autre, avec un bon crochet....

*
* *

Parmi les blessés de la petite attaque d'il y a trois semaines, Baudinot était tellement effrayant que, c'est triste à dire, on s'occupa de lui en dernier lieu. Songez qu'il avait la tête entièrement enveloppée de compresses et de bandes, sauf un petit passage pour l'air au niveau des narines et des lèvres. Ce pansement était uniformément rouge et raide de sang. De sorte que le

corps, dont un bras sans doute fracturé avait été placé dans une gouttière, était surmonté d'une grosse boule ensanglantée qui remplaçait la tête et faisait un effet vraiment intolérable au regard.

De plus, Baudinot, fou de douleur et de rage nerveuse, criait le jour et la nuit et empêchait la moitié de l'ambulance de dormir. Il fallut lui enlever un œil et opérer l'autre. Il fallut amputer la moitié du bras gauche qui ne tenait littéralement au corps que par la peau. Baudinot avait plusieurs dents cassées et refusait avec une résolution inexorable de prendre la moindre nourriture. Nous n'avions peut-être jamais vu d'homme aussi sombrement désespéré, aussi difficile à atteindre dans sa forteresse intérieure. Madame Berger, l'infirmière de la salle des yeux où il fut installé, était de la même province que lui. Elle parlait sa langue. Avec un instinct direct, elle lui imposa une autorité d'abord absolue

et qui se relâcha peu à peu en raison de ce qu'il cédait lui-même. Madame Berger l'amenait à la salle H pour le pansement du bras, lequel avait pris à un moment une direction dangereuse. L'infirmière-major avait grand mal à faire ce qu'il fallait. Baudinot ne gouvernait aucunement ses nerfs, criait à voir les pinces autant qu'à les sentir et le pansement n'était que raisonnements, gronderies et supplications.

— Madame, vous me tu-ez, criait-il avec l'accent de son pays. Ma « povre » mère, viens à mon secours. Madame ne me faites pas du mal. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, madame. *Je vous donnerai ma médaille militaire.*

Et les cris les plus aigus, les convulsions les plus désordonnées rendaient le pansement impossible, jusqu'au moment où madame Berger intervenait avec un accent à la fois impérieux et plaintif :

— Plamour, Baudinot, plamour....

Madame Berton profitait du répit obtenu pour faire le nécessaire; mais quand elle demanda à sa compagne le sens terrestre de ces mots magiques, il se trouva qu'ils n'en avaient point.

*
* *

Il était tard, bientôt midi, et il y avait encore à faire le pansement de Briand (Antoine). Briand était ce qu'on appelle un « as », l'as de la salle, celui qui concentre sur lui l'attention de tous en même temps que l'intérêt médical et cette sympathie naturelle qui prouve que l'on plaît par ses défauts plus que par ses qualités.

Briand portait environ vingt ans. Il était de Paris, d'Aubervilliers exactement. Il tenait beaucoup à cette distinction et quand on lui demandait ce qu'il faisait à Aubervilliers, il répondait sans vous regarder :

— Je bricole, quoi! d'un air qui voulait

dire : avez-vous bientôt fini de m'embêter, vous?

Briand, comme beaucoup des hommes réunis dans cette salle, avait été mort et n'avait été nullement sauvé quand la haute chaleur et les piqûres l'avaient rappelé sur terre. Il avait deux effroyables plaies de la région lombaire, le nerf sciatique coupé et la gangrène gazeuse installée là en despote. Le docteur Perronneau, seul, n'avait pas voulu admettre qu'il fût perdu et, en compagnie de madame Berton, attaqua de front les nids de perfringens et les amas de streptocoques.

Le pauvre Briand souffrit une passion terrible et d'une façon enfantine qui était bien émouvante. Il pleurait comme un mioche mis en pénitence et, seul, depuis qu'il y a des blessés et qui se lamentent, il invoquait son père, alors que c'est toujours la mère que nous entendons appeler et dont les mourants, sur le lieu de la bataille, crient le nom une dernière fois.

Quand le pansement commençait, Briand se mettait à pleurer bas, puis à gros sanglots. Mais quand il appelait *son papa*, c'est que cela devenait terrible :

— Ah! papa! mon papa, mon papa, qu'est-ce que tu dirais, mon papa, si tu voyais ça! Viens, mon papa! Ah! mon papa...

Madame Berton lui demanda un jour si son père était à la guerre. Il répondit :

— Ben non, puisqu'il est mort avant ma naissance.

Ce n'était pas la seule surprise que lui réservait cette famille. Un jour, à l'heure du courrier qui lui apportait très souvent des mandats, Briand reçut une carte-photographie et la fit passer à ses camarades avec une négligence supérieure :

— C'est ma gosse, expliqua-t-il.

L'infirmière-major, qui passait, entendit le mot et dit à Briand :

— Comment, vous avez une petite fille?

— Ben non, c'est un garçon, dit le père, puisqu'il s'appelle Édouard.

Mais madame Berton, anéantie, avait sous les yeux le portrait d'une gigolette mirifiquement coiffée. D'une laideur remarquable, âgée d'une cinquantaine d'années, elle tenait ses mains dans les poches de son tablier, de sous lequel sortaient deux jambes chaussées de souliers à bouffettes et à talons Louis XV, cependant qu'au fond, des nuages s'amoncelaient sur les tourelles d'un château Renaissance.

— Mais, dit l'infirmière-major, embarrassée au dernier point, où est-il votre petit garçon?

— Ben! Avec sa mère, quoi!

— Quel âge a-t-il?

— Quel âge il a? Ben il a six ans, quoi.

— Comment six ans? Mais, vous, quel âge avez-vous donc?

— Moi? Eh ben vingt et un ans, quoi!

C'est de ce jour-là que Briand fut sacré « as » à la salle H.

Il aimait beaucoup mademoiselle Larrouy qu'il appelait la « marchande de madeleines », à cause de la « petite voiture » qu'elle poussait, et il avait pour *son* docteur et *son* infirmière, comme il disait avec des possessifs catégoriques, une de ces admirations animales qui entraînent aux grands actes de dévouement. Il fallait l'entendre à « l'heure des températures » interroger le caporal Prouteau :

— 38°,8 que tu dis? 38°,8 ! — et son visage s'allongeait de déception et de contrariété — 38°,8 ! Ben qu'est-ce qu'elle va dire, mame *Breton*?

Jamais il n'avait pu se mettre dans la tête le nom pourtant simple de l'infirmière-major. Il était furieux de causer une déception à celle qui le soignait, et ne concevait pas comment la fièvre ne se réglait pas sur les prévisions d'une personne aussi remarquable.

Un jour madame Berton, qui aimait beaucoup à causer avec lui et sentait ce qu'il y avait de bon chez ce jeune dévoyé, lui dit :

— Qu'est-ce que vous faites quand vous bricolez?

— Ben! Je suis plutôt plombier.

— Ah! tant pis, je n'aime pas les plombiers. Ils n'en finissent pas quand ils commencent un travail et, une fois que j'avais une fuite d'eau dans ma salle de bains, ils l'ont laissée couler une demi-journée pendant qu'ils étaient chez le marchand de vin.

— Ben oui; i sont arrivés vers dix heures. I's ont déposé leur sac à outils dans n'un coin, pis i's'ont dit : Je vas déjeuner. Pis i'sont pas revenus.

— Je vois que vous connaissez le métier.

— Ben, écoutez-moi, mame Breton. quand c'est que la guerre soye finie et que vous aurez besoin d'un plombier, c'est moi que je l'arrangerai vot'baignoire, moi et pas un autre, vous entendez, et puis que

ça sera de l'ouvrage bien faite, quéque chose de sérieux, quoi.

— Bon, bon, Briand. C'est convenu! Je compte sur vous.

Et Briand très fier de sa nouvelle clientèle, mais plus fier de pouvoir s'acquitter un peu envers « mame Breton » se rengorgeait en regardant de côté les camarades presque tous cultivateurs, admirant bouche béante un garçon qui savait si bien se tirer d'affaire avec une baignoire et « des trucs comme ça ».

A quelque temps de là, le ministre de la Guerre vint rendre visite aux blessés de l'ambulance et madame Berton, qui le conduisait, l'arrêta auprès du lit de Briand en disant que le pauvre garçon avait été bien malade mais très courageux et qu'il était sauvé à présent. Impossible de tirer un traître mot du plombier habituellement si bavard. Le visiteur passa.

Dans l'après-midi, quand tout fut rentré dans le calme, Briand appela madame

Berton, qui préparait le phonographe pour le concert quotidien, et lui dit :

— Ben, j'y ai pas dit à monsieur...

— Quoi, mon petit, qu'est-ce que vous n'avez pas dit?

— Ben, que j'y arrangerai aussi sa baignoire, quoi!

V

KISSIS-A-DAOUDDAH?

V

Avant-hier le bruit avait couru que « les noirs montaient ». Les noirs, c'est-à-dire des troupes de choc, cela signifie toujours attaque. Pourtant, le vent donnant du sud, la canonnade n'avait pas semblé plus dense que les autres jours et le coup de téléphone de l'Armée[1] prévenant le médecin-chef que nous allions « recevoir » avait surpris tout le monde.

A huit heures les équipes de nuit prirent leur garde : le docteur Meunier et le docteur

1. C'est-à-dire — en l'espèce — l'État-Major de la première Armée.

Leclerc comme chirurgiens avec leurs assistants et leurs anesthésistes, le docteur Rameau à la radiographie, l'infirmière de garde, la bonne mademoiselle Poirier au premier étage pour les opérés et, dans la baraque d'entrée, madame Berton, madame Jallin avec mademoiselle Larrouy.

Vers neuf heures, le ronflement des premières automobiles vint s'arrêter devant la porte et trépider dans le silence de la nuit froide. On entendit le bruit sec de la paroi d'arrière rabattue pour faire sortir les brancards à bout de bras. La porte du fond de la baraque s'ouvrit à deux battants et le brancardier de tête parut, le cou entortillé de lainages, portant sur des genoux qui ployaient le soldat blessé qu'on ne voyait pas. Derrière lui un autre, puis un autre encore, et la salle fut rapidement pleine de monde. Le caporal Hesdin se mit à recevoir les dépôts d'argent. Les infirmiers ecclésiastiques faisaient les écritures avec la lenteur

protocolaire, les infirmiers cultivateurs et autres déshabillaient les combattants, les deux femmes les lavaient. Un jeune médecin désignait les blessés qui devaient « passer à la radio » et envoyait aux chirurgiens les premiers prêts. Pas de cas très sérieux. Des blessés moyens et petits. Une erreur s'est produite quelque part, sans doute à l'H. O. E, qui ne devrait envoyer ici, centre opératoire d'armée, que les grandes et urgentes interventions.

Tout à coup les 75 dont les batteries touchent la gare se mirent à tirer avec le soufflet gigantesque de leur tonnerre.

Il y a des Boches en l'air.

Oh! Oh! Ils ne sont pas loin car voilà aussi nos compagnies de mitrailleuses qui se mettent de la partie : Taca, Taca, Taca, ce petit déclic sec et précipité n'a rien de terrifiant et fait l'effet de coups de bâton tapant un mur qui sonne creux.

Soudain, raouff, une bombe. Raouff,

raouff, raouff. Les 75 répondent de tout leur cœur et les mitrailleuses s'entêtent.

Le médecin-chef entr'ouvre la porte :

— Vos lumières?

— Tout est bien bouché, monsieur le médecin-chef.

Mais ce n'est qu'une petite alerte. Les élytres des mauvaises mouches ne suspendent bientôt plus de spirales bourdonnantes sur nos têtes. On dit que quelques bombes sont tombées dans les terrains vagues qui nous touchent et n'ont causé aucun dommage. Ah! ce n'est plus le temps des bombardements réussis qui, pendant des heures, toutes les nuits, tenaient tout le monde en éveil et encadraient étroitement l'ambulance.

*
* *

Les blessés arrivent toujours. Ce sont maintenant des nègres du Sénégal, du Dahomey, de la côte des Somalis.

Ils ont froid. Ils ne parlent pas. Aucun ne

semble « causer le français », disent les infirmiers qui les regardent avec la pitié qu'on accorde aux bêtes malades. Aucun ne rit, ni ne se fâche aux plaisanteries bon enfant des zouaves et des chasseurs d'Afrique qui les interpellent en les nommant *Chocolat* ou *Ben-Cacaouette.* Bien portants, ils nous souriraient de toutes leurs belles dents éclatantes rangées comme à la parade et ce sourire en dirait long. Mais ils gisent là, abattus comme des arbres, sans personnalité, sans plaintes. Madame Berton les considère avec une gratitude attendrie et perplexe. Qu'y a-t-il dans ces cerveaux élémentaires et inintelligibles? Que comprennent-ils des circonstances qui les ont amenés ici? Quelle est leur conception de la France, de l'Allemagne, de la mort, de l'honneur. Ils sont terribles dans la bataille et avec nos idées de civilisés nous sommes tentés de chercher au fond de cette ardeur une idée, un projet au moins... Ils se sont admirablement battus et la France

n'oubliera jamais ce qu'elle leur doit. Mais ne faut-il voir dans leur vertu guerrière qu'un plaisir de sauvage se battant avec des moyens effroyables, de même que les enfants armés d'un fusil de bois et d'un canon fait d'un tuyau de poêle?

Pendant que les infirmiers déshabillaient ces pauvres gens, inertes et muets, l'infirmière-major monta voir les opérés.

Une tranquillité relative avait été enfin obtenue dans les salles. La lumière électrique était fortement voilée de ce carton jaune et ondulé qui sert à emballer les ampoules de verre, et les infirmiers marchaient sourdement avec des espadrilles. Ici ou là, le point brillant d'une lampe-tempête posée sur une table de nuit éclairait mademoiselle Poirier penchée sur la mauvaise lumière pour limer l'extrémité d'une ampoule. Non loin, un infirmier secourait un malheureux pensant mourir dans les angoisses du chloroforme. Ici ou là, de faibles

plaintes. Quelques-uns des blessés dormaient, assommés de fatigue, mais la plupart, dans cette agitation silencieuse pour eux si émouvante, ouvraient leurs yeux tout larges dans l'ombre. On entendait des voix inquiètes demander tout bas :

— De quel régiment qu'il est.

— Moi aussi j'suis du 114e. Demande-z-y-voir sa compagnie.

— C'est que le 2e zouaves est monté hier et j'ai mon frère à la section hors rang.

— Macquart, c'est Macquart. Ah! le pauvre vieux. Dis, l'infirmier, qu'est-ce que c'est qu'il a?

— Qu'est-ce que c'est qu'il a? Il mangera la soupe de la main gauche. Ils lui ont coupé la main droite.

*
* *

L'infirmière-major rentrant au « Deshabillage » s'arrêta court, frappée de ce qu'elle voyait :

Un grand nègre entièrement nu se tenait debout et droit contre les planches de la baraque, la tête enveloppée dans des chiffons sanglants. Son attitude était grande et dédaigneuse, ses membres fins et longs. Son visage ne portait ni la déformation ni la boursouflure de la plupart de ceux de sa race. Tout en lui était noble, beau, et suivant le canon de la statuaire, un fil à plomb passant par le centre de son cou, serait tombé entre ses deux talons. Sa couleur ne pouvait pas se comparer au bronze, ainsi qu'on a coutume de le faire et, pour cette fois, le lieu commun, toujours si juste, avait tort. Non, sa peau était d'un brun marron, très foncée et brillante avec des reflets, comme le bois des vieux meubles polis par des générations de bonnes ménagères et le rapport en était magnifique avec la pourpre humide qui couronnait sa tête suivant des lignes d'un style si original et si libre, qu'il était clair que le noir avait refait à sa façon

le pansement régulier du poste de secours.

Mais ce qu'il y avait de véritablement extraordinaire dans ce « fils de roi », c'était la forme conique de son torse. Madame Berton se souvenait qu'elle avait vu peints sur des vases grecs, des guerriers noirs sur blanc de cette construction exceptionnelle. La vieille Égypte, la Grèce antique, la Crète ont laissé certaines représentations archaïques de ce dessin jugé par les modernes comme l'erreur d'une école naïve qui a cessé de se confronter à la nature, quelque chose comme l'usage égyptien d'indiquer les yeux de face dans les visages de profil. Eh bien! ce guerrier nègre avait exactement la conformation qui permettrait de représenter la taille par un point dans un dessin un peu schématique et de proportions très réduites, bien entendu. Qui sait si une peuplade, considérée par les vieux Égyptiens comme d'humanité supérieure et peut-être divine, n'a pas vécu sur le Nil aux temps obscurs où l'art antique

bégayait dans son berceau vénérable? Qui sait si la beauté reconnue de ses proportions n'a pas été à l'origine le modèle des élégants qui se sont succédés dans les siècles, en recherchant, au prix de leurs aises et de leur santé, l'étroitesse de la ceinture comme un trait de beauté supérieure, désirable avant tous. Qui sait si ce noir combattant, joint aux armées de la France par une suite de hasards, n'est pas un descendant de cette race noble? En tout cas un être humain ne peut pas avoir plus de hauteur que n'en avait ce soldat nu et dépouillé. Il mettait entre les vulgarités et les laideurs qui l'entouraient une distance grande comme la mer. Debout contre le brancard posé sur un support, accoté à la cloison de planches, il semble être seul dans une île déserte. Enfermé dans un silence absolu fortement chargé de mépris, il croise les bras et il attend comme un condamné à mort innocent qui a été jugé par des scélérats.

Que pense-t-il de nous? Comprend-il que nous lui voulons du bien, ou se croit-il au pouvoir de lâches ennemis? On lui a enlevé ses armes, ses vêtements : il se croit peut-être volé et vaincu.

Madame Berton lui parle. Il ne tourne même pas les yeux vers elle. Elle essaye du petit nègre :

— Y a bon. Y en a toi guéri ici.

Même absence de résultat. Il parle arabe peut-être?

— Abka ala khir besslama. Chouïa?

Le prince noir ne fait pas plus attention à la voix bienveillante qui l'interroge que si elle n'était pas. Cependant il est conscient. Il a parlé tout à l'heure avec l'un de ses camarades.

— Rochet, où est donc la plaque d'identité de cet homme, il ne l'a pas à son poignet. Est-ce vous qui l'avez enlevée?

— Mais non, répond Rochet. J'ai cherché partout dans ses poches. Il n'a pas non plus

son livret militaire. Je n'ai trouvé que ce bout de papier. C'est son nom, je pense...

Madame Berton prit le papier : un bon du « médecin de régiment » pour une potion contre la toux à délivrer à Kissis-a-Daouddah.

Rien de plus.

*
* *

Le couloir de la salle d'opération, par où se déverse la radiographie, est encombré de brancards posés à terre. Il faut louvoyer en zig zag pour passer. Ce n'est pas sans honte qu'on se voit si haut et qu'on circule avec tant de liberté entre les têtes de ces suppliciés étendus à terre, nus sous les couvertures, comme le veut l'hygiène mais non le bien-être. Le docteur Rameau, le radiographe, paraît sur la porte de sa chambre noire pleine de courants électriques, de pétillements étranges, et d'éclairs inquiétants. Ses vêtements sentent l'ozone. Il a sur la tête je ne sais quelle coiffure civile et devant lui

un tablier de plomb de la forme de ceux que portent les tonneliers. Il montre à madame Berton, de la pointe de sa barbe, le grand nègre Kissis-a-Daouddah, à terre sur son brancard, et dit :

— Il est bien arrangé celui-là. Sa table interne est en petits morceaux dans sa cervelle écrasée et il a une hernie cérébrale, je ne vous dis que ça. Ah! on peut toujours l'opérer. Vous feriez mieux de le mettre dans un lit pour qu'il y meure tranquille.

Mais à ce moment les couvertures enveloppées de draps blancs comme des portières épaisses, s'écartèrent devant l'entrée de la salle d'opération. Deux infirmiers saisirent la civière du grand nègre lequel vint remplacer sur la table du docteur Meunier, le chasseur d'Afrique qu'on emmenait avec une ligature de la fémorale, blanc comme les compresses de ses blessures.

— Sérum adrénaliné, 500 tout de suite, achevait de dicter au secrétaire-infirmier,

à la fin de son « observation », le docteur Meunier en se lavant les mains dans l'eau brûlante, la seule que l'on ait à la salle d'opération. Madame Berton s'approcha pour regarder la plaie de Kissis-a-Daouddah, que l'infirmier découvrait en enlevant le pansement. Le docteur Meunier fit en même temps qu'elle une grimace. *Monsieur* de Corby, le frère Assomptionniste et anesthésiste, avait déjà appliqué le masque de l'appareil d'Ombredanne sur le visage. Le grand nègre s'endormit impassible sans un mot, sans un geste de protestation.

Sans confiance, mais par scrupule professionnel, le docteur Meunier, avec l'air agacé sous lequel il cachait sa sensibilité, opérait, pinçant les vaisseaux, tapant avec le marteau sur l'os, curetant et retirant la cervelle blanche dans le sang qui coulait abondamment.

— C'est tout ce que je peux faire, dit-il en haussant les épaules. Arrêtez l'éther.

Son aide avait comme lui un air de déception et de mécontentement. Ils précipitèrent le pansement. Le grand nègre fut enlevé, ivre d'éther, la tête ballante entre les bras de solides infirmiers, et conduit au premier étage dans le service du docteur Meunier où madame Berton le remit à la bonne mademoiselle Poirier qui, prévenue, avait chauffé le lit avec des bouillottes.

*
* *

Le lendemain il faisait un temps très aigre. Au petit jour, il avait beaucoup plu. Tout était pénétré d'humidité dans ce grand bâtiment non terminé, où, en arrivant, l'ambulance avait trouvé les couloirs et les pièces non carrelées du rez-de-chaussée changés en lac. Par endroits, le plafond et le parquet défoncés donnaient dans le vide. Il n'y avait de portes à peu près nulle part et tous les carreaux étaient cassés. Des courants

d'air puissants s'étaient organisé un champ d'action remarquable. Divers corps de métier s'exerçaient à mettre un peu d'ordre et de confort dans ce chaos, et la grande nouveauté, indiscutablement révolutionnaire, était que le médecin-chef et l'infirmière-major avaient confié la menuiserie à des menuisiers, la maçonnerie à des maçons, de préférence à des accordeurs de pianos ou à des vendeurs de rubans. C'était l'inverse des habitudes militaires qui ne s'embarrassent pas dans les détails. Ce ne serait plus la peine d'avoir des galons si on ne pouvait plus commander à n'importe qui de faire n'importe quoi, n'importe quand et n'importe comment!

Il faisait glacial dans les pièces et dans les couloirs. A force de supplications, des poêles étaient arrivés, mais comme les envoyeurs n'avaient pas eu l'idée d'y joindre des tuyaux, il avait fallu attendre huit grands jours encore avant de pouvoir chauffer. D'ailleurs,

quand tout fut en place, ce fut à peu près comme avant, parce qu'il fut impossible d'obtenir des poêles autre chose que de la fumée. Et depuis la nuit dernière, tous ces malheureux noirs qui grelottent, il est impossible de les réchauffer.

Dans son lit, Kissis-a-Daouddah tremble toujours sans mot dire, sans regarder personne. Il n'a plus rien de l'air royal qu'il avait dans la baraque, lorsqu'il se tenait accoté, les bras croisés, à la cloison de planches. Peut-on dire d'un nègre qu'il a mauvaise mine, qu'il a beaucoup changé ? Je ne sais trop, mais enfin celui-ci n'a plus l'air que d'un vieux singe malade et grelottant, sous le pansement qui ressemble sur sa tête à quelque bonnet de vieille femme.

Madame Berton, madame Jallin, mademoiselle Larrouy, demeurées au Déshabillage jusqu'à sept heures du matin, se sont couchées de sept à huit et ont repris leur service à neuf heures. Elles sont venues

ensemble voir Kissis-a-Daouddah tremblant sous ses couvertures. Madame Berton a fait remplir à nouveau ses bouillottes et entreprend, comme tous les jours, de faire chauffer le poêle qui fume abondamment. L'aspect de ce meuble précieux est pittoresque et les soldats ont fait les plus grands efforts pour l'utiliser. Des fils de fer, pendant vers tous les points cardinaux et même davantage, peuvent s'accrocher aux parois de la baraque et sont bien commodes, le cas échéant pour faire sécher le linge. D'autres soutiennent le tuyau et le rattachent au toit par des clous. A l'un des pieds un vieux seau, d'usage indéterminable, est fixé, toujours par des fils de fer. Au tuyau sont pendus, par leur anneau, de ces pots coniques en étain, que le soldat appelle des « demis » et qui tiennent facilement un litre. Madame Berton a fait bourrer le poêle jusqu'au bord, de bois, de charbon, de poussière. Il ne tire pas. Tout le monde est du même avis : il faudrait les fumistes.

Les fumistes vont toujours deux par deux, un homme et un caporal, et il faut l'agrément de l'adjudant qui commande le renfort pour obtenir le bienfait de leur présence.

— Envoyez chercher l'adjudant, dit madame Berton à Billaud. Billaud revient.

— L'adjudant est à la soupe.

La *popote* des sous-officiers est assez éloignée. Il faut attendre son retour. On attendra.

La journée est fort avancée quand les fumistes arrivent enfin pleins d'indifférence et les mains dans les poches de leurs blouses noires de suie, comme leur visage et leurs mains. Ils regardent le poêle à bonne distance et une consultation commence :

— C'est le tuyau qu'est trop long et mal placé, ça ne peut pas marcher comme ça. Il ne faudrait pas qu'il soit coudé et sorte sur le côté de la baraque, mais qu'il passe droit par le toit.

— C'est vrai, dit Potel, l'infirmier-curé

qui a été dans les bureaux. Mais c'est défendu, à cause du danger d'incendie. Le toit pourrait prendre feu.

Il est certain qu'avec la disposition adoptée il n'y a aucun danger d'incendie, même pas pour le combustible dont le poêle est chargé. C'est évidemment une victoire pour les bureaux !

— Il n'y a qu'à mettre une plaque de tôle à l'endroit de la sortie, dit le premier fumiste.

— Oui, mais la plaque peut chauffer, dit un deuxième curé. Ainsi à la 14/4 où j'étais allé en renfort... (suit un long chapitre de ses mémoires).

— On va toujours nettoyer le tuyau, dit le second fumiste, qui préfère en finir et dont les idées professionnelles manquent d'ampleur.

Mais l'infirmière-major perd patience :

— Ça ne servira à rien du tout, dit-elle véhémentement. L'autre jour le poêle du service des officiers, etc., (seconde anecdote).

— D'abord, dit le premier fumiste qui a fini par s'approcher de l'objet de la controverse, il ne peut pas marcher ce poêle. Regardez un peu. Il n'a seulement pas de grille.

Et on sentait que son mépris pour un poêle dans de pareilles conditions ne trouvait pas de mots pour s'exprimer congrument.

— Eh bien, dit le second fumiste toujours prêt à emboîter le pas et à fuir les opinions originales, on va aller dire à l'adjudant qu'il faut qu'il donne une grille.

— C'est ça, dit le curé-scribe, enchanté ; il n'y a qu'à faire une demande à la « Rams » — ce terme ésotérique signifie Réserve avancée du matériel de Santé — on fera une demande en double expédition par la voie hiérarchique, bien entendu, et....

— Ah ! s'écrie madame Berton avec l'énergie du désespoir, jamais. Il faut que vous l'arrangiez tout de suite, les blessés ont froid. Je vais aller trouver l'adjudant...

Les fumistes regardent le bout de leurs

souliers, puis l'infirmière. Ils hésitent devant son ton résolu....

La consultation recommence :

— Le tuyau est coudé à droite.

— Il faudrait un tuyau coudé à gauche, mais il n'y en a pas. Cependant peut-être que dans la tente du détachement...

— Qu'est-ce que vous voulez faire avec un poêle qui est près de la porte?

— Il devrait être au milieu de la baraque.

— Du reste la baraque est mal orientée.

— Le principal c'est que le charbon est mauvais. Ce n'est que de la poussière.

— Il vaudrait mieux demander deux poêles moyens, un à chaque bout. Ça ne marche jamais ces grosses machines-là.

Cependant, tout en tenant ces propos, les fumistes se sont mis à l'ouvrage. Ils ont démonté le tuyau, qui contenait un liquide noir, lequel se répand sur le lit voisin et sur le voile de madame Berton. Le carreau rouge et blanc, luisant de propreté, est

inondé. Michaud, toujours diligent, va chercher de l'eau de Javel et se met à frotter éperdument, mais en vain. Les taches sont indélébiles. Sur le linge aussi, naturellement.

Les fumistes ont l'air si surpris et confus que madame Berton conçoit des soupçons sur leur compétence. Ce serait le comble. Il y a plus de quinze jours qu'on les attend. Ne serait-ce que des amateurs? Elle les interroge ; l'un est quincailler dans une petite ville de l'Ouest et *vend* des poêles, des balais et des cages à oiseaux; l'autre est dactylographe!

Pendant ce temps Kissis-a-Daouddah, qui tremblait ce matin, a été pris d'un grand frisson cet après-midi et rien ne peut le réchauffer, ni le cerceau électrique, ni les frictions, ni les boissons brûlantes et alcoolisées. Il n'a pas repris connaissance. Les yeux vagues sont légèrement exorbités. Il regarde sans voir. Les mains qui étaient si belles hier soir, quand il était encore tout

proche de l'état d'harmonie où le jeu d'organes parfaits lui assurait son bel équilibre, les mains se recroquevillent vers le bout en pattes crochues et qui font peur. Kissis-a-Daouddah va mourir et l'homme perd la beauté avant la vie. Il va mourir, dans ce climat fatal à sa race, pour ceux qui ont vaincu ses parents et annexé leur territoire. Quel est le secret de la cervelle écoulée cette nuit avec le sang pendant l'affreuse opération? A-t-il, si peu que ce soit, compris à quelle cause sa vie de bel animal était offerte? Sur les autels de la Grèce, les prêtres immolaient une génisse noire et une génisse blanche agréables aux dieux. L'autel sanglant de la Victoire, deux mille ans après, réclame encore cette opposition. Mais aujourd'hui, ce sont des sacrifices humains qu'on voit couchés en foule aux pieds de la Déesse.

VI

LES BOMBARDEMENTS DE L'AMBULANCE DE V...

VI

*Nuit du 20 au 21 août***.*

Cette offensive, il en était ouvertement question dans le secteur depuis trois mois et il est à croire que les Boches n'en ignoraient pas plus que nous la préparation. De nombreux travaux avaient été entrepris dans les ambulances dont il fallait augmenter le « débit » ou le « rendement », ainsi qu'on disait de mots affreux qui semblaient ne choquer personne.

Le bruit avait couru que ce serait pour

10

le commencement du mois de juillet, puis à l'occasion de la Fête Nationale, puis à la fin du mois. Au 15 août nous attendions encore.

Le médecin-chef avait dit :

— Quand les territoriaux arriveront, on n'aura plus qu'à se tenir prêt.

Les territoriaux, c'est-à-dire la compagnie de renfort envoyée par l'armée pour aider aux différents services, surtout au « brancardage », arrivèrent le 18 août au petit matin. Dans la baraque *Génie-Santé*, les infirmières endormies contre le chemin à peine terminé au travers du camp, furent réveillées par les pas sonores de la troupe en marche.

Chacune ressentit au cœur un coup d'angoisse. Elles ouvrirent les yeux. Le ciel bleu pur éclatait avec allégresse et le soleil venait de paraître dans l'opulence du milieu de l'été. Le pays de Meuse lui-même serait beau ce jour-là... Ces pas retentissants sur les pierres de la route neuve, ah!

c'était le glas des jeunes Français qui allaient mourir... Oui, ils vaincront, ils atteindront en témérité ce que leurs aînés ont accompli déjà devant Verdun, pour avoir le droit d'écrire sur la citadelle la légende : « On ne passe pas ». Mais de quels sacrifices et de quelles larmes sera balancée la victoire nouvelle...

La journée passa sans incident. Au milieu de la nuit suivante, il y eut un grand brouhaha. Des équipes chirurgicales arrivaient sans prévenir et de la manière la plus incommode, comme c'est la règle. Il fallut loger tout ce monde qui envahit les nouvelles baraques de blessés et mit tout à l'envers. L'organisation des services, le lendemain, eut pour principal résultat d'exciter le mécontentement général.

Le 20, avant le jour, une canonnade sans pareille se mit à tonner. Dans la matinée on s'interrogeait :

— Est-ce l'offensive?

Les nouvelles manquaient. Le « copain du téléphoniste » se contredisait à chaque instant. L'air était saturé de courants nerveux. Vers midi, deux blessés qui furent amenés ne dirent rien de précis. Une auto sanitaire arrivait de temps en temps. Enfin, vers cinq heures, la visite du médecin-inspecteur fixa les idées. Oui, c'était l'offensive. On avait de bons renseignements. A la nuit, nous commencerions à recevoir les grands blessés.

Vers huit heures et demie, chacun était à son poste. M. Martin, le chirurgien-chef, en blouse, entra au « Déshabillage », cœur battant de l'ambulance les nuits d'offensive. Il affectait, pendant les bousculades, une froideur et un détachement extrêmes. La lenteur calculée de son entrée était impressionnante, quand on connaissait le chiffre incroyable d'opérations qu'il pouvait faire, et réussir, dans ses huit heures de garde.

L'infirmière-major était là, vérifiant les

derniers préparatifs avec la bonne mademoiselle Poirier. Elle alla au-devant de M. Martin pour déterminer quelques points du service. Ils causaient, lorsque le fracas énorme d'une bombe éclatant interrompit leur discours immédiatement enchaîné sur place d'ailleurs, parce que l'exemple du sang-froid devait venir d'eux. Une seconde détonation suivit, faisant tout trembler. D'autres encore, précipitées, terrifiantes.

L'électricité avait été coupée tout de suite. La baraque était dans le clair-obscur vacillant d'une ou deux « lampes-tempêtes ». On vit à cette lueur falote un blessé qui venait d'arriver, se lever de sa civière et se sauver affôlé, à pas trébuchants, avec une cuisse fracturée.

Dès que le silence se fit, les conjectures commencèrent :

— C'est tombé sur nous.

— On dirait que c'est du côté de la Pharmacie.

— Ou du jardin des sergents,

— Faut aller voir.

— Non, non, ne sortez pas.

Dans le couloir de planches qui réunit les quatorze baraques de l'« Hospitalisation », de grands pas pressés retentirent. La voix du médecin-chef crie à tue-tête :

— Mettez les masques.

Madame Berton, courant au chevet des lits où les boîtes bleues étaient accrochées, dit à Songeon, l'infirmier :

— Allez vite à la baraque des infirmières. Qu'elles viennent toutes dans leurs salles avec leurs masques.

Vivement, elle ouvrit la première boîte pour le blessé qui était le plus près d'elle. Mais il n'y avait dedans qu'un ou deux bouts de savon. Elle se hâta vers le lit à côté, en haussant les épaules. Cette fois elle trouva des chiffons noircis et du cirage dans un pot. La troisième était vide et le fond, percé de trous, en avait fait un arro-

soir bien commode pour l'homme qui était chargé de balayer le plancher.

Tout de même on arriva à garantir des gaz axphyxiants les hommes présents. Les yeux pleuraient, les gosiers étaient âprement attaqués, mais au bout d'une heure tout fut dissipé. Heureusement, car les blessés de l'offensive arrivaient nombreux, généralement « graves » et touchés depuis de trop longues heures.

Une rumeur venait du côté du couloir. Ah! que ces exclamations, ce désordre de voix mal contrôlées, étaient donc déplacés au moment où le calme est la première condition d'un travail rapide et où les combattants échoués ont, en premier lieu, droit au silence.

— Mademoiselle Poirier, allez donc dire qu'on fasse moins de bruit, voulez-vous, dit madame Berton en faisant une piqûre.

Mais la porte s'ouvrit et des voix crièrent qu'une des ambulances voisines brûlait,

V..., ou S..., autant qu'on en pouvait juger.

Un groupe criant et gesticulant était réuni sur le caillebotis qui va de la « Stérilisation » à la « Dépense » et la lueur, distante de plusieurs kilomètres, était tellement forte que le camp était éclairé par reflet. Belle occasion pour les Boches de nous bombarder à coup sûr. L'incendie, sans doute causé par les mêmes avions qui nous avaient jeté des bombes ce soir, devait être terrible, et on ne pouvait soutenir la pensée de baraques flambant, pleines de blessés incapables de remuer, emboîtés parfois dans des appareils métalliques fixés au lit. Comment les sauver? Le personnel manquera, les brancards feront défaut... Une baraque de bois brûle en quelques minutes, surtout en plein été. Ici même, la baraque des automobilistes a été détruite par le feu à la suite d'une imprudence, la semaine dernière, au milieu de la nuit. Il a été impossible d'organiser utilement les secours. Tout était fini quand la pompe,

pourtant vite mise en marche, a commencé à fonctionner et un malheureux conducteur qui, dormant, n'avait pu s'échapper, fut retrouvé carbonisé dans les décombres. Mon Dieu! Que se passe-t-il là-bas...

Mais ce n'est pas l'heure des propos oiseux. Que chacun aille à son travail. Le petit groupe se rend aux raisons d'une voix froide et se disperse.

Au « Déshabillage », grande activité, gênée comme toujours par la lenteur et l'indifférence du bureau ecclésiastique. Et puis, malgré ses représentations, l'infirmière-major n'a pas pu obtenir qu'un docteur fût affecté aux « Entrées ». Il y a bien le médecin de garde, mais il est occupé dans les tentes à faire les pansements. De sorte que les infirmières sont seules pour un travail de classement qui dépasse leur compétence, sans parler des soins attentifs que réclament les *grands shockés*.

Le médecin-chef paraît sur le seuil :

— On vient de me téléphoner que V. a reçu des bombes, dit-il. Plusieurs baraques ont brûlé. Nous allons recevoir les blessés, Il faut aller vite.

Madame Berton écoute ces instructions théoriques qui ne se préoccupent nullement de difficultés qu'elle connaît bien. En se retournant, elle voit à côté d'elle un petit homme tout gris, avec un visage de bonté, percé à jour par deux yeux pétillants. Sur sa manche, un humble galon, dans son cœur un grand dévouement. C'est Honoré, le caporal Honoré. Il avait une bonne situation et une douce existence familiale au milieu de nombreux enfants, là-bas, là-bas, à Pondichéry, vieille colonie française, et, à son âge, personne n'eût songé qu'il dût réclamer une place dans la mêlée. Il céda pourtant à l'attrait irrésistible de la France, mère chérie menacée des poings barbares. Les infirmières s'entendaient avec lui mieux qu'avec personne, car les mêmes sentiments les avaient amenés

ici, le petit homme tout gris et elles. Comme elles, il se dépensait de tout son cœur et sans considérer jamais les limites de sa santé. Il dirigeait les forces de la salle d'opération et y rendait ces sortes de services qui ne sont pas prévus par les règlements mais que la conscience commande. Toujours sur le qui-vive, toujours courant, le jour, la nuit, toujours prêt avant les autres, alerte comme un petit poisson, il s'était vite assimilé des notions de chirurgie et savait mieux que le médecin de garde s'il fallait réveiller le chirurgien pour opérer d'urgence. Nul ne reconnaissait mieux les supériorités, nul ne s'indignait plus franchement contre les égoïsmes. Tout au service des soldats, il ne cachait pas ses manières de voir, sans se départir toutefois de formes souriantes.

— Vous avez entendu, caporal Honoré, nous allons recevoir les blessés de V. en même temps que ceux de l'offensive. Le

médecin-chef prend soin de nous dire qu'il faudra aller vite. Comment faire avec les scribes? Comment faire avec un seul médecin de garde? Comment faire sans médecin aux « Entrées », sans personne pour diriger le mouvement des voitures, pour commander les brancardiers? Et, quant au bureau des « Entrées » de l'« Évacuation », vous savez comme moi qu'il est pire que tout le reste!

Honoré leva les bras en signe d'impuissance :

— Ah! madame, je sais bien. Enfin on fera pour le mieux, n'est-ce pas? Voyons, qu'est-ce qu'il y a de plus pressé ici? une fracture de cuisse, deux genoux, un poumon, pas de ventre, bien. Vos *shockés* n'ont pas encore repris de pouls. Attendons. Bien.

Et le bon caporal, pressait les brancardiers, emmenait son monde en hâte, remontait les couvertures sur les épaules nues tout en disant de bonnes paroles.

Mademoiselle Poirier s'empressait auprès de chacun.

Madame Berton sortit sur la route qui séparait l'« Hospitalisation » de l'« Évacuation » dont un vaste toit de planches faisait un passage couvert. Un grand camion, de ceux qui servent au transport de troupes, était arrêté là où ne venaient jamais que des voitures d'ambulance. Des brancardiers en avaient rabattu le panneau d'arrière. Des cris lamentables en sortirent. C'étaient les blessés et les brûlés de V. qui commençaient à arriver. Les malheureux, surpris par les bombes pendant leur sommeil étaient nus ou en chemise. Ils avaient été en hâte hissés sur des camions, les voitures sanitaires étant sans doute toutes parties pour le front d'attaque. Entassés sur un peu de paille ou sur des matelas, ils avaient dû faire un voyage abominable. Leur état était atroce. C'était un travail très difficile et très long de les saisir sous les épaules et sous les genoux

pour les coucher sur des brancards qu'il fallait lever à bout de bras à la hauteur du camion.

Pendant ce temps, les voitures s'accumulaient en files, les unes derrière les autres. Impossible d'en décharger deux à la fois. Les hommes manquaient et un grand nombre de brancards se trouvèrent cassés, hors d'usage. Le système habituel de faire passer les blessés par le « Triage » fonctionnant à l'« Évacuation », était sans objet, puisque tous étaient dans un état affreux et qu'on retirait de ces voitures d'enfer des morts mêlés aux vivants. Madame Berton, au milieu d'un personnel qui perdait la tête, et que personne ne commandait, prit la direction du mouvement et prévint le médecin du « Triage » que, pour gagner du temps, elle enverrait directement à l'hôpital les blessures d'une gravité évidente. Il semblait que plus les camions passaient, plus le spectacle était horrible. On retirait en ce moment un

homme couché sur un matelas. L'homme était mort. Il avait perdu tout son sang sur le matelas qui en était imbibé.

Mais qu'est-ce donc que ces individus étranges qui arrivent maintenant par pleines voiturées. Leur tête est une boule entièrement rase. Ni barbe, ni moustaches, ni cheveux. Beaucoup sont entièrement nus. Certains portent un pantalon en treillis blanc sale et sur la tête un képi de drap rouge à l'ancienne mode, mais muni d'une visière de cuir quatre fois plus large que celle qui nous est connue et coupée en carré de chaque côté. Madame Berton interroge, et apprend que ce sont des T. P., c'est-à-dire des condamnés aux « Travaux Publics ». Ils étaient réunis assez nombreux à V. où ils travaillaient aux carrières. Des bombes sont tombées sur les tentes où ils dormaient. Plus de cent, dit-on, ont été tués. Voilà les autres. En quel état!

Dans ces voitures-là, il n'y a ni paille, ni

matelas. Le premier corps qu'on descend a la tête écrasée. Il était donc mort quand on l'a jeté dans le camion. Il faut dire que cet embarquement, ou plutôt cette fuite, a eu lieu sans lumière. Les corps enchevêtrés au hasard gisent dans le sang. Les bras, les jambes s'agitent dans d'affreux efforts et les trépassés parfois écrasent les vivants. Comme si un tel sort n'était pas assez épouvantable, il est visible que les précautions usitées pour les autres blessés n'ont pas paru de mise ici. Madame Berton, qui s'en aperçoit, monte dans les camions pour adoucir autant que possible cet infernal sauvetage. Ses souliers de toile blanche marchent dans le sang. Elle a l'impression que ses pieds en sont mouillés. Elle s'éclaire comme elle peut avec sa lampe électrique et la lampe-tempête que l'on cache, de crainte que les avions boches ne reviennent. Les conducteurs de voitures sont affolés. Ils sont arrivés ici à fond de train et content tous que les aviateurs ennemis,

volant très bas, ont tiré sur eux en suivant la route jusqu'à Ippécourt. Les Boches ont jeté tout ce qu'ils ont voulu sur V. : aucune défense n'est intervenue. Plusieurs baraques sont brûlées en totalité. Le sauvetage, malgré tout le dévouement possible, a donné, ainsi que c'était à prévoir, peu de résultats. Des blessés « très graves » se sont enfuis dans la campagne. Certains y moururent dans l'abandon, comme on le sut plus tard. En route quelques-uns furent recueillis par les automobiles, mais beaucoup, hélas! ont dû périr dans l'incendie, incapables de quitter leur lit.

Une voix d'une dureté et d'une brutalité incroyables en pareil lieu, une voix infâme de marchand d'esclaves, se met à faire dans la nuit je ne sais quel appel. C'est un sous-officier de T. P. qui arrête le travail de débarquement et prétend faire dire un à un par les suppliciés, dont beaucoup sont morts ou évanouis, leur numéro matricule pour les

inscrire sur son carnet. Comme il n'obtient pas de réponse, il jure ignoblement en répétant un nom et fouille avec son bâton dans le tas de chair déchirée.

Madame Berton, hors d'elle, lui fait honte avec un accent tel que la brute se tait et disparaît en grognant, renonçant à une entreprise aussi odieuse que stupide.

Sur le siège de la voiture approchante, un homme en chemise a été déposé auprès du conducteur. Il est évanoui sans doute, car son corps est plié à angle droit sur la hanche gauche, de sorte que la boule rasée de la tête a été râclée par la roue tout le long du chemin. Il est blessé à l'épaule gauche. Son corps est raide et glacé. Sa chemise est toute gluante de sang et quant à sa tête, un grand lambeau de cuir chevelu, plein des cailloux de la route, est rabattu sur les yeux.

A cette vue, l'infirmière-major, déjà envahie par l'horreur presque inconcevable de l'atroce tragédie à laquelle elle

assiste, sent que le cœur va lui manquer. Elle n'avait jamais vu de blessés en pareil état... Elle craint de s'évanouir et de tomber sur ces corps de race maudite, à tête en forme de boule, dont elle ne supposait pas l'existence et qui lui apparaissaient écartelés par des supplices sans noms, isolés de la pitié humaine, frappés de la marque T. P. en grosses lettres noires sur le treillis blanc. Elle rentre dans la baraque du « Déshabillage », butant aux brancards qui sont posés partout. Des voiles troubles sont agités en cercles devant ses yeux, le tangage est sous ses pieds, des cloches dans ses oreilles.

Personne ne la remarque heureusement. Elle va s'accouder dans un coin assez tranquille où il y a une fontaine accrochée à la paroi. Là, tout doucement, elle reprend pied, et se débarbouille, avec son mouchoir mouillé d'eau fraîche sous le robinet. Depuis 1914, aux premiers temps de son instruction chirurgicale, dans un hôpital de

Paris où, deux ou trois fois au cours d'une opération elle allait se trouver mal sous un arbre planté dans une cour, elle n'avait jamais éprouvé un si écœurant dégoût. Mais elle n'avait jamais vu ni imaginé rien de pareil... Allons! c'est passé. Que c'est bête! C'est bien le moment de faire des histoires... Elle rejoint la bonne mademoiselle Poirier que madame Jallin et mademoiselle Roque sont venues « reprendre » en seconde garde à deux heures, mais qui n'a pas voulu s'en aller... Le caporal Honoré continue son mouvement de va-et-vient et alimente avec ordre les équipes chirurgicales. Madame Berton est tranquille pour les salles où sont portés les opérés. Mademoiselle Larrouy et mademoiselle Viau sont là et se partagent les soins urgents. Elle renvoie dans son lit la petite Vanonni qui vient d'avoir la fièvre typhoïde et qui est trop faible pour veiller. Elle retourne sur la route.

Elle y trouve le sergent Barral venu là

en amateur. Il regarde avec une inactive curiosité, dit qu'à minuit il a remonté la route au delà des barrières, au delà du passage à niveau et plus loin encore dans la direction de F., pour arriver à la fin de la file des camions. Il en a compté quarante.

—Nous étions complètement embouteillés, dit-il avec une certaine complaisance et sans songer qu'il pourrait peut-être travailler aussi à mettre de l'ordre dans ce chaos.

Vers quatre heures madame Berton, toujours sur la route pour guider le travail, trouve dans la presse qui l'entoure, dans les brancards qu'il faut laisser sur le sol en raison de l'encombrement des baraques, des arguments assez forts pour obtenir deux choses : la suppression du bureau des scribes lesquels prendront leurs renseignements à genoux près des brancards, pendant le déshabillage, et un nouveau médecin pour la surveillance des entrants. Le sergent Barral va réveiller le docteur Peters, qui

arrive presque aussitôt, sa raie défaite et le col de sa pélerine remonté, mais de bonne humeur.

En peu de temps une grande amélioration se manifeste et comme les salles d'opération marchent à six équipes, dont l'une est celle de M. Martin, le déblayage se fait, malgré les voitures du front qui continuent à arriver.

A sept heures les infirmières partent deux par deux pour déjeuner et faire leur toilette, de sorte qu'une heure après, elles sont rafraîchies et peuvent reprendre le travail, prêtes à pousser de nouveau à la roue.

*
* *

Quatorze nuits après.

Tout dormait dans la baraque des infirmières malgré le ronron ininterrompu des avions. Comme elles n'arrivaient pas bien

à distinguer le Boche du Français, elles aimaient mieux croire à la présence de nos bons chasseurs, visibles parfois et semblables à des mouches dans le cône lumineux d'un projecteur à feu balayant.

Depuis l'offensive du 20 août, les ambulances de la région, toutes accompagnées de gares importantes et même de parcs d'aviation, avaient été plus ou moins « arrosées ». V. avait beaucoup souffert, F. avait reçu des obus, M. aussi. D. avait dû être évacué. Le Q. G. avait été maintes fois touché. S. de même et F. R. Ici, aucun mal. Mais quelle chance! Les bombes sont tombées dans un terrain inculte à quelques pas d'une immense tente Bessonnaux construite en vue de l'offensive et contenant huit cents « petits blessés ».

La contrée vit sous le régime de la terreur. Les blessés sont nerveux. Le ciel est plein de dangers et le clair de lune qui, jadis, pénétrait les cœurs d'ivresse et de lan-

gueur, aujourd'hui est une sorte d'embûche et suscite l'effroi.

Une main cogne bruyamment à la cloison de planches derrière laquelle madame Berton a pu enfin s'endormir. La voix de Devin, le caporal du bureau des « Entrées », dit avec politesse et comme s'il annonçait une bonne nouvelle :

— Monsieur le médecin-chef vous fait dire que V. a reçu des bombes et envoie ici des blessés. Il y a des majors et des infirmières.

Madame Berton se leva dans la passivité du premier sommeil. Il était une heure du matin. Elle se disait : Encore ce malheureux V.! Mais pourquoi lui en veulent-ils? Elle alla réveiller mademoiselle Granger, dont c'était éventuellement le tour de garde, et mademoiselle Larrouy. Toutes trois, ayant remis leurs blouses et caché leurs cheveux défaits sous leurs voiles, sortirent pour se rendre au « Déshabillage » après avoir avalé du café chaud à la « Tisanerie ».

La nuit était sublime et la nature insouciante de la mauvaiseté des hommes. La rive gauche de la Meuse semblait calme par suite de notre offensive du 20 août qui avait dégagé la cote 304, le Mort-Homme avec son tunnel, repris Samogneux et presque rétabli notre ancienne ligne.

Mais du côté de Verdun le canon tonnait et, par là, le ciel étoilé était violenté à tout instant de larges lueurs troubles.

Engagées tout de suite dans le couloir de planches plongé en pleine nuit, elles allaient silencieuses, à la lueur d'une lampe électrique, résignées à une nouvelle nuit de cauchemar, leurs pas assourdis par les talons de caoutchouc.

Au « Déshabillage », pas de lumière, malgré le calfeutrage des fenêtres. Le sergent Barral était à la porte de son bureau avec des yeux gonflés, la veste déboutonnée de haut en bas et sans lorgnon, ce qui lui donnait une expression inconnue. Plusieurs

infirmiers étaient debout et attendaient. Le médecin de garde, M. Vollaërt, attendait aussi dans son bureau. C'était un petit homme qui avait été pris dans le Nord par les Allemands et qui rentrait de captivité après avoir beaucoup souffert. Son père avait été fusillé. Sa mère était morte de chagrin, deux jeunes sœurs emmenées on ne savait où, la maison vidée. Il avait les cheveux tout gris à trente ans, je ne sais quelle douceur amère et lointaine dans les yeux, une santé perdue.

L'infirmière-major prit avec lui quelques dispositions, puis alla au service des officiers dont elle fit préparer, pour isoler les infirmières blessées, les cases à deux lits réservées aux officiers supérieurs.

A la salle d'opération, tout le monde attendait aussi, le caporal Honoré faisant au centre office d'agglutinant. Tout était prêt. Il était une heure et demie. Les infirmières, assises au pied des lits du « Déshabillage »,

attendaient, le corps plié en avant, les yeux pleins de sommeil.

Bientôt le moteur de la première automobile vint s'arrêter ronflant devant la porte. Tout le monde se leva. Le panneau d'arrière déjà rabattu, les hommes de l' « Évacuation » commencèrent à descendre les brancards garnis de matelas et d'oreillers où étaient étendus le médecin-chef de V. M. X.., un médecin de Paris, M. Z.., une infirmière et un infirmier, tous très calmes, le visage pâle. La voiture avança. Les brancards furent emportés, une autre voiture suivit, avec d'autres blessés. D'autres succédèrent.

Peu à peu, par la rumeur générale, sans que personne perdît de temps à causer, on apprenait que les Boches étaient revenus trois fois depuis la tombée du jour, acharnés sur la malheureuse ambulance de V. déjà si affreusement touchée quatorze nuits auparavant. Quelle horrible rancune satisfaisaient-ils d'une manière si sauvage? Cette

fois une baraque d'infirmiers avait été bombardée en plein milieu, la baraque des infirmières atteinte. Deux d'entre elles y avaient été sérieusement blessées, une bombe était tombée sur la salle d'opération. L'opéré avait été tué endormi sur la table, les infirmiers tués, le chirurgien blessé en même temps que l'infirmière qui l'aidait. On ne savait pas trop ce qui s'était passé dans les baraques des blessés. Un conducteur racontait, comme l'autre nuit, qu'il avait été poursuivi le long de la route par un avion lequel tirait sur lui avec sa mitrailleuse. Ici même, il y a deux jours, un groupe de quatre infirmières se promenant sur la route de Waly, à deux pas de l'ambulance, avait été mitraillé, sans résultat du reste, les robes blanches faisant, dans la nuit, une cible très nette aux balles lumineuses qui zébraient le ciel.

Madame Berton accompagna les deux pauvres médecins blessés au ventre, et veilla

à leur transport à la salle d'opération où M. Martin allait les examiner de suite. Puis elle retourna près des infirmières blessées avec le souci de leur éviter la gêne d'être soignées par des hommes. C'était une préoccupation constante chez ces femmes isolées au milieu des troupes.

— Si j'étais blessée, vous ne me quitteriez pas, promettez-le moi disaient-elles. Surtout, je ne veux pas être opérée par un tel ou un tel. Et puis vous me déshabilleriez vous-même, n'est-ce pas, faisaient-elles promettre à la compagne préférée...

L'infirmière-major, qui éprouvait vivement les mêmes alarmes, voulait que ces trois jeunes femmes trouvassent auprès d'elle des prévenances délicates. Deux étaient au « Déshabillage » avec des visages sereins, ne souffrant pas trop et recommandant à chaque instant que l'on s'occupât plutôt des autres que d'elles. L'une, avec une plaie lombaire, était pourtant touchée

à mort et l'autre, blessée aux deux jambes, devait rester, dans de grandes souffrances, plus d'un an à l'hôpital.

La troisième, jugée moins sérieusement atteinte, avait été gardée à l'hôpital d'évacuation.

Madame Berton se rendit auprès d'elle, se faufilant à travers les voitures sanitaires qui continuaient à affluer. Elle traversa la baraque des « Entrées » encombrée de brancards. Mais cette fois, rien de l'appareil militaire habituel : ni casques, ni masques, ni musettes. Des chemises ensanglantées, car les pauvres gens avaient été atteints dans leurs lits, des draps déchirés, maculés, dont on les avait hâtivement couverts et qui avaient traîné dans la boue, des matelas pleins de sang, des oreillers perdant la plume, et, par là-dessus, tirant l'œil étrangement, des coussins de cretonnes fleuries tout neufs, pareils aux nôtres, envoyés à V. comme à nous par les bonnes dames Américaines.

Mademoiselle *** n'était pas là. Elle avait été transportée déjà, mais seulement à son tour, ainsi qu'elle l'avait exigé, dans le couloir de la salle d'opérations. On voyait de loin son visage contracté, lorsqu'elle ne se savait pas observée, dans les plis du capuchon d'uniforme dont elle était correctement enveloppée.

Madame Berton, louvoyant entre les brancards, arriva jusqu'à elle. Tout de suite, le visage de la jeune blessée prit cet air d'aisance où se reconnaît la femme habituée à se maîtriser.

— Je vais très bien, madame, vous êtes trop bonne. Ne vous occupez pas de moi, je vous en supplie, vous avez tant à faire!

Madame Berton, attendrie par cette jeune bravoure, dit qu'elle enverrait une infirmière pour le passage à la salle d'opération et pour les soins à prendre dans la suite, puis, après des paroles d'encouragement affectueux qui semblaient superflues, s'en re-

tourna non sans avoir prévenu le major, un bourru assez malfaisant.

Après nous avoir envoyé ses blessés par bombes, l'hôpital de V. avait reçu l'ordre d'évacuer tous ses services sur nous. Ce fut la sinistre répétition de la nuit du 20 août. Au petit jour cependant les voitures étaient toutes vidées, le triage fait, les blessés à leur place, les opérations les plus urgentes accomplies, les opérés couchés et surveillés.

Dans la salle des officiers, les deux pauvres médecins, inopérables, attendaient noblement la mort. Les trois infirmières et d'autres opérés reposaient. Il fallait songer à faire partir d'un lieu exposé aux bombardements tous ceux qui le demanderaient. Madame Berton posa la question au médecin-chef. De quelle manière seraient évacuées les trois femmes? C'était un cas non prévu au règlement.

— Eh bien! elles iront avec les soldats,

naturellement, et voyageront comme les soldats, répondit-il avec impatience.

Madame Berton se résigna aussi à faire partir plusieurs des grands blessés de la salle H, qui étaient énervés par les bombardements et suppliaient qu'on les envoyât à l'intérieur. Certains étaient prêts ou allaient l'être pour la suture définitive. C'était un cas de conscience! Elle se disait :

« S'ils restent, il peuvent être tués. S'ils partent, il est possible que l'infection reprenne avec l'arrêt du traitement Carrel et la mort peut s'en suivre. Que faire? » Elle remit la décision au lendemain.

Tout étant à peu près en ordre et les services en bonnes mains, l'équipe de nuit put aller prendre quelque repos. Les infirmières saisies par le froid du matin s'en allèrent, serrant contre elles les capes de drap bleu. Le pan du ciel qui se découpait au bout du couloir brillait aux reflets d'un grand soleil doré et, du petit jardin militaire,

d'où venait par bouffées l'odeur de la rosée sur les résédas, un vol de pinsons s'éparpilla au bruit, avec des chants allègres et des cris de joie stridents. C'est une grande duperie que notre amour pour les paysages. La nature égoïste poursuit des buts précis et nos joies comme nos peines sont indifférentes à ses combinaisons. Qui n'en a pas souffert comme d'une traîtrise, durant les années de la guerre?

VII

L'ISOLÉ

VII

— Comment va l'Isolé? dit mademoiselle Mignet en montant l'escalier.

C'est la préoccupation de tout le monde à l'ambulance : majors et infirmières, nous nous sommes tous mis en tête de sauver l'Isolé qui, lui, se laisse glisser vers la mort sans se retenir.

Il était arrivé l'un des derniers après l'attaque de Mailly-Raineval, longtemps après ceux qui avaient été blessés au même moment que lui, longtemps même après les Boches.

Il était resté non pas dans un trou, mais à découvert sur le terrain pendant des heures, des heures lentes, des heures de soif, de danger. Un Allemand, échoué non loin et blessé aussi, avait même consciencieusement tiré sur lui, mais sans le toucher. Enfin des brancardiers, à la tombée du jour, l'avaient relevé, lui et sa pauvre jambe, puis hissé dans une voiture à croix rouge.

Voyage atroce.

A l'arrivée, le docteur Meunier, qui était de garde, s'était tout de suite méfié de la gangrène gazeuse. Il avait largement débridé la plaie et concentrait son attention sur ce qui allait suivre.

Dans la salle, le blessé se remarquait par son teint jaunâtre, son air épuisé, ses joues caves. Avec leur bonté instinctive, les camarades parlaient bien doucement auprès de lui.

Le premier jour, tout alla à peu près. Les infirmiers le faisaient boire, boire ce

qu'il voulait, du café, du thé chaud et encore de la citronnade fraîche bien sucrée, car madame Berton avait reçu deux gros sacs de sucre, venus on ne savait d'où, peut-être du repentir de quelque accapareur...

Mais vers le soir, mademoiselle Mignet qui observait soucieusement son blessé et que la température de cinq heures, 38°5, n'avait pas rassurée, alla vers lui, sentant qu'il souffrait.

— Eh bien? mon petit, ça ne va pas?

Pour une infirmière, tous les blessés sont des petits, des enfants souffrants qu'on lui a confiés. L'amour maternel, même s'il n'est qu'en puissance, ses alarmes propres et la grande pitié qui sort de son cœur comme l'eau de la fontaine, tout ce qui l'a conduite où la voilà, se déclare dans ce mot tendre qu'elle adresse à tous, même si elle est jeune et même si son interlocuteur est un vieil engagé volontaire de cinquante ans.

— Eh bien? ça ne va pas? Cette fois, c'est avec une intonation faussement indifférente et même un peu bourrue qu'elle interroge. Il faut le rassurer, ce soldat, l'éloigner de l'inquiétude en lui faisant voir qu'on ne se trouble pas pour lui.

L'homme, mis en confiance, regarde la jeune fille avec des yeux directs, où la crainte et l'espoir ne se séparent pas :

— Ça ne va pas mal, mais c'est mon pansement qui est trop serré...

C'est bien ce que craignait l'infirmière dont le cœur aussi est serré. Elle sait ce que cela veut dire, ce mauvais signe... Elle découvre le blessé, palpe la cuisse endolorie, reconnaît au-dessus du pansement une redoutable zone bronzée et, sous le bout du doigt légèrement appuyé, la crépitation gazeuse.

Elle appelle l'infirmier.

— Billaud, je vous prie, allez donc chercher le docteur Meunier. Et d'une voix toute

unie où rien ne paraît de son inquiétude :

— Je vais demander au major de refaire votre pansement, puisqu'il est trop serré, mon petit. Ensuite vous serez soulagé et vous pourrez dormir.

Sans en avoir l'air, en distrayant le pauvre homme de mots légers, elle prépare ce qu'il faut pour aller à la salle d'opération où, sans doute, il sera urgent d'amputer.

Amputer! Depuis si longtemps que la guerre dure, ah! elle ne s'est pas blasée sur cet acte dramatique. Tout se bouleverse en elle et se révolte. Elle ne trouve l'acceptation du sacrifice que dans son caractère opiniâtre et dans son amour de la vie. Et méthodiquement, elle continue ses préparatifs, gênée par un trouble nerveux qui lui plombe les bras, étend sous sa ceinture des ondes d'angoisse et rend maladroites ses mains glacées, un peu tremblantes.

De grands pas tumultueux ébranlent l'escalier de bois, l'escalier provisoire que

l'armée a construit en prenant possession de ce bâtiment de pierre, l'hôpital inachevé de*** qui n'avait jamais servi avant l'attaque allemande de la fin de Mars. Les pas approchent et font un vacarme injurieux à cette heure silencieuse où, tout le monde étant à *la soupe*, les blessés, sous la garde d'un territorial gauche et somnolent, se taisent, songeant, les yeux ouverts pendant que la nuit tombe, à des choses vaguement définies. Les pas avancent, le gros pas lent, distancé maintenant par un autre moins lourd, plus impatient.

Le docteur Meunier, qui était en train de dîner à la *popote* des majors, est en uniforme kaki, très élégant. Chef de clinique à Paris, opérateur de marque, il n'a sur sa manche qu'un galon de sous-lieutenant qu'il s'amuse à réduire autant que possible, par ironie.

Anxieux, il interroge d'un coup d'œil mademoiselle Mignet qui répond avec un mouvement du menton. Il a compris. Lui

aussi il tient à ses blessés et, navré, s'approche du lit.

— Eh bien? mon vieux, qu'est-ce qu'il y a donc?

— Monsieur le major, commence le pauvre homme... et sa voix, étouffée avant d'arriver aux lèvres, sa voix que personne n'écoute d'ailleurs, se perd, dans le mouvement des couvertures relevées.

Toute la salle est attentive, à part ceux qui sont trop bas. Les blessés à cet instant n'ont plus rien de vague dans l'esprit. La tragédie qui se joue au lit 21 occupe dans leurs réflexions un champ étroit et limité.

« Il est très mal. Que vont-ils lui faire? Je serai peut-être comme lui demain. C'est un père de quatre enfants. En tout cas, je vais bien aujourd'hui, puisqu'on ne s'occupe pas de moi : on s'occuperait de moi si je n'allais pas bien ».

Le major est maintenant penché vers le blessé, les deux mains au fer du lit.

— Écoute, mon vieux, je vais te faire descendre, ce sera plus commode. En bas, tu sais, il y a tout ce qui est nécessaire. Je vais défaire ton pansement et puis, tu comprends, je ferai ce qu'il faudra. Tu as bien confiance en moi, n'est-ce pas? Je ferai tout ce que je pourrai pour te garder ta jambe, mais enfin s'il le faut...

— Ah! monsieur le major, dit l'homme avec une voix saccadée, entre des lèvres un peu tordues, qu'est-ce que vous voulez, faites ce qu'il faut. Je sais bien comme elle est arrangée, ma jambe. Je sais bien que vous ferez de votre mieux, allez. Ce n'est pas de votre faute, si elle est comme ça, ma jambe....

— Qu'est-ce que tu fais dans le civil, mon vieux, dit le major, cherchant des consolations.

Je suis maçon, dit le soldat, qui a compris l'intention amicale et qui craint en annonçant ce métier de force, qu'on ne l'ac-

cuse de mettre de la mauvaise volonté à se laisser remonter le moral.

— Allons, mon petit, dit l'infirmière, avec une fermeté tendre il faut sauver sa vie d'abord. Je vais écrire à votre femme de venir vous voir. Elle sera logée ici, prendra ses repas avec vous; le voyage ne lui coûtera rien...

Mademoiselle Mignet connaît les préoccupations concrètes des ouvriers. Elle s'applique à les prévenir avant qu'elles ne soient formulées, puis continue à faire miroiter des images domestiques aux yeux du pauvre homme qu'on charge sur le brancard avec de grandes précautions. Le cortège s'en va pesamment. C'est de la même manière qu'on emporte les morts.

Une voix chargée d'accent méridional part d'un lit du fond :

— C'est malheureux, un père de quatre enfants!

*
* *

Quand il ouvrit les yeux, vers une heure du matin, dans la torpeur affreuse que laisse l'anesthésie à l'éther, l'opéré vit qu'il était couché dans une petite pièce à trois lits. C'était une chambre réservée pour l'isolement des « grands infectés ». Sur la peau de son visage, un masque de métal appuyé par des pouces de géant au-dessus des oreilles, sur les ailes du nez, au milieu du front, semblait comprimer la tempête infernale contenue entre ses os. Sur cette tête bouillonnante et chavirée, mademoiselle Mignet, qu'il reconnut auprès du lit, mettait des compresses d'eau fraîche. Derrière elle, compatissant et maladroit, un territorial s'empressait de son mieux, mais sans jamais réussir à comprendre ce qu'on voulait de lui.

— A boire, disait l'amputé et tout son pauvre visage à la torture, ses épaules con-

tractées, son cou tendu suppliaient : à boire, à boire...

— Écoutez, mon bon petit, commença mademoiselle Mignet, avec une douceur persuasive qui allongeait les phrases pour gagner du temps, vous avez bien confiance en moi, vous savez que je ne vous ai pas quitté et que je ne veux que votre bien. Il faut me croire et vous laisser soigner. Voyez-vous, si je vous donnais à boire, cela vous ferait mal. Ce n'est pas ce que vous voulez, hein ! n'est-ce pas ! Dans quelque temps, je vous donnerai du thé bien chaud, mais pas tout-à-fait tout de suite. En attendant, pour vous soulager, je vais laver votre bouche, n'est-ce pas, mon petit. Cela vous rafraîchira et nous recommencerons aussi souvent que vous en aurez envie.

La voix de la jeune fille, volontairement basse, continue avec un rythme berceur, cherchant à calmer les angoisses du réveil et la douleur qui va reprendre incessamment.

Elle retire l'aiguille par où le sérum coulait de l'ampoule suspendue au-dessus du lit, dans le sang de l'opéré. Elle inspecte le pouls, la température du corps avec le dos de la main, pratique une piqûre, s'assure que « le pansement ne saigne pas », fixe au fer du lit, par des bouts de bande, le cerceau métallique qui empêche les lourdes couvertures de presser ce qui reste de la pitoyable cuisse, le moignon, comme l'on dit, d'un mot qui lui semble tellement cynique et cruel, qu'elle ne le prononce jamais et prend en grippe ceux qui l'emploient.

Puis elle éteint l'ampoule électrique voilée d'un numéro du *Petit Parisien* où le nom de Mailly-Raineval se lit en grosses lettres noires.

La chambre n'est plus éclairée que par la *lampe-tempête* qui empoisonne l'air. L'infirmière se rassied près du lit, sur la chaise pliante qui fut sans doute réquisitionnée à la mobilisation dans le square de quelque sous-préfecture. Elle pense :

« Il est calme. Son nez n'est pas froid. Le pouls a l'air de se remonter. Il n'a pas l'air de souffrir. Je pourrai peut-être éviter la morphine. Cela vaudrait mieux pour lui. La jambe était bien vilaine. Le docteur Meunier a peu d'espoir. Il a dû amputer bien haut et pas en trop bon terrain... Ah quelle odeur ici... »

La lampe-tempête sent l'essence. L'opéré exhale de l'éther par tous les pores de sa peau et par sa respiration soufflante. Il s'est débattu, il a fallu lui en donner beaucoup. Et le pansement antiseptique, qui date de deux ou trois heures déjà, a cessé d'absorber l'affreuse puanteur des chairs désagrégées par la gangrène gazeuse.

La nuit se traîne... Des gémissements viennent de la salle des Allemands. Un infirmier en savates marche lourdement dans le couloir : c'est l'homme de deuxième garde qui va relever « son copain ». En bas, on entend le va-et-vient de la radiographie

et de la salle d'opération qui ne chôment pas. Sous la fenêtre, la machine électrique de l'*auta-chir*[1] qui donne jour et nuit de la force, de la lumière, de l'eau chaude, fait son ronron permanent, si énervant dès que l'attention s'y est une fois arrêtée. Sur les routes qui se croisent dans plusieurs directions autour du rectangle que figure l'hôpital avec ses baraques et ses tentes, une file ininterrompue de gros camions, sur un lit de pierres neuves, roule vers les lignes, se laissant distancer de temps en temps à force d'avertisseurs hurlants et sifflants, par les motocyclettes ou par les voitures d'État-Major courant sans phare dans l'obscurité.

Mademoiselle Mignet regarde au dehors. Rien ne bouge. Une lueur éclaire, malgré les ordres, les carreaux de toile huilée d'une baraque Adrian. La nuit est haute, solennelle, sous le dôme d'un ciel bleu-sombre où les étoiles rayonnent. Sur Amiens, sur

1. Abréviation d'auto-chirurgicale.

Montdidier, le canon fait son bruit endormant et ces éclairs à l'horizon. Les fusées montent. La lueur d'un projecteur fixe passe par les trous de la vieille couverture qui aveugle les vitres. Le territorial s'est endormi, assis sur un des lits, les bras croisés sur la poitrine.

Quelle heure est-il? Bientôt quatre heures. Il va faire jour,

— Tiens, les Boches ne sont pas venus cette nuit, c'est étonnant, pense l'infirmière.

— A boire, gémit le blessé.

Le territorial ronfle, sa tête roule sur son épaule.

Mademoiselle Mignet veille.

La mort aussi.

*
* *

L'Isolé va mal.

Le premier pansement, abominablement douloureux, a révélé une plaie grisâtre,

sèche, atone, dans presque toute son étendue, Les tubes de caoutchouc perforé qui conduisent le liquide antiseptique sur la surface et dans la profondeur, n'ont pas amené la réaction espérée. La masse musculaire semble entièrement infectée. L'Isolé n'a presque pas la force d'avoir du courage. Il parlait clairement. Maintenant il est toujours assoupi, sauf lorsqu'il souffre trop. Tout à l'heure il a été pris d'un grand frisson. Ses extrémités se sont glacées, sont nez est devenu froid. Il a fallu faire demander au « Déshabillage » un des cerceaux garnis de lampes électriques qui servent à réchauffer les blessés saignés à blanc et les *shockés*. Parfois il faut lui faire une piqûre de morphine, mais en général il suffit d'arranger les coussins.

Arranger les coussins, c'est à chaque instant qu'il faut y revenir. Une main intuitive et patiente évite ainsi tant de maux à ces pauvres êtres mutilés, dolents, condamnés

sans doute! Sous le morceau de cuisse, mademoiselle Mignet a mis d'abord un coussin plat, très doux. Au bout d'un moment elle soulage le patient en relevant le membre coupé, de manière à ce que l'extrémité du pansement porte dans le vide. Il faudra ensuite soutenir légèrement la gauche, puis assez fortement la droite, remettre le tout à plat, essayer de tourner un peu le corps sur le côté afin de reposer la hanche qui se fatigue, essayer encore, quand cela ne va plus, de mettre un traversin dans le sens des jambes, entre le matelas et la toile métallique, Cela donne à la couchette une pente bien soutenue assez reposante, d'autant qu'on peut tirer franchement sur le côté, le coussin de caoutchouc à air comprimé qui empêche le blessé de tremper dans le liquide dont on humecte le pansement à intervalles fixes.

L'Isolé semble se réveiller un peu, au moment où Potel, l'infirmier-curé chargé des « températures », arrive à pas de loup,

d'un air mystérieux et trop poli, son thermomètre à la main.

38°8 : ce n'est ni très bon, ni très mauvais. L'Isolé réclame sa femme qui est attendue d'un moment à l'autre. Il souffre relativement peu. Il veut bien boire du bouillon de légumes, mais il préfère le champagne dont une bouteille est en permanence sur la table de nuit et fait loucher l'homme de garde. Il aime bien aussi le *cocktail* avec lequel mademoiselle Mignet a toujours beaucoup de succès et qu'elle compose avec un jaune d'œuf et du sucre en poudre battus dans du champagne ou du rhum sous un filet d'eau bouillante versé de haut.

Le docteur Meunier ouvre souvent la porte en passant, pour jeter un coup d'œil sur son blessé. Il ordonne de nouvelles piqûres qui, au bout d'un moment, semblent exciter la vie. L'Isolé regarde avec un certain plaisir les photographies de ses enfants que mademoiselle Mignet a épinglées sur le

mur et surmontées de la Croix de guerre à deux étoiles ainsi que de la médaille militaire demandée d'urgence à l'armée.

Perdu dans ses pensées, l'Isolé ne proteste pas lorsque mademoiselle Mignet le laisse avec le territorial de garde, un vieux poilu tout gris, que personne ne connaît parce qu'il est arrivé le matin avec le renfort.

*
* *

Mademoiselle Mignet est très occupée dans la grande salle. Moreau a un mauvais pouls ce soir et le docteur Meunier fait pratiquer piqûres sur piqûres. Le jeune Américain, arrivé dans la nuit avec une plaie de poitrine, respire bien mal. Le vieux civil, blessé l'autre nuit par bombes d'avion, continue à délirer et l'infirmière-major a envoyé madame Jallin exprès pour lui. La petite Louise Colin, six ans, blessée par obus sur la place de B. et qui est toujours si sage, pleure à pleine

voix parce que le docteur Bonnard, bien doux cependant, fait le pansement des deux petites jambes fracturées.

— Pourquoi on m'a fait ça, monsieur, demande l'innocente au milieu des sanglots.

Dans une petite chambre, le capitaine Lebel, trépané, agonise sans avoir repris connaissance après l'opération. Sur le seuil de la salle de pansement, mademoiselle Poirier appelle :

— Un brancard vide.

Michaud, qui est un bon infirmier, travaille utilement et sans rien dire, dans toutes les directions. Billaud est retenu dans le service des Allemands par l'un deux qui va mourir, et, comme d'habitude, Martin, au lieu de l'aider, mange dans un coin, je ne sais quel reste du repas des blessés sur un morceau de pain. Des brancardiers passent et repassent. De jeunes majors en blouse dégringolent l'escalier criant sous leurs belles bottes lacées, et, tout à coup, dominant ce tumulte

sans répit qui, dans les ambulances de l'avant, remplace le silence de luxe des hôpitaux de l'arrière, des cris tranchants éclatent!

C'est l'Isolé qui est pris d'une crise d'agitation violente. Il veut se lever. Le territorial appelle à l'aide. Il faut trois hommes pour maintenir sur le lit ce grand corps maigre qui n'a plus qu'une jambe.

— Les tuyaux, les tuyaux, clame Michaud, désolé de voir les tubes Carrel, arrachés du pansement par les mouvements désordonnés, s'en aller en tous sens et le liquide couler par terre de l'ampoule débouchée. La main à l'épaule du malheureux, mademoiselle Mignet parle avec cette voix froide qui surprend les forcenés et, ma foi oui! les apaise. Il la regarde tout à coup avec un œil parfaitement lucide et la remercie en pleurant presque.

— Oh! je sais que je suis bien soigné...

Puis il ajoute d'un air réfléchi :

— Vous direz au capitaine qu'il faut pas

m'envoyer aux travaux c'te nuit : ça m'étonnerait pas si j'avais la fièvre et vous savez, là-haut, vous parlez d'un *biseness*.

Mademoiselle Mignet répond :

— Soyez tranquille. Le major vous reconnaîtra. J'irai lui parler.

Calmé peu à peu, l'Isolé baisse les paupières, met les mains sous son drap, et, le visage un peu détendu, semble se désintéresser de son corps douloureux.

A ce moment, mademoiselle Mignet voit à la porte *Monsieur* Vinchon, l'aumônier, qui lui fait un signe. La femme de l'Isolé vient d'arriver. Elle se tient là, sur le palier de l'escalier, avec un air timide et épouvanté.

— Allons, madame, n'ayez pas peur, il ne va pas mal. Comme il sera heureux de vous voir! Il vous réclame vous et ses enfants. Vous verrez, ça ira mieux. Allons...

Mais les voix consolantes, qui ne cherchent pas à prendre un accent trop véridique, font éclater en sanglots la petite femme sans

âge, bien propre sous ses vêtements modestes et tout embarrassée des paquets qu'elle n'a pas lâchés.

L'aumônier l'entraîne dans le *cagibi* où le linge est rangé sur des rayons avec les boules à eau chaude, les « bocks », les ampoules de sérum et tous les objets dont le corps de Santé espère tirer la guérison ou le soulagement de ceux qui ont échoué ici après avoir fait la guerre.

*
* *

Ah ! le pauvre Isolé ! qu'il a changé encore ! La peau de son visage suit maintenant chaque inflexion des os. Sa barbe a poussé et fait traîner sur la peau des ombres charbonneuses. Les yeux jaunes, trop ouverts, s'encadrent loin dans l'orbite évidé et les cheveux, qui semblent à présent rares et longs, sont plantés si loin que la courbe du front paraît démesurément vaste et plus

bossuée aux tempes qu'elle ne l'était auparavant.

Rigide, il respire vite, vite, avec une plainte courte qui va devenir un râle. Il n'a pas reconnu sa femme qui se tient bien droite, assise à la tête du lit, sans une parole, sans un mouvement. Un ballon d'oxygène est posé sur les couvertures....

Monsieur Vinchon, aumônier, est là; le blessé mourant lui appartient à la fin. Il réduit ses cérémonies au minimum avec la préoccupation d'être discret. Le territorial a ôté son calot. Les rites catholiques ont beaucoup cédé de leurs symboles dans les ambulances d'armées. Est-ce parce que le prêtre remet à Dieu avec sécurité l'âme du soldat-pécheur, mort pour la France après tout, ou parce qu'en temps de guerre on est obligé de réduire les choses à l'essentiel et que la religion manque de confortable, comme le reste.

Mademoiselle Mignet répond de son geste

du menton à l'interrogation muette du docteur Meunier qui paraît à la porte, le tablier tout éclaboussé de sang. Entre deux opérations, il est monté, une dernière fois, examiner l'agonisant.

Il fait secrètement à sa science des reproches amers et, d'un ton nerveux, attaque mademoiselle Mignet.

— Eh bien! quand vous resterez là? Allez donc vous occuper d'un « ventre » que je viens de faire monter et que je n'opère pas. Il est au n° 32.

— Bien, monsieur, dit la jeune fille, troublée d'abord par l'observation qui rudoie sa sensibilité et remet l'infirmière devant la nécessité du travail efficace.

Ici pas de temps à perdre, pas de place pour les déplorations. Chaque instant contient trop de menus devoirs pour les uns, trop de misère pour les autres.

Et mademoiselle Mignet, se reprenant bien en main, dit posément à l'infirmier qui passe,

pendant que le médecin descend l'escalier en courant :

— Michaud, allez donc tout de suite à la Pharmacie demander de la glace pour le 32, s'il vous plaît.

VIII

RENTRANTS

(NUIT D'ATTAQUE)

VIII

L'Armée[1] a prévenu que l'Ambulance recevrait des blessés cette nuit. L'Ambulance « alertée », a fait de rapides évacuations et attend avec des salles presque vides.

D'Amiens à Montdidier la canonnade est terrible et le ciel peuplé autant que la terre. Ce soir on s'aborde avec un plaisant : « Gare les As ».

Est-ce une attaque française? On dit que les zouaves montent, que les Anglais ont

1. C'est-à-dire — en l'espèce — l'État-Major de la première Armée.

fait quinze mille prisonniers, que les Américains vont relever les Français, que la Légion est arrivée. Toujours le « copain du téléphoniste »....

Dès que la nuit s'est faite sur un ciel criblé d'étoiles, les projecteurs se sont allumés de tous côtés en aurores boréales, en cônes bleuâtres, en faisceaux lumineux. Tous les modèles de fusées s'élancent des lignes avec une grâce lente jusqu'à l'éclatement en pluie d'étoiles et les « arrivées » fulgurantes étalent au ras de terre des lueurs mauvaises.

Sur la droite, au loin, un incendie flambe.

Dans la baraque des infirmières, tout est silencieux. L'infirmière-major prend la garde cette nuit avec madame Jallin, mademoiselle Mignet et mademoiselle Larrouy. Étendues sur leurs couchettes, elles attendent l'arrivée des premières voitures sanitaires. Elles sont lasses, courbaturées, avec des pieds brûlants. Il a fallu organiser l'ambulance en pleine

bataille. On ne s'est reposé ni jour ni nuit. Certaines ne sont pas allées en permission depuis sept mois et ce soir le *cafard* fait son mauvais travail dans plus d'un cerveau surmené. Elles pensent :

« Toujours la même chose horrible, l'affluence de grands blessés ! Ils arrivent pantelants au milieu des baquets d'eau chaude, des uniformes trempés de sang qu'il faut couper sur l'homme, des souliers pleins de boue, tandis que les quarts, les casques troués, camouflés de fange, traînent à terre avec les musettes éventrées... Ah ! quand cela finira-t-il ? et la victoire pourra-t-elle être assez belle pour nous consoler de ce que nous aurons vu ?... »

Il fait un grand froid. Ce mois d'avril est glacial. Les rats mènent un sourd tapage sous les lits et mangent le plancher à l'envers. La chienne Nikè, malade, fait entendre par moment un aboi plaintif. Le phonographe, joie des blessés, a été cassé aujour-

d'hui. Les fleurs sont gelées, les pommes de terre pas cuites. Les lettres arrivent peu, les colis pas du tout. Impossible d'avoir du linge propre. Sauvage, l'ordonnance, est parti « aux brancardiers divisionnaires » et Barbier, son remplaçant, a l'air stupide, malgré une ravissante mèche de cheveux frisée en volutes trois fois sur elle-même, au milieu du front. Il est neuf heures. Le vent siffle entre les baraques. Les autos militaires passent au loin. Le canon fait tout trembler. On frappe au carreau. C'est la repasseuse mobilisée, qui vient donner, sur le retard du linge, des explications inintelligibles. La vérité est qu'elle « blanchit » des Américains en cachette et qu'elle n'a plus le temps de faire son travail. Elle masque ses torts de plaintes contre le charbon, le temps, « monsieur l'officier » et le soldat buandier qui lui a dit, paraît-il :

— Si vous vouliez vous amuser avec moi, ma femme n'en saurait rien.

— Alors, je l'ai bien répondu, dit-elle en grand éclat d'indignation. Vous pensez! un homme de quarante et un ans!

Mais une main brusque cogne du dehors sur la porte et l'ouvre aussitôt. Une voix vibre dans la nuit et dit sur un ton étrangement interrogatif :

— Il y a des *rentrants*[1]?

— Il y a des rentrants, répètent des voix qui se font écho.

En une seconde les quatre femmes sont debout, réunies sur le seuil et ajustant leurs capes.

— N'oubliez pas vos lampes électriques, recommande madame Berton. — Et le petit groupe s'en va hâtif, évitant les flaques d'eau pour patauger dans la boue, car le caillebotis[2] construit pour les grands pieds

1. Pourquoi cette horrible faute de français s'est-elle imposée dans toutes les ambulances? On ne sait, mais c'est ainsi.

2. Sorte d'échelle à barreaux plats qu'on jette sur la boue pour y passer à pieds secs.

des hommes est impraticable pour elles, la nuit surtout. Toutes se sont ressaisies et vont pleines d'entrain vers le travail qui attend, le travail bon quel qu'il soit, le travail sauveur.

*
* *

Dans la grande salle du rez-de-chaussée, provisoirement affectée aux « rentrants » en attendant la construction des baraques dont l'hôpital s'agrandira, les brancards de trois ou quatre blessés ont déjà été posés sur les supports mobiles en forme d'X. Les blessés arrivent par la porte du fond qui, s'ouvrant à chaque instant, donne sur la route où les brancardiers déchargent les voitures face aux tentes destinées à prévenir l'embouteillage.

Le médecin-chef est là donnant des ordres. Rien n'est organisé encore. Les services ne sont pas répartis. Les infirmiers ont de la bonne volonté, mais ne savent comment

l'appliquer. Devant le travail qui monte et presse, ils sont là incertains, bras ballants. Ils réclament une direction.

Le problème est celui-ci :

Il faut inscrire l'état-civil des arrivants. Il faut examiner la fiche rouge ou jaune accrochée aux boutons de la capote et classer le blessé, d'après la gravité de la blessure, pour le passage à la radiographie et à la salle d'opération. Il faut procéder au déshabillage et au lavage, recevoir les dépôts d'argent. Il faut faire un gros paquet muni d'une fiche, avec les vêtements, les souliers, les musettes, et un petit pour les papiers, le tabac, les photographies que le blessé conserve avec lui. Tout ce travail préparatoire étant expédié, — notez que les soldats ont été définitivement désarmés à l'H.O.E., et les piqûres antitétaniques pratiquées dans le même temps, — l'homme est nu entre deux couvertures sur son brancard. Il faut alors préparer la plaie, c'est-à-dire, dans une pièce à l'écart des

souillures du champ de bataille, enlever le pansement du poste de secours, laver, savonner, raser, ioder les entours du mal, avec un matériel stérile et des soins minutieux, remettre un pansement provisoire et, l'homme étant enfin en état de passer à la salle d'opération, le recoucher sur un lit d'attente où, suivant son état, il prend rang parmi ses camarades.

Tout cela serait aisé si on avait affaire à une vingtaine de blessés arrivés du même coup. Mais songez que les voitures contenant six brancards se succèdent sans aucune interruption, que tous les cas sont graves dans un centre opératoire d'armée, puisque les « moyens » et les « petits » sont envoyés ailleurs. Il est difficile d'aller assez vite avec le personnel mal éduqué et restreint dont on dispose, plus difficile d'éviter la confusion des paquets, d'attribuer à chacun son bien et non celui d'autrui. Le blessé parfois ne peut pas répondre aux questions, soit parce

qu'il est trop affaibli, soit parce que, étranger, il ne comprend pas notre langue. Tenez compte aussi du *grand shocké* qui n'est pas rare et qu'il faut soigner à part, avec des précautions telles qu'une personne spéciale doit lui être attribuée. Songez aux hémorragies qui se déclarent, aux crises de folie moins fréquentes, il est vrai, qu'au commencement de la guerre, aux indispensables lavages du plancher où les mares d'eau, de boue et de sang se reforment continuellement, aux piqûres de toutes sortes à pratiquer ici ou là, aux bouillottes chaudes à multiplier, aux boissons à distribuer avec discernement, aux gangrènes gazeuses qui montent et qu'il faut dépister sous peine de mort, et vous vous figurerez encore d'une manière vague les devoirs complexes et simultanés que propose une nuit d'attaque dans la baraque des Entrées d'une ambulance d'armée, même en admettant que le matériel ne fasse pas défaut.

*
* *

La première difficulté vient des écritures et du bulletin 46.

Tout homme de cœur qui est passé dans une ambulance du front pendant une arrivée de grands blessés a été choqué de l'interrogatoire, souvent hautain et toujours solennel, que subissent les malheureux auxquels l'administration fait passer un examen au lieu de les soigner. Malheureusement les hommes de cœur en question n'avaient pas toujours autant de volonté que de sensibilité. Après quatre ans et quatre mois voilà la guerre finie et, malgré bien des cris de révolte, cette mauvaise pratique n'a pas été supprimée.

Avez-vous vu ce spectacle? Le soldat dont la chair est déchiquetée par la mitraille a attendu sur le terrain pour être transporté au poste de secours encombré. Il a attendu dans la tranchée. Il a attendu dans les

boyaux. Il a été atrocement secoué, lorsque enfin il a atteint l'automobile de toile à croix rouge pleine de cris de douleur. Il sèche de soif, sa chair est glacée, glacée affreusement. Ses vêtements, souvent trempés de pluie, sont tout enduits de boue et il y a aussi le tourment de la blessure. Enfin! enfin! Il est arrivé à l'ambulance. Il rêve d'un lit blanc, d'un accueil amical, d'une boisson chaude. Mais non; son brancard, descendu à grandes secousses (il n'y a pas moyen de faire autrement), est déposé à côté d'autres brancards et il attend, il attend encore dans l'indifférence générale. Que voit-il de ses yeux désespérés. Des soldats, de ceux qu'en sa rude conception il nomme « des embusqués », sont là, trois ou quatre, assis bien à l'aise à une grande table. Ils ont un bon poêle auprès d'eux et un matériel soigné pour écrire. Ils sont propres, ils ont les pieds secs, le lorgnon sur le nez, la plume à la main. Pourquoi se pres-

seraient-ils ? Il n'y pensent même pas. D'un ton catégorique ils posent au malheureux paquet de terre et de sang vingt questions importunes. Ils ont l'oreille dure et il est bien vrai que le blessé n'articule pas les mots comme à la Comédie.

Un scribe s'étant emparé enfin d'une réponse intelligible s'installe dans la position du mauvais écolier qui s'applique pour écrire avec le bout de son nez, l'épaule écrasée sur la table, le coude pointant en haut. Quand il ne comprend pas ce qui lui est répondu (le spectacle est surtout recommandable lorsque les « rentrants » sont des Sénégalais ou des Arabes), il appelle un confrère à l'aide. Les voilà deux, mobilisés pour un seul blessé. Cela n'avance pas le travail, surtout si un troisième confrère est appelé en consultation. Pendant ce temps le pouls s'affaisse, la résistance diminue, toutes les souffrances assaillent du même coup ce corps qui leur est livré sans défense. Qu'importe?

Le bulletin 46 avant tout, n'est-ce pas! Si l'homme expire, eh bien! nous aurons vingt renseignements superflus dont il sera beau d'enguirlander l'acte de décès. La famille n'en sera pas avisée mieux, ni plus tôt, veuillez le croire: mais du moins le règlement aura été appliqué dans son ampleur rigoureuse, ce qui est bien consolant, il faut l'avouer. Ne parlons pas, je vous prie, du point de vue sentimental et féminin, négligeable et bien ridicule comme chacun sait; mais il est assez frappant que les médecins ne se soient pas élevés contre une pratique nettement mauvaise à leur point de vue, puisqu'elle retarde l'intervention et qu'il est établi que l'important est d'aller vite.

Il y avait une chose bien simple à faire, quoiqu'elle ait été impossible à réaliser. Il fallait supprimer les chaises et le bureau des scribes. Il fallait leur mettre en mains, avec un crayon, un simple bloc-notes où de rapides réponses auraient été inscrites en

face des questions indispensables (noms, numéros de régiments, adresse de la famille) et surtout, surtout, là était le grand point, ordonner que le blessé serait interrogé *pendant* le déshabillage. Le lendemain rien n'aurait empêché de recopier chaque questionnaire avec d'aussi belles majuscules qu'on aurait voulu, sur un registre. Une étape du calvaire aurait été supprimée. Tout aurait été simplifié et rapidement mené. Mais ce n'était pas l'habitude. On sait la résistance de la routine. La guerre, déranger dans leurs aises coutumières les curés gratteurs de papiers et les papiers grattés par les curés? Tout plutôt que cela!

*
* *

Madame Berton qui, cependant, était d'un naturel pacifique, ne pouvait soutenir le spectacle du bureau des Entrées. Elle n'avait jamais pu se faire à un état de choses où, deux

Français étant donnés, l'un dans l'abri où il jouit d'un lit, de repas réguliers et d'un travail paisible, ne sait pas faire bon accueil à l'autre qui a souffert pour deux. Aussi quand les blessés arrivaient, on la voyait errer impatiemment entre les brancards posés à terre, vérifier les pouls, apporter une bouillotte, un quart de thé chaud, faire une piqûre et harceler les secrétaires, au mépris de sa popularité. Dès que le blessé était libéré, elle le faisait passer bien vite sur les brancards où les infirmiers le déshabillaient.

C'est dur de dévêtir un combattant. Il y faut plus de force que les femmes n'en possèdent d'habitude. Quand on enlève une capote sur un corps inerte, le gros drap résiste à une main qui n'est pas assez grande. Retirer des brodequins, desserrer des lacets de cuir est encore plus difficile. Les infirmiers ne sont pas nombreux, mais il n'y a pas à hésiter, c'est cela qu'il faut

leur faire faire avec les paquets de vêtements lourds à remuer et à entasser dans la tente spéciale où, sous une étiquette, ils attendront le départ du blessé pour l'intérieur.

Le caporal Hesdin, (il n'y a qu'au séminaire que l'on apprenne à faire passer si discrètement un si mince volume de voix entre les dents jointes et chuchotantes), le caporal Hesdin, recueille les dépôts d'argent. Il dit « vous » aux poilus, ce qui les met en défiance :

— Combien d'argent possédez-vous, mon ami?

Son ami commence par dire qu'il a de l'argent dans la poche de son pantalon. Il convient qu'il peut y en avoir aussi dans la bourse qu'il a cachée, on ne sait comment, sous sa tête ou dans sa main. Il y a peut-être aussi quelque petit billet dans le portefeuille glissé subrepticement tout à l'heure à l'intérieur de la musette auprès de lui. C'est

long de réunir l'humble avoir du paysan. Il ne s'en sépare qu'à grand'peine et regarde sans bienveillance celui qui prétend se substituer à lui dans la garde du trésor.

Mais cependant le voilà dépouillé, avide d'eau chaude et de savon. Mademoiselle Mignet, mademoiselle Larrouy, posent de larges cuvettes sur la toile cirée qui recouvre le brancard. L'homme étendu tout de son long y met ses pieds, que la brosse travaillant avec l'eau savonneuse débarrasse bientôt des longues souillures. La toilette se poursuit. Si le blessé n'est pas trop faible, il est confus de se laisser laver, se confond en excuses, ne sait comment remercier.

Avec une honte désolée, il avoue :

— C'est que, mademoiselle, je vas vous dire... j'ai des *totos*. Voyez-vous, c'est pas de ma faute. Il y a tantôt un mois que nous ne sommes pas retournés au cantonnement. On est resté vingt-neuf jours là-haut...

— Eh! bien! qu'est-ce que ça fait, mon

petit, dit mademoiselle Mignet. Naturellement vous avez des *totos*. Tout le monde en a (elle ne croit peut-être pas si bien dire). Ont-ils la croix de fer sur le dos au moins?

C'est la plaisanterie classique. Elle rit. Il rit. Les voilà une paire d'amis. Ah! comme elle a vite fait de souffler sur l'humiliation du brave enfant. Ils sont du même âge et pourtant il sent tout à coup qu'il peut compter sur elle comme sur sa propre mère.

*
* *

Ce sont des tirailleurs, des chasseurs et des zouaves qui ont fait l'attaque. Les uniformes variés se succèdent. Le travail commence à marcher tout seul, c'est-à-dire que chacun est à sa place et qu'« on en met un coup », comme disent les soldats.

Il a fait très mauvais, comme toujours pour nos offensives. Tout était plein d'eau. Les combattants n'en parlent même pas.

L'atmosphère est fiévreuse, optimiste, propice aux fables. C'est par le communiqué, toujours décevant, que l'ambulance, deux jours plus tard, saura ce qu'ont fait ces hommes. Ils n'en savent rien eux-mêmes et comme cela est par trop disproportionné avec la violence surhumaine qu'ils ont dû imposer à leurs instincts, ils inventent, et se persuadent en premier lieu, dans une sorte de vertige martial et poétique.

Les tirailleurs, où il y a un peu de toutes les races d'Afrique, les noires et les brunes, sont graves, silencieux. Ils prennent plaisir à se parer des larges taches de leur sang écoulé et arborent fièrement, en les étalant, les linges empesés de rouge. Dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes ils se drapent superbement dans leur couverture grossière, comme un empereur romain dans la pourpre. Les zouaves sont gouailleurs, batailleurs, rieurs. Ils aiment à conter la gloire de leurs armes, mais sans se départir jamais de la simpli-

cité exquise, c'est le mot propre, du soldat français ignorant la vanité. Les petits chasseurs, fiers de leur corps d'élite, ont dans les yeux des éclairs sombres d'énergie. Ils ne disent pas grand'chose. C'est de Grivesne qu'ils arrivent :

— Oui, cela a été dur, mais on en est sorti, *et bien*.

Un petit coup sec de la tête, le menton enfoncé dans le cou et encore une lueur noire dans les yeux. Tout est dit dans ce : *et bien*.

On croirait que des mots froids mais terribles vont partir ensuite de ces bouches prématurément endurcies. Mais elles disent avec douceur :

— Ah! mademoiselle! Est-ce que vous ne pourriez pas écrire un mot chez moi. Ce serait seulement pour tranquilliser ma mère...

Le docteur Dannery, un mulâtre tout jeune, qui est chargé de trier les blessés pour la

radiographie et de surveiller les *shockés*, se promène mollement au milieu de l'agitation générale, frôlant d'une blouse négligente et sans taches les vieux brancardiers éreintés et les infirmières éclaboussées de sang, trempées d'eau sale. Les *rentrants* cependant sont de plus en plus nombreux. Il aurait de quoi s'occuper le docteur Dannery ! Il a fallu faire de la place. L'autre moitié du rez-de-chaussée, qui a été à peine nettoyée et qui n'est pas chauffée (il y a des poêles mais pas de tuyaux), a été, par chance, pourvue de ses lits dans la journée. Cela permettra l'extension nécessaire. Il ne faut pas songer aux tentes dressées sur la terre nue. Il y fait trop froid. C'est déjà dur de s'en servir pour débarquer les blessés et pour l'attente interminable autour du Consistoire. Le caporal Hesdin dit que la Légion a donné et que des Russes sont là avec leurs uniformes, mais il est nécessaire d'arrêter un instant les entrées pour nettoyer la salle.

Les infirmiers, armés de débris de couvertures au bout d'un bâton, lavent le carreau avec mille peines, car le tissu compacte est nettement hydrophobe. Madame Berton fait recueillir dans une grande caisse d'emballage de la Croix-Rouge américaine les guenilles et les détritus abandonnés à terre : vestes et culottes de zouaves cisaillées autour de la blessure, casques souvent enduits de glaise et défoncés, *godillots* chargés de cette terre de France à laquelle un peuple résolu se donne jusqu'aux derniers sacrifices, bidons consolateurs ; et ce sont des musettes déchirées, des masques contre les gaz, des morceaux de pain moisi, des chaussettes en lambeaux, des boîtes de conserves vides, des chéchias trouées, des balles de mitrailleuse qui roulent sous le pied, des poignées de paille ensanglantée, des bouts de bandes molletières, des chemises lacérées, de vieux couverts d'étain tout tordus, une belle botte d'officier coupée au couteau dans toute la

hauteur, tout cela trempé par l'eau des nettoyages hâtifs, empreint de l'horreur désordonnée de la bataille et dégageant une odeur indescriptible de sueur et de fange, de poudre et de chien mouillé.

*
* *

Il y a autre chose aussi, car depuis un moment les yeux sont assaillis de picotements, la gorge râpeuse d'une toux impossible à réprimer et les narines d'une espèce d'inondation qui s'expliquerait si, entre les deux arcades sourcilières, le robinet d'un réservoir de belle taille avait été ouvert soudainement. Mais oui! Ce sont les gaz, dont tous ces vêtements sont imprégnés, qui nous attaquent sournoisement et, d'un dernier effort de leur muette malice, tentent d'entraver le travail de secours. Impatiemment, il faut respirer je ne sais quelle drogue et se gargariser ensuite, pour être en état de

continuer. Enfin, voilà la salle nette avec son dallage rouge et blanc, humide de l'eau versée à pleins seaux. Les fenêtres ont été largement ouvertes sur la nuit. L'air aussi est purifié.

Ce n'est pas pour longtemps.

Dès que la porte est rouverte, une foule se précipite, et non la suite ordinaire des brancards. Qu'est-ce que cela veut dire? L'incertitude ne dure qu'une seconde, car l'inspection du premier visage en dit suffisamment long. Ce sont de malheureux intoxiqués par l'ypérite. Ils arrivent en trombe, tête baissée et fonçant en avant comme des béliers en bataille. La lumière, pourtant bien médiocre, est intolérable à leurs yeux embrasés. C'est pour cela qu'ils ont tous ce mouvement de bête en défense. Leur visage est marbré de rouge ponceau. Une toux déchirante râcle, avec une espèce de lame en dents de scie, leur gosier et leurs bronches enflammées. Ils agitent les bras dans des gestes de fous, et la

vue démoniaque d'un homme qui meurt du tétanos reste au-dessous de celle-ci. Bien vite il faut trier les plus affolés, leur donner un lit, une potion calmante, enduire leurs yeux de pommade, couvrir leurs poitrines de ventouses tôt remplies d'un sang noir. Quatorze de ces suppliciés peuplèrent une petite salle. Neuf devaient mourir huit jours après dans des tourments d'enfer, quatre furent opérés à la suite de pleurésie purulente et le seul qui, au bout de six semaines, survivait et put partir pour l'intérieur, semblant guéri, y trépassa d'une rechute.

* * *

Ce flot tragique ayant coulé, ses épaves recueillies par de nouvelles infirmières que madame Berton a fait réveiller, les brancards reparaissent dans la salle des entrées avec leur tragique fardeau.

Le caporal avait raison. C'est la Légion

Étrangère qui arrive avec la diversité de ses types et de ses uniformes. Il faut que le pittoresque en soit bien saisissant pour être perceptible en pareil lieu. Comment ne pas remarquer cependant que tout à coup des sons étranges de langues inconnues se croisent au-dessus des brancards? Un Grec est là, avec une épouvantable blessure de cuisse, vieille de trente-six heures et dont l'odeur ne laisse aucun doute. Madame Berton l'envoie sans retard à la salle d'opération. C'est l'amputation certaine, la mort probable.

Des officiers moscovites, de taille géante, bombent leur vaste poitrine sous le drap gris de l'uniforme croisé et semblent s'être juré de relever à eux seuls l'honneur de toutes les Russies. Des Syriens, des Libanais, vêtus de loques d'un tour magnifique, forcent leurs yeux de velours aux expressions sauvages qui sont d'ordonnance à la Légion. D'autres parlent français sur un mode chantant. Ce blondinet tout jeune est Suisse,

mais n'a certes pas l'air neutre. Voici des gens de l'Amérique du Sud, du Nord de l'Afrique et de l'Extrême-Orient.... Leur foule disparate et non mercenaire symbolise l'attrait de la pensée française d'un bout à l'autre du monde moderne. En France seulement il y a une Légion Étrangère. Les hommes farouches qui la composent ont un idéal commun et l'ont signifié aux puissances barbares dans un pacte scellé d'une main sanglante, de même que Mahomet II levant le bras vers la nef de Sainte-Sophie.

Certains éludent la question : — De quel pays êtes-vous? — et affirment seulement leur nouvelle victoire. Mais hélas! les pertes ont été terribles. La Légion a foncé en avant et tout cédait à l'élan forcené, lorsqu'elle se trouva soudain devant la surprise d'un ouvrage bourré de mitrailleuses :

— Et vous savez, nous, nous ne reculons pas, dit d'un ton pensif, un soldat qui n'est pas de notre sang. Alors, mes pauvres

camarades, ils sont là-bas, étendus sur la terre....

Un robuste officier se chauffe, debout, sans blessure apparente. L'infirmière-major lui montre un banc contre le poêle :

— Reposez-vous, commandant, je vous en prie.

Il fait non de la tête. Son visage est impassible. Madame Berton regarde la fiche et, stupéfaite, doutant encore, la relit :

« Plaie pénétrante du ventre. »

Le blessé fut porté de suite à la salle d'opération. Le chirurgien ne mit quelque espoir que dans son abstention, et le lendemain il était mort l'impassible commandant !

*
* *

Vers quatre heures, au petit matin, madame Berton fit signe aux infirmières qui étaient près d'elle et envoya prévenir les

autres. Une halte leur était nécessaire. Dans le bureau où, sur des rayons de bois et dans des caisses, vêtements et vivres attendaient l'occasion, elles se réchauffèrent de thé et de café chaud, renouvelant leurs forces dans le bien-être de reposer sur un banc de bois fait de trois planches déclouées. L'une griffonne sur ses genoux un mot que le vaguemestre fera partir à six heures, l'autre rafraîchit ses pieds endoloris en échangeant ses souliers contre des espadrilles, une troisième avale quelque cachet pendant que mademoiselle Larrouy sert tout le monde comme si elle n'était pas fatiguée, donne les quarts, le sucre, verse l'eau chaude dans la théière.

Toutes sont pleines d'espérance. Elles se laisseront toujours prendre aux belles nouvelles. Il n'y a pas de meilleur moral que le leur. Un rien les remonte et le plus inquiétant communiqué, elles l'enfouissent sans rien dire dans un coin secret de leur mémoire,

attendant, dans la foi française, que leurs défenseurs aient rétabli l'ordre en deçà et au delà des frontières. Toutes ont perdu à la guerre un frère ou un fiancé, les deux parfois. Elles savent que le sacrifice d'un sang si précieux ne peut pas être dénié par la Victoire. Leur confiance fait leur vertu.

*
* *

Quand elles rentrent au « Déshabillage », pendant que madame Berton aidée de mademoiselle Larrouy prépare des plaies, des plaies, interminablement, les Boches, vermine de vert de gris, commencent à arriver. C'est bon signe. Beaucoup de très grands blessés parmi eux. D'autres qu'on envoie ici, pourquoi? — n'ont pas grand'chose, et, selon leur basse tactique, se tairaient, quêtant l'occasion de quelque rampante flatterie,

s'ils n'étaient largement mis à leur aise par les poilus eux-mêmes. Que de fois les infirmières, manifestant leur dégoût pour le devoir de soigner des ennemis déshonorés par le crime, ont été remises dans le chemin de la neutralité au son d'une bonne voix ouvrière ou paysanne, grognant à travers la moustache :

— Ah! qu'est-ce que vous voulez! c'est des hommes comme nous.

Mais cette nuit fut marquée d'un trait plus frappant encore.

Madame Berton, qui n'aimait pas trop la fraternisation entre les armées ennemies, remarqua deux ou trois zouaves qui causaient d'un air bon enfant, riant même, avec certaines brebis galeuses du troupeau allemand :

— Allons, ne restez pas ici, venez, je vais vous faire entrer, dit-elle aux zouaves, un peu agacée.

— Ah ! madame, c'est trop drôle, s'écria l'un d'eux en éclatant de rire. Figurez-vous

que c'est celui-là qui m'a blessé ce matin! Et on se retrouve ici! Non, ça n'est pas ordinaire! Croyez-vous!

Et son regard, ma foi oui, presque amical, allait au Boche, qui prenait l'air de recevoir avec modestie un compliment flatteur.

Que conclure d'une si étrange anecdote? Que le Français n'est pas haïssant, cela est certain. Tout l'a démontré. Son grand cri de guerre ne fut qu'un « *Il le faut* » réfléchi. Ce sera donc aux femmes à enseigner soigneusement les générations futures et à ne rien oublier. Il est à croire qu'elles n'y manqueront pas.

Celles qui ont vécu aux armées ont vu la vie sous un jour bien rude à la sensibilité. L'action, par chance, les réclamait si vite qu'en elles la lucidité d'esprit, balayée au sursaut de la secousse nerveuse, n'avait pas le temps de se faire jour. La pensée mourait avant de naître, coupée à la racine. Pour-

tant, il arrivait que la réflexion survécût dans le corps brisé. Et parmi les infirmières rentrant lentes, lasses, au grand jour d'un matin mouillé, madame Berton médite :

— La roue tourne, donc le char avance et chaque minute nous rapproche de la fin. Mais la roue tournera sans doute longtemps encore. Nous sommes au point du cercle où le blessé arrive du champ de bataille, d'où il partira, à moins de mort ou de mutilation, pour l'intérieur, la convalescence, le dépôt, la tranchée, et nous reviendra presque fatalement, s'il n'est pas tué. Nous voyons souvent des hommes qui ont été blessés cinq et six fois. Ah ! éloignez, éloignez, l'affreuse vision qui voudrait s'imposer à moi... Ces chevaux des courses espagnoles, à terre dans le sang... Le valet de cirque s'approche, enfonce avec un bouchon de paille les entrailles échappées du flanc ouvert. Ah ! les malheureuses bêtes ! Il les remet debout à coups de fourche pour les ramener au tau-

reau dont il faut épuiser la fureur... Est-ce la même chose que nous faisons ? Oui, car il faut acheter la victoire. Il avait raison l'homme qui appelait les blessés des *rentrants*...

Paris, Novembre-Décembre 1918.

FIN

TABLE

614-19. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 8-19
8785-4-19.


32101 062165731

DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE

